This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

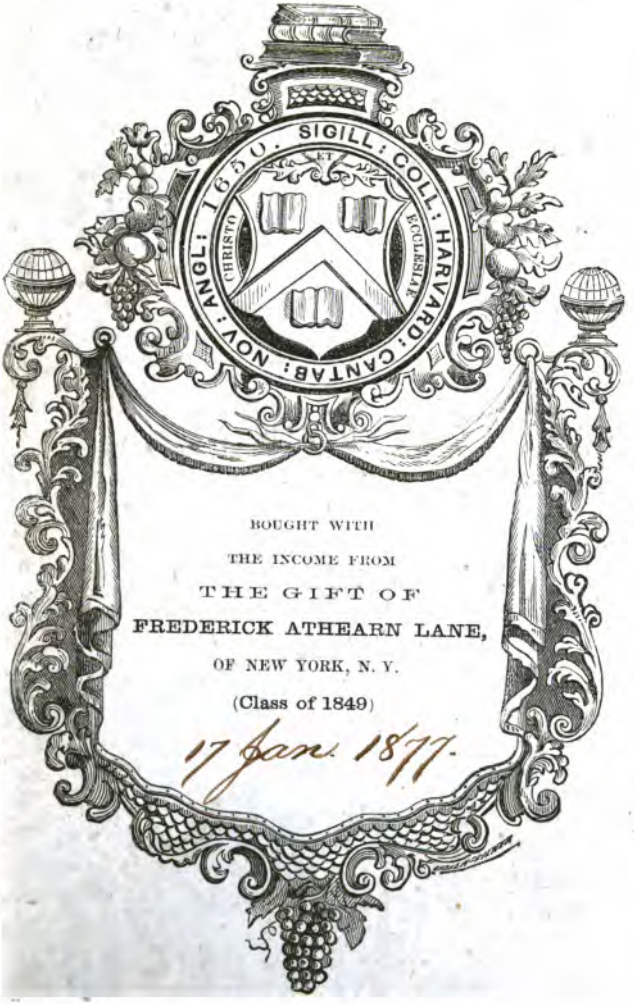
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

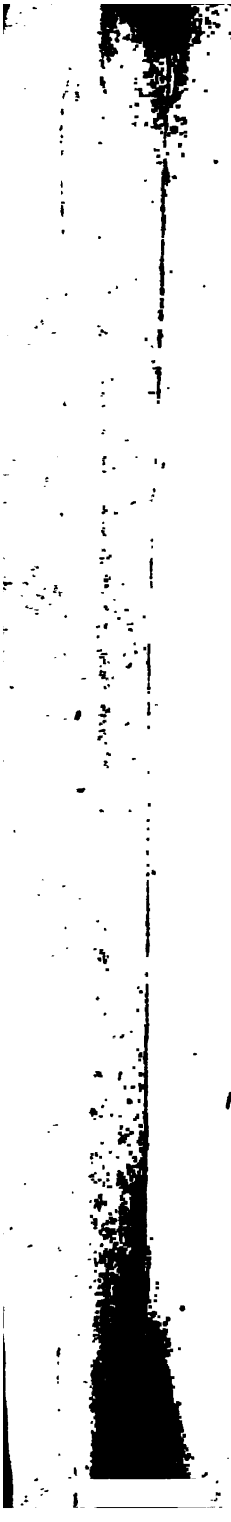
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1360

Slav 4185.9



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
FREDERICK ATHEARN LANE,
OF NEW YORK, N. Y.
(Class of 1849)
17 Jan. 1877.



CHEFS-D'ŒUVRE

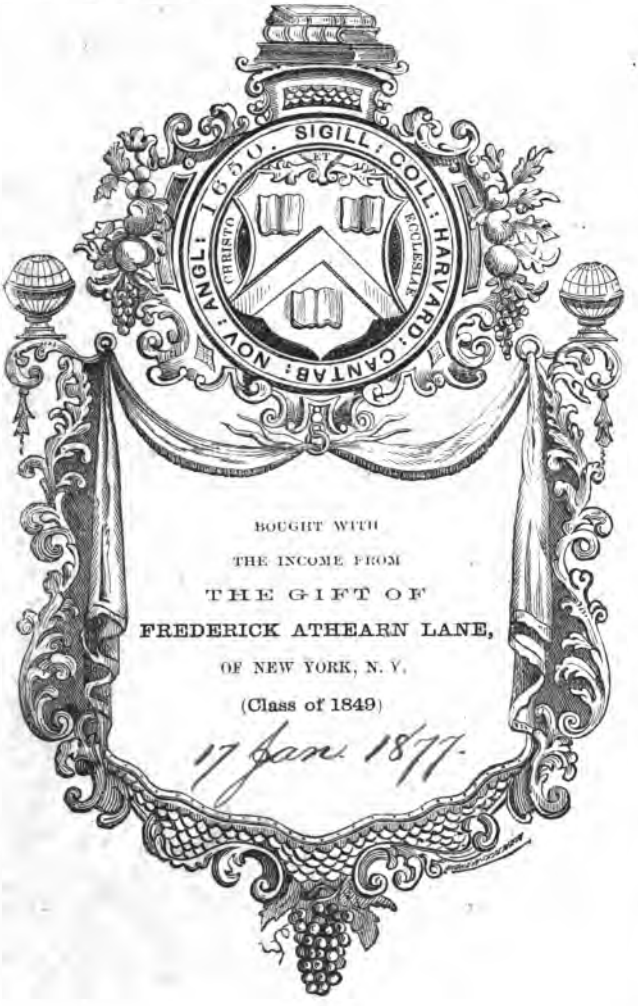
DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

DIX-HUITIÈME LIVRAISON.

1360

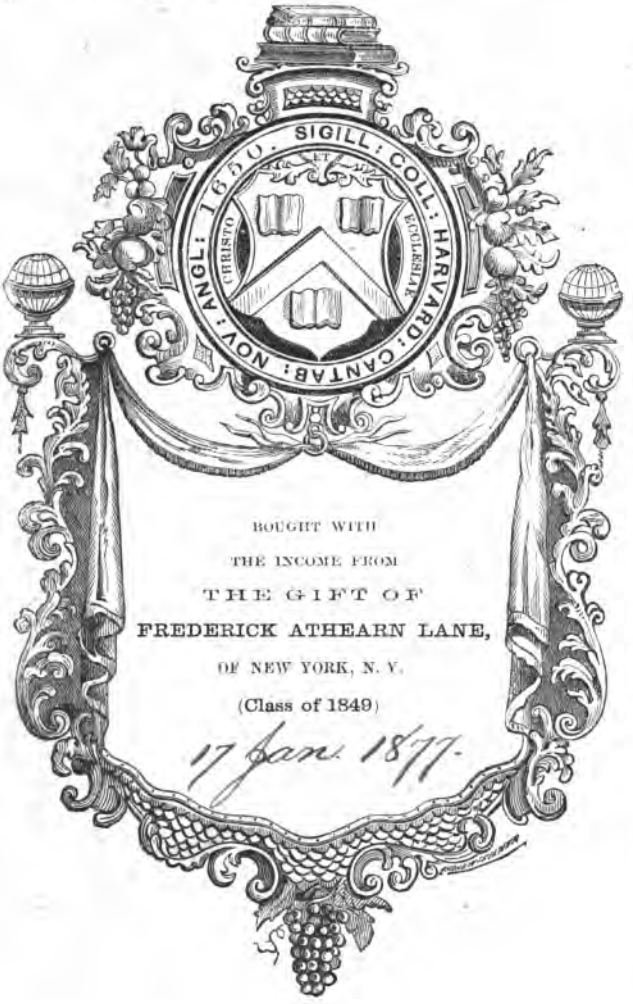
Slav 4185.9



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
FREDERICK ATHEARN LANE,
OF NEW YORK, N. Y.
(Class of 1849)
17 June 1877.

1360

Slav 4185.9



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
FREDERICK ATHEARN LANE,
OF NEW YORK, N. Y.
(Class of 1849)

17 Jan. 1877.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

Final.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, membres de l'académie française; le baron DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, membre de l'académie française; Benjamin CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LA BEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, lecteur du roi; MERVILLE, Charles NODIER, PICHOT, Abel RÉMUSAT, membre de l'institut; Charles DE RÉMUSAT, le comte DE SAINTE-AULAIRE, le comte Alexis DE SAINT-PRIEST, Jules SALADIN, le baron DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, membre de l'académie française; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

1877. Jan. 17.
Lane fund.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE RUSSE.

OZEROF, FON-VIZINE, KRILOF,
SCHAKOFSKOI.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

Slav 4185.9

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
NOV 27 1974

NOTICE

SUR 'OZEROF.

NOTICE

SUR OZEROF.

Ladislas Ozerof s'est fait connaître dans les premières années du siècle présent. L'opinion de ses compatriotes le place à la tête de tous les tragiques russes : le premier, il a fait entendre, sur le théâtre de St.-Pétersbourg et de Moscou, le langage de la véritable tragédie. Ce n'est pas que Knéjnine et Soumarokof, ses prédécesseurs, aient absolument manqué de mérite : au milieu d'une foule de sentimens exagérés et de phrases ambitieuses, on rencontre dans Knéjnine quelques traits de grandeur, quelques reflets des éclairs de Corneille; et Soumarokof, à défaut d'originalité, a eu, du moins, le bon esprit d'apprécier et de copier Racine. Aucun des deux cependant n'eut le don d'émouvoir; don précieux qu'Ozerof possédait à un degré très-remarquable. Comme Soumarokof, il imita Racine; mais ses imitations furent quelquefois des conquêtes. Familiarisé dès l'enfance avec la littérature française, il prit pour modèles le peintre d'Iphigénie et celui de Tancrède : même on remarque dans les ouvrages d'Ozerof une prédilection très-prononcée pour les conceptions de Voltaire. La fable de la tragédie de *Dimitri Donskoi* en offre la preuve.

Enlevé aux lettres à la fleur de l'âge, Ozerof n'a

laissé que quatre pièces : *OEdipe à Athènes*, représenté pour la première fois en 1804; *Fingal*, en 1805; *Dimitri Donskoi*, en 1806; et *Polixène*, en 1809. *Fingal* et *Dimitri* font partie de ce recueil.

OEdipe à Athènes est son chef-d'œuvre. Néanmoins, comme cette pièce est moins originale que les autres, je n'ai pas cru devoir en offrir la traduction. C'est une imitation très-brillante de l'OEdipe à Colonne, de Sophocle et de l'OEdipe chez Admète, de Ducis.

Le principal mérite de cet ouvrage, le seul même qui appartienne à l'auteur, consiste dans l'élégance continue du style; il abonde en expressions énergiques et touchantes, qu'on peut appeler à juste titre des bonnes fortunes poétiques. Le défaut radical de l'*OEdipe* est dans le plan. Un premier acte entièrement parasite, un personnage inutile qui ne vient que pour faire au parterre la confidence de ses crimes et pour former, au milieu de la pièce, un projet qu'on déjoue immédiatement après, un dénoûment postiche : voilà ce qui jette dans l'ensemble de cette conception une incohérence, un vide, que des détails magnifiques déguisent à peine; mais il est telle scène dans *OEdipe* dont les plus grands maîtres se seraient fait honneur.

Fingal n'est guère mieux conçu; cette pièce, supérieurement écrite, manque d'intérêt.

L'ensemble de *Dimitri Donskoi* est beaucoup plus satisfaisant. Il y a un grand talent dans la manière dont quelques caractères sont tracés; celui de Xénia rappelle l'école de Racine. Plusieurs scènes, celle d'exposition surtout, ont une majesté digne de la tragédie; mais, quoique le sujet soit national, le drame présente une

peinture peu fidèle des mœurs russes à l'époque où l'auteur place ses personnages. Le prince Dimitri, auquel on aurait pu donner une physionomie très-pittoresque et toute particulière, n'est au fond, dans la pièce d'Ozerof, que le Tancrède de Voltaire sous un nom moins romantique.

Sophocle guida les pas du jeune poëte à l'entrée de la carrière; Euripide inspira ses derniers chants. Le sujet de *Polixène* est l'un des plus pathétiques de la tragédie grecque. Ozerof en a su tirer parti. Cependant il a mal calculé l'effet théâtral, en supposant Polixène amoureuse d'Achille. La diction de cet ouvrage est très-inférieure à celle des premiers. Il y a presque autant de différence, pour le style, entre *Fingal* et *Polixène* qu'entre Alzire et Olimpie. Voltaire et notre poëte étaient pourtant à un âge bien différent l'un de l'autre.

Mais les chagrins consumèrent la jeunesse d'Ozerof, et amortirent en lui cette flamme poétique qui, quoi qu'on en dise, ne s'exhale librement que dans une parfaite tranquillité d'esprit. Il connut l'amour, et n'en connut que les épines. Il fut aussi très-aigri par les critiques dont ses ennemis accablèrent la tragédie de *Polixène*. Son *OEdipe* et son *Dimitri* avaient attiré sur lui les distinctions les plus flatteuses de la cour; le public les reçut avec enthousiasme; cet excès de bonheur réveilla l'envie, dont tous les traits se dirigèrent alors contre sa dernière pièce.

Abreuvé de dégoûts, Ozerof se retira à la campagne, où, malgré une cruelle expérience, il s'occupa de poésie : tant la culture des lettres est douce! tant il est

difficile de s'en détacher! Trois actes d'une tragédie de *Médée*, le plan de deux autres pièces, furent les enfans de sa solitude. Ces fragmens n'ont point vu le jour.

Il mourut, en 1816, à l'âge de quarante-sept ans.

(Guignard)

Comte ALEXIS DE ST.-PRIEST.

FINGAL,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

AVEC DES CHOEURS,

PAR OZEROF.

NOTICE

SUR FINGAL.

Ozerof, dans une épître dédicatoire placée en tête de sa seconde tragédie, annonce qu'il a voulu peindre l'Achille du Nord. Ce nom d'Achille s'accorde mal avec la manière dont il a conçu le caractère de Fingal; il a imprimé un cachet tout-à-fait moderne à la belle création du vieil Ossian. Fingal philosophe et déclamateur n'est point le héros chanté par les Bardes. Chez des peuples encore étrangers aux raffinemens de la civilisation, la poésie n'exprime que les rêves d'une imagination mélancolique ou brillante, les alternatives d'un cœur passionné, les sensations que fait naître l'aspect de la nature; elle ne se plie point à revêtir de ses charmes des sophismes métaphysiques ou de froides dissertations. Le roi de Morven,

tel qu'Ozerof nous le représente, est bien moins un Calédonien sauvage qu'un raisonneur du dix-septième siècle. Il n'existe point de défaut plus anti-théâtral que cette absence de couleur locale, cette transposition des mœurs d'un siècle dans un autre.

Les rôles de Starne et de Moïna, sont traités avec beaucoup plus d'art. Ce dernier surtout est d'une perfection continue. Quelle délicatesse de sentimens! quel mélange d'abandon et de modestie dans l'amour poussé au plus haut degré de l'exaltation! Ozerof excellait à peindre les femmes; il se complaisait dans cette peinture, et jamais il ne les a présentées sous un point de vue odieux: Antigone, Moïna, Polixène, Hécube, Xénia, sont toutes des modèles de vertu, de tendresse et de bonté.

Quoique le rôle de Starne rentre dans la cathégorie de ces tyrans dissimulés, devenus si ridicules depuis que le mélodrame en a poussé l'usage jusqu'à l'abus, on y trouve beaucoup de force et de vigueur; il est semé de vers pleins d'énergie.

L'intrigue de cette pièce n'est pas intéressante; sa coupe est plutôt celle d'un opéra que

d'une tragédie. Je pense même qu'en changeant le dénoûment, on l'adapterait avec succès à la scène lyrique.

Le style est la partie la plus recommandable de l'ouvrage; il est rempli d'images tantôt sombres, tantôt gracieuses, tirées de cette mythologie scandinave dont la mélancolie a tant de charmes. Ossian a trouvé des imitateurs chez presque tous les peuples. Les italiens citent parmi leurs titres littéraires la version que Cesarotti a faite des poésies du barde écossais. En France, M. Baour-Lormian les a traduites avec une grande élégance, une savante harmonie, mais avec peu de fidélité. Moins découragé que stimulé par le juste succès qu'a obtenu l'auteur d'Omasis, un jeune poëte, M. de Saint-F*****, a tâché de réunir les grâces de la versification à la plus scrupuleuse exactitude. Il cultive dans le silence un talent fait pour briller au grand jour, et qui jusqu'à présent n'est connu que de ses amis. Je ne saurais me refuser au plaisir de le révéler au lecteur par quelques citations.

Le poëme de Croma est l'un des plus remarquables d'Ossian. Le début est plein de char-

me ; c'est Malvina qui soupire un chant plaintif sur la tombe d'Oscar :

C'était la voix d'Oscar... Hélas ! trop rarement,
Dans des songes heureux, son image chérie
Vient de mes noirs chagrins adoucir le tourment,
Et charmer ma vue attendrie.

Ouvrez, ouvrez vos palais glorieux,
Ancêtres de Toscar, rois des bruyans orages,
Ouvrez vos portes de nuages ;
Malvina va bientôt se montrer à vos yeux.

Messagère de mort, une voix gémissante
Vers vous, dans mon sommeil, a semblé m'appeler ;
Et sur ma bouche frémissante
Je sens mon âme languissante
Déjà prête à s'exhaler.

Pourquoi, pourquoi du lac quittant les bords humides,
Venir, ô vent jaloux ! troubler mon doux repos ?
Ton aile retentit sous ces verts arbrisseaux,
Et fait fuir mes songes rapides.....
. . . . . .
O toi que vainement appelle mon amour !
Seul tu remplis ce cœur fidèle ;
Mes soupirs, au lever du jour,
Déplorent sa perte cruelle ;
Et quand la nuit humide, enveloppant les cieux,
Rafraîchit la terre embrasée,
Des pleurs baignent encor mes yeux,
Et coulent avec la rosée.

Tendre arbuste paré de verdure et de fleurs,
J'inclinais sur ton front mon timide feuillage ;
Mais ta mort, cher Oscar ! comme un brûlant orage,
A séché mes rameaux et flétri mes couleurs.

En vain le doux printemps, de ses eaux bienfaisantes,
Dans le creux des vallons, sur le flanc des coteaux,
A rajeuni les bois, et les fleurs, et les plantes;
Ma tige n'a poussé ni feuilles ni rameaux.

Témoins de ma douleur plaintive et solitaire,
Les vierges de Lutha, dans le palais des rois,
Pressaient, à mes côtés, la harpe sous leurs doigts.
Hélas! rien de mes maux ne pouvait me distraire!...

« Eh quoi! pour ton amant, me disaient ces beautés,
» A d'éternels regrets tu condamnes tes charmes!
» Brillait-il, tel qu'un astre, à tes yeux enchantés? »
Je ne répondais point; mais je versais des larmes.

Le portrait de Chlothar, vieux prince aveugle, vers lequel Ossian est député par Fingal, présente un autre genre de beautés.

J'arrive.... Environné des armes de ses pères,
Chlothar était assis dans les salles guerrières :
La nuit couvrait ses yeux, ses longs cheveux flottans
Entouraient le bâton soutien de ses vieux ans,
Et sa tremblante voix, sous ces dômes antiques,
Murmurait du passé les chants mélancoliques.
Au bruit retentissant de mes armes d'airain
Il tressaille, se lève... et me tendant la main,
Du rejeton des rois il bénit la jeunesse.

« Ossian, me dit-il, l'odieuse vieillesse
» A terrassé ma force et désarmé mon bras.
» Oh! puissé-je lever le glaive des combats,
» Ainsi qu'au jour fameux où Fingal sur sa trace
» Me vit, près de Strutha, signaler mon audace.
» Fingal éclipsait tout de son éclat vainqueur,
» Mais quelque gloire aussi couronna ma valeur :

PERSONNAGES.

STARNE, roi de Loclin.
MOINA, sa fille.
FINGAL, roi de Morven.
ULLIN, barde attaché à Fingal.
COLLA, confident de Starne.
MORNA, confidente de Moïna.
LE GRAND-PRÊTRE D'ODIN.
UNE JEUNE FILLE de Loclin.
CARILL, soldat de l'armée de Starne.
PRÊTRES, BARDES ou SCALDES de Starne.
BARDES de Fingal, GUERRIERS de Loclin et de Morven, PEUPLE de Loclin, JEUNES FILLES de Loclin.

La scène est dans le pays de Loclin.

FINGAL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle du palais, ouverte sur des jardins. Au fond, on aperçoit, sur des élévations, le temple d'Odin et le tertre funéraire.

MOINA assise, MORNA, ULLIN, Bardes et Vierges de Loclin.

ULLIN.

Beauté! fille du ciel! quelle est ton influence!
Tu charmes les regards, et sais parler au cœur.
Bardes!... de la beauté célébrez la puissance,
Son sourire céleste enfante le bonheur.

LES BARDES ET LES VIERGES.

Amis, de la beauté célébrons la puissance,
Son sourire céleste enfante le bonheur.

UNE VIERGE DE LOCLIN.

Aimable Moïna, fleuris comme la rose
Dont la grâce odorante embellit le vallon!
Fingal est à tes pieds... Son glaive se repose,
Et de la douce paix ta main nous a fait don.

LES BARDES ET LES VIERGES.

Fingal est à tes pieds.... Son glaive se repose;
Et de la douce paix ta main nous a fait don.

MOINA.

Bardes, et vous, jeunes filles, ne célébrez pas la beauté, illusion agréable, mais trompeuse; elle ressemble à la fleur délicate qui le matin embellit les déserts et se flétrit le soir. Moïna peut-elle s'enorgueillir de sa beauté? Non, elle ne doit avoir qu'un seul sujet d'orgueil; un seul.... Barde chéri de mon Fingal, sage et pacifique ambassadeur qu'il a député vers nous, chante les exploits de ce chef invincible. Depuis que mon père, maître des contrées de Loclin, honorant les vertus du roi de Morven, lui a promis solennellement ma main, je voudrais, Ullin, que l'univers entier me dît, me redît sans cesse le nom de Fingal; je veux que sa gloire soit l'unique objet de mon enthousiasme. Barde, prends donc ta harpe; invoque une heureuse inspiration, et charme par tes accens l'oreille de Moïna.

ULLIN, chantant.

Peuple! guerriers!... que tout fasse silence:
A la clarté des nocturnes flambeaux,
Du grand Fingal je chante la vaillance:
Toujours vainqueur, de sa terrible lance
Il a frappé ses impuissans rivaux:
Voilà les jeux de son adolescence.

Que les sons de la harpe d'or
Se prolongent dans la vallée!
Que sa voix vous anime encor,
O vous, qui sous le mausolée

Dormez du sommeil de la mort!
Des flancs humides de la terre,
Sortez, ombres de nos aïeux!
Sur la colline solitaire
Venez,... paraissez à nos yeux!

LES BARDES.

Le bruit du bouclier nous appelle aux combats;
Une ardeur belliqueuse a transporté nos âmes:
Les airs sont embrasés, les chênes sont en flammes;
La victoire rayonne au front de nos soldats.

ULLIN.

Fingal se lève, il prend son armure divine,
Les traits hérissent son carquois;
L'acier brille sur sa poitrine,
Sa lance est comme un pin, vieil habitant des bois.

J'ai vu, j'ai mesuré le pavois du héros:
Le disque de la lune est sa brillante image,
Quand, voilée à demi des vapeurs d'un nuage,
De l'immense Océan elle argente les flots.

LES BARDES.

Ainsi que sur les rives sombres
Le peuple errant des vaines ombres
Apparaît un instant et s'efface à jamais;
Ainsi que la biche timide,
S'élançant au sein des marais,
Se dérobe en fuyant à la flèche rapide!
Nos ennemis troublés, princes, chefs et soldats,
Devant le grand Fingal précipitent leurs pas;
Sous ses drapeaux la victoire s'incline,
Et debout dans la plaine on dirait qu'il domine
Le champ ténébreux du trépas.

ULLIN.

Toscar! toi, de Loclin la joie et l'espérance!
La mort couvrit ton front de son crêpe fatal;

A peine finissaient les jours de ton enfance,
Et ton sang abreuva le glaive de Fingal.
Telle on voit l'avalanche, arrachée aux montagnes,
De sa chute terrible ébranler les campagnes.
La forêt en frémit;.... le rocher sépulcral
S'agite avec effroi sur sa base profonde,
Et ce jour semble alors le dernier jour du monde (1).

MOINA, se levant et interrompant les chants d'Ullin.

Quelle mort, ô barde, rappelles-tu à mes esprits! Mon frère, l'infortuné Toscar, terrassé dans les combats par le glaive de Fingal, m'a coûté assez de pleurs!

ULLIN.

Le coup dont vous frappa Fingal fut involontaire.

MORNA.

Vos charmes lui étaient encore inconnus.

MOINA.

Fingal n'est pas coupable à mes yeux; je n'accuse que le hasard des batailles et la cruauté du destin. Ah! si mon père adouci par le temps avait pu se consoler de cette affreuse perte, je serais maintenant sans inquiétude. Mais rien ne le distrait de ses chagrins, ni le chant des bardes, ni les sons harmonieux des harpes, ni le bruit des festins, ni les plaisirs de la coupe hospitalière, et son esprit farouche se nourrit de sa douleur. Désormais il n'est point de joie pour lui; il oublie la chasse, et sa voix ne réveille plus les échos dans les bois. Il garde un sombre silence; la douleur s'est fixée dans son âme, et la méditation sur son front. Mais il approche; tranquillisera-t-il aujourd'hui Moïna?

SCÈNE II.

STARNE, COLLA, et les précédens.

STARNE, à Moïna.

Fingal vient d'aborder, porté jusqu'en ces lieux par les vagues azurées; rien n'a pu ralentir la course de ses esquifs, et les rayons de l'aurore l'ont vu paraître sur nos rives. (*A Ullin.*) Ullin, chantre des hauts faits de Fingal, envoyé vers moi pour me proposer la paix, depuis que tu te trouves ici, la lune a déjà fourni trois fois sa carrière : tu peux aller maintenant à la rencontre de ton maître. (*Il fait signe aux bardes de s'éloigner.*) Et toi, ma fille, sois prête à marcher au temple, j'ai donné ma parole à Fingal; remplis mes promesses. Il a exigé que je t'unisse à lui, le jour même où il paraîtrait à mes regards. Ce jour si impatiemment attendu est enfin arrivé.

MOINA.

Quoi?.... C'est aujourd'hui!.... O bonheur! Je bénis le destin!

STARNE.

Tu répondrais à l'amour de Fingal?

MOINA.

Ah! une flamme inconnue s'est glissée dans mes veines. Depuis l'heure, toujours présente à ma mémoire, où le chef des peuples de Morven, dont nous n'attendions dans notre effroi que le trépas ou l'esclavage, après avoir porté la guerre sur nos

monts, dans nos forêts, dissipé ton armée, envahi tes états, s'offrit à moi dans ma solitude; mon cœur cessa tout à coup de battre; je redoutais sa vue comme celle du sanglier sauvage; pâle, éperdue, je désirais la mort.... Mes yeux rencontrèrent le jeune héros; je voulus proférer des reproches, mes lèvres restèrent muettes. Ombragés d'un casque, ses traits respiraient l'amour; il pénétra dans mon âme, et fit évanouir ma crainte [2]. Dès lors Fingal remplit ma pensée; il emporta mon repos à travers les ondes, lorsque terminant la guerre et ta captivité il s'éloigna de cette contrée et retourna dans sa patrie; mes désirs impatiens volaient après lui.... Enfin, de beaux jours se sont levés pour Moïna! Fingal recevant ma foi aux pieds des autels sera pour toi le fils le plus tendre.... Mais tu te troubles, tu pâlis, tu frissonnes, tu roules autour de toi des yeux enflammés de colère? les soupirs douloureux oppressent ton sein?...

STARNE, après un moment de silence et dissimulant sa colère.

Moi?... Je suis sans colère. N'appréhende rien; l'arrivée de Fingal ne m'est pas moins agréable qu'à toi, et ma joie paraîtra bientôt devant tout le peuple. Ce jour sera peut-être le plus heureux de mes jours! Va, ma fille, que des voiles pompeux couvrent ton front [3].

SCÈNE III.

STARNE, COLLA.

STARNE.

Fille sans cœur, fille indigne de Starne, tu oses aimer mon ennemi, le barbare qui me retient dans les fers, et dont le glaive a répandu le sang de Toscar! Ce malheur me manquait encore! O Colla! toi, qui naguère vis Starne dans la gloire, tu vois maintenant cet heureux père, ce chef invincible; il incline vers la tombe une vie chargée d'opprobre!

COLLA.

Moïna est soumise à la volonté paternelle; près de paraître à l'autel d'hyménée, ne doit-elle pas accorder son cœur au roi de Morven?

STARNE.

Ah! si c'est mon sang qui fait palpiter ce cœur, peut-il brûler pour Fingal? La haine, l'inimitié, la vengeance, voilà tout ce que ma fille lui doit accorder. Si elle avait voulu se rendre digne de moi, elle aurait pénétré dès long-temps mes secrètes pensées; elle aurait compris que ma fureur préparait à mon ennemi, non pas des plaisirs, mais la mort, et tous les tourmens que peut suggérer la rage. Chère ombre qui planes sur les nues, ombre de mon fils, il est venu le jour où voyant arroser ta tombe du sang d'un mortel odieux, tu renaîtras à la joie qui t'avait fui jusqu'à cette heure! ainsi

renaît la plaine desséchée à la douce rosée de mai. Ton père descendra triomphant dans la tombe de ses ancêtres, et son âme, s'exhalant comme une vapeur légère, rejoindra la tienne au céleste séjour.

COLLA.

Voilà, seigneur, tes discours accoutumés : tu ne cherches aucune distraction à tes ennuis. Deux fois la feuille desséchée a jonché la terre; deux fois la verdure s'est renouvelée sur nos collines, depuis qu'a péri Toscar, ton valeureux fils; et tu devrais oublier la douleur....

STARNE.

Oublier ma douleur ? Renoncer à l'unique consolation que le sort laisse à l'infortune? Elle seule m'attache à l'existence; sans la douleur, ô mon cher Colla, depuis l'instant funeste où la guerre me ravit mon fils, tout dans la nature m'aurait paru muet, inanimé. Elle me fait trouver des charmes dans les tourmentes et les orages. L'horrible rugissement des vents, le bruit de la mer menaçante, le lugubre murmure des arbres, ont un langage pour moi; partout je crois entendre les gémissemens d'un fils qui n'est plus; je sens tressaillir les pierres qui couvrent la froide poussière de Toscar; et lui-même il m'apparaît le front pâle, montrant une profonde blessure, et demandant avec des cris vengeurs le supplice du monstre dont la main nous accable de maux (4). (*On entend du bruit derrière le théâtre.*) Mais les acclamations du peuple ont retenti dans les airs; sans doute le roi de Morven s'avance vers ces lieux; cours au temple; cours

vers le grand-prêtre du redoutable Odin, dont l'image consacrera cet hymen, et dis-lui de se rendre au palais; j'ai besoin de ses conseils.

SCÈNE IV.

STARNE, FINGAL, ULLIN, Guerriers de Fingal, Bardes des deux rois, Peuple de Loclin.

FINGAL.

Valeureux Starne, tu revois Fingal. Seule, la gloire m'avait occupé jusqu'à présent. Mon cœur ne brûlait que pour la guerre, maintenant l'amour m'amène ici; l'amour! désormais l'unique affection de mon âme. Le talent d'orner un discours m'est inconnu. Né au milieu des camps, nourri sur le pavois, tout mon art est d'être intrépide dans la mêlée. Ainsi, n'attends pas, ô Starne! que j'exprime ma reconnaissance envers toi, et mon amour pour Moïna. Qui sent avec force est avare de paroles. Mais éprouve-moi, nomme les objets de ta haine, nomme la terre éloignée où tu veux que j'aille combattre, je prendrai les armes, et malheur à l'ennemi!... (5)

STARNE, égaré.

Oui! oui! malheur et mort à mes ennemis! (*Revenu à lui.*) — Est-ce en un jour de joie et de fête que j'indiquerais à ta vengeance les auteurs de mes secrètes larmes? Je regarde ta présence en mes états comme un bienfait du ciel; la main des dieux t'a envoyé pour me consoler: que l'Univers tremble

en voyant notre réconciliation. (*Aux Bardes.*) Amenez ma fille..... Le don de sa main m'acquittera de ma promesse. Nos nations, livrées à des cultes différens, sont dès long-temps accoutumées aux usages de leurs pères. A Morven, la divinité des aïeux de Fingal ne possède ni temple, ni prêtre. Indignés du pouvoir des druides, vous les avez détruits, vous avez renversé les temples sur leurs têtes coupables; mais ici, la divinité repose dans un sanctuaire, et c'est devant elle que nous formons des sermens solennels; j'espère donc que le brave Fingal recevra la main de ma fille dans l'enceinte sacrée.

FINGAL.

Je n'examine point si une idole, des autels, un temple, conviennent à celui qui créa le monde, à celui dont l'univers est le sanctuaire éternel, et pour qui les cieux mêmes ne sont pas assez vastes. Pour élever notre pensée jusqu'au créateur de ces merveilles, nous n'avons recours ni à des druides ni à des prêtres. Sans eux, au lever de l'aurore, nous allons, sur nos riantes collines, lui présenter des cœurs aussi purs qu'un beau jour. Mais je veux bien rendre honneur à la sainteté de ton temple, puisque je dois y pénétrer avec Moïna. Je suis prêt à prendre tous tes dieux à témoin de mon amour; rassemble toutes les idoles et tous les prêtres de l'univers, exige que je prononce mes sermens devant eux, devant la terre et le ciel, j'y consens; je donne ma vie pour garant de mes feux, je suis prêt à la sacrifier à Moïna; mais la voici.....

Quelles garanties exiges-tu encore? Ah! son regard, plus pur qu'un rayon de l'astre des nuits, t'assure de ma foi mieux que tous mes sermens.

SCÈNE V.

Les précédens, MOINA, MORNA, et les Vierges de Loclin.

STARNE.

Approche, ô ma fille! consolation de ma vieillesse; confirme, par ton aveu, mon alliance avec Fingal; que l'effet de tes attraits efface du cœur de ton père le souvenir de ses malheurs passés.

MOINA.

Mon père, je t'ai ouvert mon âme et tu as vu combien je désirais cette alliance. En consultant les intérêts de ta gloire, j'y vois un ferme appui pour ta couronne; mais ce qui me la rend plus chère, c'est qu'elle m'offre l'espoir de ton repos. Ah! si un bonheur parfait nous est permis sur la terre, quelle félicité peut égaler celle dont je jouis?

FINGAL.

Crois, Moïna, que je n'aurai rien de plus sacré que ton bonheur. Je suis prêt à sceller cette promesse de mon sang.

STARNE.

Cet amour mutuel a pour moi bien des charmes. Je vous laisse un moment en ces lieux et vais hâter

l'heure si long-temps désirée. Sitôt que j'aurai accompli dans le temple la prière accoutumée, j'ordonnerai, cher Fingal, une pompe digne de toi.

SCÈNE VI.

FINGAL, MOINA, ULLIN, MORNA, Bardes, Vierges, etc.

FINGAL.

Dieux! mettez le comble à ma félicité! Moïna, répète tes douces paroles; dis-moi que, favorable à mes vœux, tu n'es pas offensée de ma tendresse; dis qu'elle ne peut te déplaire, que Fingal est aimable à tes yeux. Ah! si tu savais combien j'ai souffert, du jour où je t'ai vue pour la première fois! Sauvage jusqu'alors, je haïssais l'amour, je le traitais de faiblesse, d'illusion; j'étais âpre comme nos autans: un seul de tes regards changea la férocité de mes mœurs, il me donna une nouvelle vie; il remplit mon cœur de nouveaux sentimens; une flamme dévorante fit bouillonner mon sang, je connus tous les tourmens de l'amour, je connus la mélancolie, les chagrins de l'absence, la crainte de déplaire, le supplice de la jalousie... Ni la fraîcheur des nuits ne refroidissait mes feux (6), ni le sommeil ne te dérobait à mes yeux. Cette voix que tu m'avais fait entendre, ton regard calme et pur, ton céleste sourire, ta douce haleine, le bruit de tes pas, aussi légers que le souffle printanier du zéphyr murmurant sous la feuillée; tout ton être,

enfin, captivant mon imagination, augmentait la rigueur d'une séparation cruelle, de même que maintenant, tout ton être comble Fingal de joie. Que Moïna confirme mon bonheur.

MOINA.

Élevées dans une paisible solitude, au fond des bois, au sein de la liberté, nous croissons ici comme les filles de la nature, et nous sommes aussi sincères qu'elle. Ainsi, seigneur, je dois t'apprendre que mon amour naquit avec le premier regard que je jetai sur toi. Aimer un héros est bien doux pour une âme généreuse! Fière et satisfaite de ce sentiment, j'en ai fait l'aveu à mon père, à ma nation, aux cendres sacrées de ma mère; toute la nature enfin connaît ma passion, et je suis prête à la proclamer à la face des cieux. Crois que Moïna ne gémissait pas moins que Fingal des tourmens dont l'absence remplissait sa pensée. Que de fois, du rivage ou du haut des monts, mon œil s'étendait sur les ondes bleuâtres! l'écume de la vague soulevée me semblait, dans le lointain, la voile, objet de mon espérance; mais, dès qu'elle retombait pesamment sur la profonde arène, une douleur sombre se répandait sur mon cœur. Que de fois encore, dans les ténèbres de la nuit, je venais, triste et mélancolique, sur les bords de la mer, me repaître d'illusions! Je prêtais l'oreille aux mugissemens des vagues qui frappaient le rivage, et je croyais entendre dans ce bruit ta course rapide sur les flots. Enfin, je te revois, mes peines sont oubliées, ne songe qu'à l'amour.

FINGAL.

Les modulations de la harpe sonore ne sont pas, à l'heure mystérieuse du crépuscule, plus agréables que ta voix. Que je trouve de charmes à chacune de tes paroles! elles me remplissent d'une joie jusqu'alors inconnue; mais, enivré de bonheur, je ne sais comment m'acquitter envers celle à qui je dois tant de félicité.

MOINA.

L'amour est la seule récompense de l'amour. Aime-moi, Fingal, et, fidèle à ce sentiment, console-moi dans mon père. Tu l'as vu : son œil creux se dérobe sous ses sourcils, son front est couvert de rides, tous ses traits sont décomposés par une douleur que ma faible main ne peut dissiper; il ne participe plus à d'innocens plaisirs, et gémit comme la vague sur le rivage solitaire. Réunis tes efforts aux miens pour lui rendre sa première tranquillité; remplace auprès de lui le fils chéri qu'il a perdu ; c'est à tes soins que j'apprécierai ta tendresse, et, partageant mon cœur entre Starne et toi, je me jugerai vraiment heureuse.

FINGAL.

Je ne me suis pas trompé, je puis me confier à mon avenir; elle sera fidèle épouse, la fille pleine de tendresse qui regarde le repos de ses parens comme le plus saint des devoirs. Moïna! ton père sera le mien; l'amour m'inspirera de tendres soins pour adoucir les souffrances qui le consument;

j'arracherai de ses yeux une larme de joie, et, ramenant le calme dans son âme, je me rendrai digne de ton amour (7).

SCÈNE VII.

Les mêmes, un BARDE de Starne.

LE BARDE.

Chef invincible de Morven, l'autel est orné pour ton hyménée; une flamme propice brûle dans le sanctuaire, et notre sage roi t'attend avec Moïna.

FINGAL.

Allons, ô ma bien-aimée, le bonheur attend au temple deux êtres que l'amour y conduit (8).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'intérieur du temple d'Ôdin. La statue du dieu est placée au milieu; devant elle fume un autel. On aperçoit dans l'éloignement le tertre funéraire, et le palais du premier acte.

STARNE seul devant la statue.

Antique divinité des immenses contrées du nord; espoir de l'infortune; force, appui de la valeur; toi dont l'invisible main soutient la nature, et lui fait parcourir sa route; dont la volonté est plus rapide que le vent de la montagne et la vengeance plus terrible que la tempête suspendue dans les nuages ténébreux où plane l'ombre plaintive de Toscar; Odin,... déchaîne ta colère dans ce jour solennel. Prête-moi ton secours pour perdre ce Fingal, qui d'un main téméraire ébranla ton temple et fit tomber mon fils au milieu des combats; et dont l'œil artificieux a séduit ma trop faible fille, et m'a réduit à traîner le reste de mes jours dans un triste abandon, sans enfans, sans honneur, seul avec le désespoir et le désir de la vengeance. Mon ennemi paraîtra triomphant devant toi; jette sur lui cet esprit d'imprudence, cette crainte, avant-coureurs

de la chute des mortels puissans. Semblable à l'animal sauvage, épouvante des forêts, poursuivi des chasseurs et des chiens, qu'il se précipite dans les piéges tendus sous ses pas, et que Starne se réjouisse d'une si belle proie! Alors, Odin, j'apporterai dans ton temple sa terrible épée, son énorme lance, son bouclier, et son casque ombragé d'une aile d'aigle, et toute son armure, pour apprendre à la postérité combien le plus formidable des mortels est faible devant toi. Il a cru, le superbe, que rien ne l'égalerait en puissance; il est tombé!... et trois pas sont toute l'étendue de son dernier séjour.

SCÈNE II.

STARNE, COLLA.

STARNE.

M'apportes-tu de favorables nouvelles, Colla?... Mes guerriers sont-ils prêts à servir ma vengeance? Puis-je compter sur leur intrépidité?

COLLA.

L'irrésolution tient leurs esprits en suspens; ils se souviennent encore de l'invincible effroi que semait le glaive de Fingal lorsqu'il renversait des bataillons entiers. Plusieurs d'entre eux ont reçu des blessures, d'autres ont porté des fers, et tous voient dans ton ennemi le dieu de la guerre, pour qui tout combat est un triomphe. Dix-huit soldats te sont restés fidèles, le reste est frappé de terreur.

STARNE.

Les lâches! Pour n'avoir pas été vaincu, ce Fingal est-il donc invulnérable? Sa poitrine est-elle dure comme la pierre de nos antiques tours? Non, non, il ne doit ni ne peut être terrible, celui dont un homme bien résolu peut par le glaive ou le poignard trancher les brillantes destinées, et qui comme nous est éphémère et faible. Les ancêtres de Fingal, semblables à de vains fantômes, ont passé rapidement et se sont ensevelis dans les ténèbres de la tombe. Des générations disparaissent, d'autres s'élèvent après elles. Ainsi, poussée par le vent, la vague remplace la vague. Ainsi tombe la feuille détachée par l'automne, une autre plus verte et plus jeune prend sa place au printemps *; ma race périra de même après moi.

COLLA.

Et pourquoi ne te survivrait-elle pas, cette race illustre, maîtresse de nos climats depuis tant de siècles? Elle reprendra sa force et sa splendeur. Tu as encore une fille...

STARNE.

Non, Colla, je n'en ai plus. Je renie Moïna tant qu'elle nourrira une indigne flamme pour mon ennemi. Fingal m'a abreuvé de douleurs, et, m'environnant de meurtres et de piéges, m'a fait de mon

* *Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos,*
Prima cadunt; ità... vetus interit ætas
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque,
Debemur morti nos, nostraque.

HORAT.

palais une vaste solitude. A mon heure dernière mes yeux et ma pensée ne s'arrêteront pas sur mes enfans, et le tertre élevé sur mes restes sera éternellement triste et silencieux comme moi. Personne ne couvrira de fleurs ma pierre funèbre; le voyageur n'y trouvera nulle trace de larmes. Une froide solitude règne dans la dernière demeure d'un mortel qui meurt sans famille! Mais le tyran recevra le prix de tous ses forfaits... La cendre de Toscar a soif du sang de Fingal. Fingal va paraître sur la tombe de mon fils, et là un trépas horrible l'attend. Le pontife d'Odin a promis de seconder ma vengeance.

COLLA.

Quoi! seigneur.... ta fureur te porterait-elle à fouler aux pieds les coutumes de notre pays? Ici les lois de l'hospitalité furent toujours sacrées. Qu'un ennemi mortel se remette entre nos mains, pendant trois jours il est fêté, pendant trois jours il repose sous le toit qui l'abrite, comme dans ses propres foyers. Le timide guerrier qui fuit dans les combats n'est pas plus méprisé que celui dont l'audace enfreint cette coutume antique; et tu violerais cette hospitalité, signe de la pureté de nos mœurs! Tu ne consacrerais pas trois jours à fêter Fingal! Ce terme expiré, tu pourras assouvir ta rage.

STARNE.

Que dis-tu, Colla? J'attendrais trois jours encore! je supporterais pendant trois jours la vue de ce perfide! et la malheureuse Moïna, s'unissant à lui, introduirait dans ma maison un ennemi au lieu

d'un fils! Quand je parle à Fingal, à peine puis-je dissimuler la soif de vengeance qui me dévore; je suis toujours prêt à me trahir, et je ne puis promettre de pousser plus loin la feinte. Dans trois jours sa destinée ne sera plus en mes mains. Que mon peuple, que l'univers me blâme! peu m'importe. La mort de mon fils m'a presque privé de la vie, et l'espoir du supplice de Fingal en soutient seul les misérables restes. Je vivais de cet espoir, je ne respirais que la vengeance, et tu veux que, différant le trépas d'un prince odieux, je perde l'occasion de recouvrer ma gloire! Périsse l'éclat de ma couronne, et l'honneur de mon sceptre! périsse tout mon empire! que je périsse moi-même, pourvu que sur son front je contemple son audace éteinte, que je sonde ses profondes et douloureuses blessures, que je voie sur tout son être l'immobilité de la mort, et qu'enfin, pour comble de joie, j'entende sortir de son cœur palpitant ce soupir pesant et funèbre que suit un éternel silence! Mais j'entends du bruit;... c'est sans doute Fingal. Encore dissimuler! encore cacher ma haine! Je ne puis que choisir des yeux la place où je dois frapper, pour qu'aucun des coups ne soit inutile!... Ah! la dissimulation est insupportable à ma colère.

SCÈNE III.

STARNE, FINGAL, MOINA, MORNA, COLLA, LE GRAND-PRÊTRE, DRUIDES, BARDES et GUERRIERS des deux rois, Peuple de Loclin.

FINGAL.

Starne, es-tu satisfait de mon obéissance? je me rends à tes désirs, je viens dans ce temple qu'abhorraient mes ancêtres. (*Montrant les idoles.*) Oui,... ils n'adoraient point tes dieux; moi, je veux les invoquer. Vois, par cette démarche, mon ardeur à te plaire; vois combien je désire que le père de Moïna, oubliant d'anciennes querelles, soit à cette heure assuré de mon dévouement. Montre-moi le chemin de ton cœur, souffre que je te console de tes peines, et daigne m'accorder le nom de fils.

STARNE, avec une feinte joie.

Digne rejeton de Komgal! quand aux jours de ma vieillesse Moïna me reste seule pour adoucir mes derniers momens, pourrais-je te refuser le doux nom de père? Je ne pense jamais à mes enfans, sans mêler ton souvenir à cette pensée; tu es depuis long-temps l'objet de mes méditations; depuis long-temps Starne brûle de proclamer à la face de l'univers les sentimens que tu lui inspires; de prouver qu'il a oublié d'anciennes querelles. (*Aux sacrificateurs.*) Ministres des dieux, chantez un hymne sacré en l'honneur du grand Odin, éternel créateur du monde; que le souverain pontife bénisse en

son nom l'union sincère de ces deux amans. Les rois, tout-puissans qu'ils sont, ne sont rien devant la divinité. Semblables à ces feux qui, dans la nuit profonde, brillent sur les marécages, leur éclat est éphémère, leurs projets sont comme la fumée qui s'échappe du foyer et que le vent dissipe. Je suis prêt à tenir la parole que j'ai donnée à Fingal ; mais j'attends qu'Odin la confirme.

CHŒUR DE PRÊTRES.

Toi qui tiens l'univers en ta puissante main !
Source de tous les biens répandus sur la terre,
Être invisible, immense, ô redoutable Odin !
D'un peuple qui t'adore écoute la prière.

Ces mondes éclatans, ce soleil radieux,
Racontent aux mortels ta gloire et ta sagesse.
La beauté séduisante, et la douce tendresse,
Gages de ta bonté, sont descendus des cieux.

Odin ! que la clarté des flambeaux d'hyménée
Soit pour ces deux amans l'aurore du bonheur !
Puisse l'aimable paix orner leur destinée !
Puisse jamais l'amour n'expirer dans leur cœur !

(Pendant les chants, les jeunes gens et les jeunes filles de Loclin forment des danses. Après avoir couronné de fleurs Fingal et Moïna, ils les conduisent à l'autel.)

FINGAL.

Divinité que Loclin révère ! si pour la première fois tu entends dans ton temple la voix d'un Calédonien, n'en sois pas étonnée... Tu es l'objet du culte de Moïna. Debout à tes autels elle attend sa destinée. Je veux t'invoquer, je veux te rendre hommage, et, jurant un amour éternel, je veux que tu sois témoin de ce serment. Et toi, sois-en

aussi témoin, puissante divinité des ancêtres de Fingal! Toi dont le monde entier atteste l'existence, mais que l'esprit des faibles mortels ne peut comprendre et que ma bouche ne saurait nommer; toi qui remplis l'univers de ton être, tu m'entendras même dans ce temple étranger. Si un jour les yeux de Moïna, remplis de l'amour le plus tendre, ne rencontrent plus dans les miens cette flamme qui les consume maintenant, punis-moi, privemoi de cette force étonnante qui me rendait la terreur de mes ennemis; dessèche la fermeté de mon âme comme l'herbe de la vallée; qu'alors inutile monarque, infidèle à l'amour, je traîne de tristes jours et meure sans gloire; que la harpe sonore des bardes ne transmette pas mon nom à la postérité; que mon bouclier soit détaché des parois du palais de mes pères, et qu'enfin mon glaive émoussé et couvert de rouille soit jeté au loin comme le glaive des rois déshonorés. Prêtres, peuple, et toi Starne, le plus sage des mortels, écoutez tous mes sermens.

MOINA.

Je jure ici....

LE GRAND-PRÊTRE.

Moïna! arrête... L'ombre irritée de ton frère, apparaissant au milieu des nuages, te défend, par mon organe, d'accomplir tes promesses. (*Montrant Fingal.*) Tu ne peux être son épouse.

FINGAL.

Tu ne peux être mon épouse?...

MOINA.

Cruel arrêt !

STARNE.

Voici le moment décisif.

FINGAL.

Fourbe audacieux, oses-tu soutenir que la voix des morts est descendue vers toi de la voûte céleste? Oses-tu, par cette imposture, porter le trouble dans les cœurs ? Va, renonce à la ruse, arme ordinaire des prêtres (9), et ne viole pas la paix du tombeau.

LE GRAND-PRÊTRE.

Respecte-la toi-même. Quoi donc ! c'est une main rougie du sang de Toscar que tu présentes à sa sœur ? Veux-tu dans ta haine persécuter jusqu'à ses mânes ? Cours plutôt à sa tombe, apaise-le par des libations, réconcilie-toi avec son ombre, et tu pourras alors t'unir à Moïna.

FINGAL.

J'ai patiemment écouté tes discours artificieux ; tu cherches à rallumer la discorde, en rappelant la mort de Toscar. Oui, je l'ai immolé sur le champ de bataille, mais par la force de mon bras, et non par la trahison; il est tombé en chef, en héros. La mort a décidé notre sanglante querelle, et je me suis également exposé à ses coups. L'ombre du guerrier mort glorieusement pour son pays ne regrette point la vie; elle ne montre dans le séjour des nuages ni trouble, ni courroux. La tombe du brave est sacrée pour la patrie; les vieillards doivent la montrer à leurs fils pour placer dans leurs

jeunes âmes le germe de l'héroïsme. Mais ces nobles sentimens ne sauraient être compris par des prêtres; semer la dissension est tout leur art: je saurai le rendre inutile. Pontife, reçois les sermens de Moïna, et fais ton devoir.

LE GRAND-PRÊTRE.

Non, je ne les reçois pas. Puisque tu refuses d'honorer la cendre de Toscar, Moïna ne peut devenir ton épouse. Je lui défends, au nom d'Odin, de répondre à tes désirs, et par ce même nom je délie Starne de sa parole. Je vois que ton orgueil s'irrite.... Je me dérobe à ta colère.

FINGAL.

Qu'on l'arrête, soldats!

STARNE.

Oses-tu profaner la sainteté du temple?

FINGAL.

Quoi! Starne défend un imposteur!

STARNE.

Fingal! honore son caractère sacré.

FINGAL.

L'a-t-il reçu pour former d'odieuses trames?

STARNE.

Il l'a reçu pour entendre les arrêts célestes, pour en être l'interprète.

FINGAL.

Art vraiment admirable, qui lui a fait entendre devant nous ces arrêts célestes, qu'aucun de nous

n'a entendus! Ma présence au temple doit-elle me soumettre à l'imposture?

STARNE.

Que tu révères ou non le pontife, nous n'en sommes pas moins accoutumés à le révérer; et je te refuse ma fille, si le destin irrité repousse cet hymen.

FINGAL.

Qu'entends-je?

MOINA.

O ciel!

COLLA, bas à Starne.

Tu te trahis.

FINGAL.

Est-ce à moi?...

STARNE, l'interrompant avec une feinte douceur.

Que ne te hâtes-tu, Fingal, de lever les obstacles qui s'opposent à notre alliance? de réconcilier Odin avec ton hyménée, de rendre la paix aux mânes courroucés de Toscar? avec quelle joie je te verrais sur le tertre funéraire!

FINGAL.

Je serais digne de ton mépris, si, lâche et pusillanime, j'obéissais à tes prêtres, et respectais leur voix à l'égal de celle des dieux. Starne, tu me vois prêt à rendre honneur aux cendres de Toscar, mais seulement comme ton allié, comme époux de Moïna. Ces titres sacrés m'obligeraient seuls à remplir ce devoir. Ce que j'aurais fait librement, je ne le ferai jamais par contrainte.

STARNE.

Pourquoi donc, chef orgueilleux, t'es-tu rendu parmi nous ?

FINGAL.

C'est moi plutôt qui te demanderai pourquoi, me repaissant d'un vain espoir, tu as hâté sur les mers ma course impatiente. Quand par l'organe du barde je t'ai proposé cette alliance, que ne m'as-tu fait connaître tes conditions ? Je suis en droit d'exiger une réponse.

STARNE.

Roi, je ne rends pas compte de mes desseins à un roi mon égal.

FINGAL.

Roi, tu oses enfreindre ta promesse ! Et qui croira-t-on, si l'on ne nous croit pas ?

STARNE.

Fingal, ma patience est à bout.

FINGAL.

Starne, tes menaces sont pour moi des outrages.

STARNE.

Tu es dans mes états.

FINGAL.

Je n'y suis pas pour la première fois [10].

MOINA.

Arrête, Fingal, arrête ; écoute-moi, si la fureur qui t'anime te permet de me prêter l'oreille. Reverrai-je la discorde séparer ce que j'ai de plus cher au monde ? reverrai-je ma patrie livrée aux embrasemens, et

noyée dans le sang de ses défenseurs? Où sont, Fingal, les promesses de ton amour? Ce jour même encore, en exprimant une passion trop fallacieuse, ne jurais-tu pas à ton amante de la consoler dans son père? mais la fierté t'a fait oublier ces paroles si tendres. La colère t'a fait oublier que mon père doit être sacré pour mon époux. Tu voulais me sacrifier ta vie, et tu ne peux me sacrifier ton orgueil.

FINGAL.

Eh quoi! cruelle, dans ce désordre affreux tu es aussi contre moi? Tu sais combien l'artifice est étranger à mon cœur. N'ai-je donc pas assez montré de soumission en paraissant avec toi dans un lieu détesté? C'est l'amour qui m'a poussé vers ce temple fatal.

MOINA.

Donne-moi des preuves encore plus fortes de cet amour, en fléchissant sous la volonté de Starne; cours au tertre fraternel, remplis les rites sacrés, montre combien l'âme de Fingal est grande; va, songe que Moïna sera le prix de ta condescendance.

FINGAL.

Veux-tu ma honte?

MOINA.

Injuste ami, si je t'aime, ton honneur peut-il m'être indifférent? Un mortel déshonoré a-t-il jamais su plaire? La valeur a signalé ton jeune âge, et nul ne peut croire que la peur te conduise en ce jour au tombeau de mon frère. (*Après un instant de silence.*) Tu te tais, barbare, et baisses les yeux! Malgré

ton silence j'entends tes refus; je vois, hélas! trop tard, je vois en gémissant que tu ne m'as jamais aimée, que tu te jouais de ma flamme. Fuis, laisse-moi à mon malheur; mets entre nous l'immensité des mers; tu as troublé la paix de mes jours, tu m'as perdue! Je ne pourrai supporter ton absence, et bientôt la mort terminera mes tourmens; elle réconciliera Moïna avec le repos; elle chassera de son âme cette image qui l'a séduite.

FINGAL.

Oh! que tu connais bien le faible d'un cœur que tu te plais à tourmenter! Puis-je être heureux sans toi? Eh bien! Starne, ordonne la pompe funéraire! Odin, ses prêtres, tes menaces, ne peuvent rien sur moi; mais les pleurs de Moïna m'ont vaincu. Je m'abandonne tout entier à son amour.

MOINA.

Heureux changement!

STARNE, bas à Colla.

Mon triomphe est assuré. (*A Moïna.*) O ma fille! consolation de ton père, tu recevras bientôt le prix de ta piété, et la paix va renaître pour toi! (*A Colla.*) Colla, cours au tertre lugubre; prépare tout pour la cérémonie. (*A Fingal.*) Viens, Fingal, hâter notre heureuse union; satisfais à mon impatience, et rendons-nous à la tombe de Toscar. (*Il s'arrête tout à coup en voyant les soldats de Fingal.*) Marcheras-tu suivi de tes soldats? Étrangers à nos coutumes, pleins d'un esprit curieux, ils pourraient....

FINGAL.

Leur présence ne m'est point nécessaire; qu'ils se rendent au palais, et y attendent ma venue [11].

(Les soldats de Fingal se retirent.)

STARNE, à part.

Ils t'attendront en vain. (*Haut.*) Allons.

FINGAL.

Viens, ô ma chère Moïna!

STARNE.

Non, non, ses yeux ne doivent point voir un spectacle de deuil; l'aspect du tombeau d'un frère serait trop douloureux pour elle; qu'elle nous attende dans ce temple.

FINGAL.

Je te quitte donc, Moïna! Juge de mon amour par mon obéissance.

(Ils sortent avec leur suite.)

SCÈNE IV.

MOINA, MORNA.

MORNA.

Quand tu nous assures la paix, en arrêtant la fougue d'un héros qui peut-être une seconde fois aurait livré notre patrie aux horreurs de la guerre; quand la fortune te rit, quand ton hymen est certain, pourquoi cette mélancolie, ce silence, ces soupirs et ces pleurs? Verrons-nous éclore de nouvelles calamités?

MOINA.

Je ne sais. Je soupire, je pleure involontairement; est-ce un sombre pressentiment? est-ce un effet du trouble dont une discorde cruelle vient de remplir mes sens? Peut-être aussi cette solennité funèbre qui me rappelle que tout doit finir un jour, a-t-elle étendu sur mon cœur un nuage de tristesse. Hélas! je n'ose me féliciter de mon hymen! Le destin couvre l'avenir d'un voile impénétrable; qui sait si le bonheur nous est réservé? Cet hymen, Morna, n'est pas encore accompli; on ne me salue pas encore du nom d'épouse de Fingal; l'espérance nous trahit souvent, j'en ai déjà la cruelle expérience! Quand, ivre de joie, je marchais au temple avec Fingal, pouvais-je prévoir que la pompe nuptiale se changerait en pompe funéraire? que la tombe remplacerait le temple, et qu'au lieu de pontife une ombre présiderait à notre union? Qui peut connaître, Morna, ce que me réserve le sort? Mais j'entends du bruit.... On entre.... C'est Ullin; la terreur est peinte dans ses yeux.

SCÈNE V.

Les précédens, ULLIN.

ULLIN.

Princesse...., où est Fingal?

MOINA.

Mon père et lui se sont dirigés vers la tombe fra-

ternelle; sans doute ils sont déjà sur la triste colline.

ULLIN.

Ses guerriers l'ont-ils suivi?

MOINA.

Il est seul.... Mais quoi?

ULLIN.

O douleur!... Il succombe peut-être.... Je cours à lui.... (11).

MOINA.

Arrête, Ullin, parle; d'où naît ton trouble? quel danger menace Fingal?

ULLIN.

Ton père irrité, méprisant et le devoir et l'honneur, et tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, enfonce peut-être le glaive dans le sein de mon maître, et venge par une trahison le trépas de Toscar.

MOINA.

Non, il n'est pas possible.... Les rois se vengent-ils par la trahison?

ULLIN.

Je ne l'ai cru qu'à peine; mais Karrill, qui, rendu à la liberté, vint avec moi du royaume de Morven; ce brave guerrier de votre nation, dont Fingal aimait la vaillance, et qu'il distinguait entre tous les prisonniers; au moment où, d'un cœur satisfait je vous suivais au temple, confondu avec le peuple, Karrill m'arrête, me raconte tout; et pour sauver la gloire chancelante des peuples de Loclin, il s'est mis lui-même au nombre des meur-

triers [13]. Conserves-tu quelques doutes encore? Mais le temps s'écoule, courons à Fingal.

MOINA.

Où vas-tu? que pourras-tu seul contre les meurtriers? Les guerriers de Morven sont au palais; Ullin, sauve ton roi! (*Ullin sort précipitamment.*) Malheureuse! j'ai envoyé mon amant au tertre funéraire, et peut-être à la mort! L'hymen suspendu, le trouble du pontife, la sombre joie que montra mon barbare père sitôt que Fingal eut consenti à remplir les rites sacrés, tout m'aurait dû dévoiler les ténébreux desseins de Starne; aveuglée par la passion, je n'ai rien vu. O Morna! prévenons un forfait trop honteux; et, si rien ne peut parer la trahison, terminons aux pieds de mon père une vie désormais odieuse!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt sauvage, parsemée de rochers. Au centre s'élève la tombe de Toscar; un arbre auquel sont appendus le bouclier, le glaive et les flèches du prince enseveli, couronne le faîte du tertre funèbre. On découvre dans le lointain la mer, et sur ses bords le temple d'Odin.

STARNE, FINGAL, COLLA, bardes de STARNE.

STARNE, s'arrêtant avec Fingal près de la colline.

Tu vois, ô Fingal, la colline sous laquelle repose mon fils; tu vois le tertre qui recouvre sa cendre, ce don de ta main! C'est au pied de cette colline lugubre, c'est sur ces pierres sépulcrales que j'ai poursuivi le cours d'une vie douloureuse. Chaque aurore, le soir de chaque jour, m'ont trouvé gémissant sous ces ombrages. Ici soupirait avec moi l'ombre plaintive de Toscar; ici, Fingal, elle t'adjurait de quitter les rivages paternels, et de traverser les mers pour visiter sa tombe. Ombre de mon fils, apaise tes douleurs, cesse de t'affliger des victoires de Fingal; il va te consoler par ses hommages, il va rendre la joie à mon cœur!

FINGAL, tourné vers la colline.

O valeureux jeune homme, paix à ta cendre! dès ton adolescence tu fus l'exemple des braves, et ton trépas a couronné une vie digne d'un héros. Avec quel respect je contemple cette colline funèbre! Hélas! paix, encore une fois, à la cendre des braves! (*A Starne.*) O sage Starne! je conçois ta douleur. Peuple, tu as perdu en lui ce que le sort ne pourra jamais te rendre; intrépide rejeton des rois, bouclier de sa patrie, sur lui reposait la sécurité d'une nation entière. Moi-même, en combattant Toscar, j'ai admiré son héroïsme; j'ai pleuré sa jeunesse, alors qu'il succomba sous le glaive impitoyable des batailles, et qu'il tomba, semblable à un chêne robuste brisé soudain par la tempête : nos guerriers en poussèrent un cri de surprise. (*Aux bardes.*) Bardes, faites retentir vos chants à la louange de Toscar. La voix des chantres divins perce la nuit du mausolée; elle réjouit l'ombre des braves; et tel qu'un écho sonore, transmet à la postérité leur héroïsme et leurs exploits.

CHŒUR DE BARDES.

C'en est donc fait, hélas! le sort dans sa furie,
D'un bras impitoyable a brisé notre espoir;
Tu parus, jeune prince, aux yeux de ta patrie,
Tel qu'au sein de l'hiver paraît l'astre du soir.
Tu brillas un moment.... ô clarté passagère!...
Tu n'es plus que l'objet des larmes de ton père.

SCÈNE II.

Les mêmes, un serviteur de STARNE portant la coupe du festin.

COLLA.

Cette coupe contient, ô Starne, l'hydromel destiné par ton ordre aux libations.

STARNE.

Porte-la sur la colline, pose-la sur le trépied des sacrifices; là s'épanchera une liqueur abondante, gage de la réconciliation. Dès que Fingal aura pris en main la coupe de nos fêtes, tu donneras, cher Colla, le signal des réjouissances.

CHOEUR DE BARDES.

Dans les plaines de l'air, au séjour des orages,
Ne va pas, ô Toscar, errer sur les nuages:
Rends-toi dans ce palais, où tes vaillans aïeux,
Comme toi, par la gloire, enlevés à la vie,
Au milieu d'un banquet joyeux;
Savourent, près d'Odin, la céleste ambroisie.

FINGAL.

Non, jamais je n'entends les chants funéraires sans qu'ils ne ramènent mes pensées vers ma terre natale, où les rangs élevés des monumens paternels ont été pour mon âme une source continuelle de pensées généreuses. Là, souvent, à l'heure du crépuscule, sur la colline silencieuse, sous un dais de nuages, j'ai conversé avec la foule de mes aïeux; il me semblait alors entendre une voix qui faisait

entrer l'intrépidité dans mon cœur. Maintenant ces monts sacrés restent abandonnés, les ombres muettes et désolées errent dans leurs nuages, me cherchant vainement à l'heure mélancolique où la lumière fuit devant les ténèbres. Je vous ai quittées, ombres chéries; j'ai quitté vos retraites vénérables pour chercher au delà des vagues bruyantes cette terre étrangère où m'attirait un amour tout-puissant. Mais cessez de vous affliger.... N'est-ce pas l'amour, qui, semblable à un feu dévorant, vous enflamma vous-mêmes au printemps de vos jours? Le sourire de la beauté ne vous captiva-t-il pas? Vous fûtes heureuses; mais moi....

STARNE.

Faut-il attendre encore? Ses esprits sont abattus.... Ne serait-ce pas le moment du signal!

COLLA.

O roi! tant que Fingal aura son glaive, nul de tes guerriers n'osera lever la main sur lui.

STARNE.

Je saurai l'en priver... N'est-il pas temps, Fingal, de commencer les jeux, d'honorer par les combats le héros qui n'est plus? Un nombre choisi de guerriers attend le signal de la lutte. Mais pour enflammer davantage leur ardeur martiale, propose-leur ton glaive comme le prix flatteur du triomphe, ils s'animeront tous à s'en rendre dignes.

FINGAL.

Les jeux guerriers conviennent à la tombe des braves; ton fils pendant sa vie en fit ses plaisirs les

plus doux : non-seulement je donnerai mon glaive au vainqueur, mais j'y veux ajouter mon cor retentissant. Vois par-là, ô Starne, combien je révère la cendre de Toscar!

SCÈNE III.

Les guerriers de STARNE, en passant devant la tombe de Toscar, abaissent leurs armes; parmi eux est KARRILL; ils figurent ensuite un combat, pendant lequel KARRILL et un autre guerrier combattent ensemble. KARRILL désarme son adversaire, et tous deux se présentent à STARNE, qui les amène à FINGAL pour recevoir la récompense promise.

STARNE.

Fingal, comme juge, comme illustre guerrier toi-même, il est temps que tu récompenses leur généreuse audace. A celui-ci appartient, de droit, ton cor éclatant; que l'autre, ô Fingal, reçoive ton glaive de ta propre main!

FINGAL, au premier guerrier.

Reçois ce cor,... c'est celui qui toujours appela mes guerriers aux combats, et toujours il les appela à la gloire. (*A Karrill.*) Et toi, le plus habile de tous ceux qui ont droit au glaive de Fingal.... Mais que vois-je? c'est Karrill.... Est-ce toi qui as mérité cette récompense de la valeur? J'eus de tout temps une haute idée de ton courage. Voilà ce

glaive, réponds à mon espérance..... Mais, quoi! tu balances, tu ne t'empresses pas à t'en saisir? Je lis sur ton front le trouble de ton âme.... Comment expliquer... ?

STARNE, saisissant avec hâte le glaive de Fingal. A Karrill.

Pourquoi restes-tu sans voix, te reconnaîtrais-tu indigne de cette récompense? (*A demi-voix.*) Prends, fuis, et va cacher l'effroi d'une âme pusillanime. (*A Fingal.*) Va, Fingal; monte sur la colline; et achève le sacrifice expiatoire.

(Fingal monte sur la colline et prend la coupe, dans ce même moment on frappe les boucliers.)

FINGAL.

J'entends le bruit des batailles.

STARNE.

Et tu vois l'heure de ton trépas.

GUERRIERS, se précipitant vers la colline.

Que Fingal périsse!

FINGAL, jetant la coupe.

Je suis sans armes! (*Voyant le glaive suspendu à l'arbre, il s'en saisit.*) Je vois le glaive de Toscar, qu'il soit ma défense!

STARNE, à ses guerriers qui s'arrêtent.

Pourquoi tremblez-vous? percez le sein du perfide!

FINGAL.

Un seul pas, et Starne est ma première victime!

STARNE.

Méprisez ses menaces.... Que je tombe, et que la cendre de mon fils soit vengée!

FINGAL.

Qui oserait avancer?

LES GUERRIERS.

Meurs!

STARNE.

Avancez.

COLLA.

Je frémis.... Moïna conduit ici les guerriers de Fingal.

STARNE.

O désespoir! ne pourrai-je venger mon fils!

SCÈNE IV.

Les précédens, MOINA, ULLIN, guerriers de FINGAL.

FINGAL.

Moïna, aujourd'hui ma vie sera un don de ton amour.

MOINA.

O joie! j'ai donc pu parer le coup que, sans le vouloir, j'avais attiré sur Fingal! t'envoyant à cette colline je t'envoyais à la mort. Mais si je fus assez heureuse pour sauver tes jours, mon père doit-il rester coupable à tes yeux?

FINGAL

Ton père mériterait.... Mais je n'achève pas. Regarde comme la fureur torture son âme; ce

n'est pas le repentir qui le presse, c'est la vengeance, c'est la rage.

STARNE.

Tu sais donc enfin ce que je sens?

FINGAL.

Et toi, reconnais la vanité de ton art perfide. Toi-même, ô Starne, tu es tombé dans le piége que ta main m'avait tendu : ton rang est élevé, mais ton cœur est si bas que ta destinée dépend aujourd'hui d'un mot de ma bouche.

STARNE.

Ma destinée.... dépend d'un mot de ta bouche! C'est trop te flatter, Fingal.

FINGAL.

De toutes parts entouré de mes guerriers, d'un mot tu peux être abattu; toi, ta horde et les serviteurs de ta perfidie, vous pouvez tous recevoir une récompense digne de vos actions. En te payant le juste prix de ta déloyauté, je serais justifié aux yeux de cette contrée, aux yeux de l'univers; mais le lâche seul tombe sur un homme désarmé : cette action est indigne de mes sentimens. Autant ton âme caresse la vengeance, autant la mienne chérira toujours l'honneur. Le barbare ne songe qu'à venger ses injures sur ses ennemis; un cœur généreux les pardonne, un grand cœur les oublie. Tu t'es vengé, moi je veux oublier;.... voilà quelle est entre nous la différence. Déjà une fois tu fus mon captif, te voilà de nouveau entre mes mains; sois libre une seconde fois. Puisque tu ne peux fonder

avec moi une paix sincère, permets du moins à ta fille de devenir mon épouse, et je me hâterai de quitter ce rivage avec elle.

MOINA.

Peux-tu adresser à l'auteur de mes jours un langage aussi sévère ?

FINGAL.

Un langage sévère est fait pour le crime.

STARNE, après quelque temps de silence.

Aujourd'hui que tu connais ma fureur et mes vrais sentimens, dans ce même jour si malheureux pour moi, tu veux, ô Fingal, que je te donne ma fille pour épouse ! tu peux l'exiger ! Dis quels services t'en auraient acquis le droit : serait-ce ma captivité, mon humiliation ? Mais non, tourne plutôt tes regards vers cette colline, cette colline élevée sur les cendres de mon fils, qui tomba sous tes coups ; déclare-moi là tes motifs et tes droits à cet hymenée ! Non, non, Fingal, plus d'alliance entre nous... Vengeance ! voilà le seul nœud qui puisse me rapprocher de toi. L'hymen fut mon prétexte, ta perte mon désir. Je ne voulais pas te donner ma fille, mais la mort ; je préparais, non l'autel, mais la tombe ; non le flambeau nuptial, mais les feux des glaives étincelans ; je te préparais une mort honteuse, non de ma main, mais d'une main ignorée ; je voulais qu'après ton trépas tu errasses, pour ton supplice, au sein de ces nuages glacés qui portent les neiges et les frimas ; je voulais te faire éprouver tous ces momens terribles qui ont rempli le cours de ma trop longue vie. Mais Odin, la destinée, ma fille,

tous m'ont trahi;... du moins mon désespoir ne me trahira pas.

(Il saisit son poignard et se précipite sur Fingal : Moïna se jette entre eux deux.)

MOINA.

Que faites-vous, mon père?

STARNE.

Et c'est encore toi qui m'arrêtes? (*Il la frappe.*) Malheureuse, meurs; meurs puisque tu trahis ton devoir, et périsse avec moi ma race entière!

(Il se tue.)

FINGAL, se précipitant sur Starne.

O monstre!

MOINA.

Arrête, Fingal; peuple, arrêtez; mon déplorable père est déjà tombé victime de sa propre fureur!... O transport! Fingal, c'est pour toi que je meurs!

FINGAL.

Dieux! elle n'est plus..... Ah! trop barbare père!

STARNE.

La douleur te déchire! Eh bien! enfin je suis satisfait,... je suis vengé,.... je meurs content.

(Colla le dépose sur une pierre.)

FINGAL.

Moïna n'est plus, hélas! avec elle tout finit pour moi. O malheur! ô coup terrible! et je conserve encore cette vie qui est un don de Moïna! don funeste qui cause sa perte. Et je vis encore, et je dois exister sans Moïna! Chaque jour je l'appellerai

dans mon délire, et mon cœur me répondra chaque jour que je l'ai perdue, et que je vis pour mon tourment. Quoi! me faudra-t-il attendre que la destinée dénoue lentement le fil de mes jours, de ces jours voués à une éternelle douleur! C'est moi qui le romprai....

(Il arrache à Ullin son glaive et veut s'en percer.)

ULLIN.

Fingal! tes jours t'appartiennent-ils? Tu es roi, uni à ton peuple par un nœud sacré; tu es comptable de ta vie à tes sujets. Que la raison, le devoir, te fassent entendre leurs voix.

FINGAL.

Hélas! trop cruel devoir!.... Ami, entraîne-moi loin de cette terre, de cette terre funeste. Mais, pour adoucir les tourmens de mon cœur, (*montrant le corps de Moïna*) charge-toi de ce précieux fardeau, afin que chaque jour je puisse évoquer l'ombre légère de Moïna (14).

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR FINGAL.

(1) Quoique ces vers n'offrent pas la traduction exacte des chœurs de la pièce russe, je ne me suis pas absolument écarté du sens de l'original. J'ai quelquefois ajouté, mais j'ai rarement retranché. Au reste, pour que le lecteur soit à même de juger mon imitation, je vais mettre sous ses yeux une version littérale de deux strophes remarquables par une grande richesse d'images.

ULLIN.

Que tout se taise dans les lieux éclairés par la lune. Que les sons de la harpe aux cordes d'or se prolongent au loin sur les collines et résonnent dans le désert. Je chante les exploits de Fingal, amusemens de sa jeunesse. Et vous, héros endormis dans les entrailles humides de la terre, sortez de vos tombes muettes et paraissez sur nos montagnes.....

LE CHŒUR DES BARDES.

Les ennemis paraissent, se dispersent et tombent devant Fingal, semblables à des ombres légères, ou à des cerfs timides fuyant à travers les marais, et le champ de bataille est autour du héros, comme la ténébreuse vallée de la mort, etc.

(2) Cette tirade de Moïna présente une imitation très-heureuse de ces beaux vers du rôle d'Ériphile :

Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignais de rencontrer l'effroyable visage;
J'entrais dans son vaisseau détestant sa fureur,
Et toujours détournais ma vue avec horreur !...
Je le vis. Son aspect n'avait rien de farouche;
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche, etc.

(*Iphigénie en Aulide.*)

DIMITRI DONSKOI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR OZEROF.

EXTRAIT

DE L'HISTOIRE DE RUSSIE,

Nikolai Mikhailovitch

PAR M. KARAMZIN (1).

RELATION DE LA BATAILLE DE KOULIKOF, 8 septembre 1380.

MAMAÏ frémissait de rage et d'impatience de se venger sur Dmitri (2) de la défaite de ses troupes près les rives de la Voja. Cependant, comme les Russes ne tremblaient plus au nom des Mogols, qu'ils étaient bien résolus d'opposer la force à la force, il sut contenir son ressentiment. Il consacra ce silence de la colère à rassembler ses forces : Tatars, Polovtsis, Tcherkesses, Yasses, Bourtaniens ou Juifs du Caucase, Arméniens, et même les Génois de la Crimée, vinrent grossir son armée. Fier de l'innombrable quantité de ces guerriers, dont les uns le servaient comme sujets, les autres comme auxiliaires, Mamaï convoqua tous les princes de la

(1) Nous croyons faire plaisir au lecteur en mettant sous ses ses yeux le beau morceau que M. Karamzin a consacré aux exploits de Dmitri Donskoï. Il existe peu de relations historiques où il y ait autant de couleur et de mouvement. C'est l'ouvrage d'un grand peintre.

(2) On écrit indifféremment *Dmitri* ou *Dimitri*. J'ai préféré ce dernier nom dans la traduction de la pièce d'Ozerof.

horde, et leur déclara solennellement, dans un conseil, qu'il était décidé à suivre les traces de Bâti, et que son intention était d'anéantir la Russie. « Punissons les es- » claves rebelles, dit-il dans sa colère; réduisons en cen- » dres leurs villes, leurs villages et toutes les églises » chrétiennes; enrichissons nos états de tout l'or du » peuple russe..... »

La première idée de Dmitri, dans un péril aussi pressant, fut d'aller à l'église de Notre-Dame, pour implorer la protection du Très-Haut contre ses ennemis. Son cœur une fois soulagé par l'expansion de ses sentimens religieux, il expédia ses courriers dans toutes les provinces de la grande principauté, avec ordre de rassembler des troupes et de les amener sans délai à Moscou. Il fut obéi avec enthousiasme : quelques jours suffirent pour armer des villes entières; et, de toutes parts, des masses de soldats se précipitaient vers la capitale. Les princes de Rostof, de Biélosersk, de Yaroslavle, avec leurs gardes; les boyards de Vladimir, de Souzdal, de Périaslavle, de Kostroma, Mourom, Dmitrof, Mojaïsk, Zvénigorod, Ouglitch, Serpoukhof, avec leurs troupes, s'empressèrent de former de nombreux bataillons qui firent successivement leur entrée dans le Kremlin. Le bruit des armes retentissait de tous côtés dans la ville, et le peuple ne pouvait regarder sans attendrissement tant de braves guerriers prêts à mourir pour la patrie, pour la religion. Il semblait qu'une force surnaturelle eût reveillé les Russes d'un profond sommeil, et qu'elle eût tout à coup arraché de leurs cœurs la crainte que, depuis si long-temps, leur inspirait le nom tatar. Surpris de la honteuse soumission de leurs ancêtres, ils rappelaient à leur souvenir les rives de la Voja, té-

moins de la fuite de leurs ennemis; ils faisaient l'énumération de tous les maux dont les avaient accablés les barbares pendant un siècle et demi. Princes, boyards, citoyens, laboureurs, tous brûlaient du même zèle; car depuis le trône jusqu'à la cabane du pauvre, tout avait été exposé à la férocité des kans. Jamais prince n'eut le bonheur de tirer son épée pour une cause plus juste, ni de se voir servi par des efforts plus unanimes. Jusqu'au temps de Kalita et de Siméon, le peuple, terrassé par la violence des Mogols, gémissait dans la misère et le désespoir, sans oser même songer à la liberté; mais après avoir respiré sous le sage gouvernement des princes de Moscou, il se rappela l'antique indépendance des Russes, et le joug étranger, devenu plus insupportable, lui inspira l'idée de le secouer entièrement. Loin de nous faire aimer l'esclavage en diminuant le poids de nos fers, la tyrannie augmente au contraire en nous le désir de les briser.

Ceux qui ne pouvaient offrir leurs bras à la patrie tâchèrent du moins de lui être utiles par des prières et des œuvres de charité chrétienne; pendant que les armes des guerriers brillaient dans les rues de Moscou, les femmes et les vieillards se prosternaient dans les temples; les riches, touchés par l'exemple de la tendre et sensible épouse de Dmitri, distribuaient d'abondantes aumônes aux pauvres. Après avoir fait tous ses préparatifs, le grand prince, avant d'entrer en campagne, se rendit avec son cousin Vladimir, tous les princes et voiévodes au monastère de la Trinité, pour y recevoir la bénédiction de Serge, abbé de ce couvent, si célèbre déjà par les vertus de son fondateur. Au milieu de la retraite, ce vénérable vieillard, oubliant le monde, ai-

mait encore la Russie; il voulait sa gloire et sa prospérité. « Vous triompherez, dit-il à Dmitri, mais après » un carnage terrible; vous échapperez au fer des enne» mis, mais vos lauriers seront teints du sang d'un » grand nombre de héros chrétiens. » Il engagea le prince à dîner au monastère, bénit tous les chefs qui étaient avec lui, et leur donna pour compagnons de leur expédition deux moines, nommés Alexandre Péresvet, et Osliaba, dont le premier, jadis boyard de Briansk, s'était distingué par sa valeur. Serge fit le signe de la croix sur leurs bonnets, et leur dit : « Voilà une » arme qui ne périt jamais; qu'elle vous tienne lieu de » casques. » Dmitri sortit du monastère plus que jamais rempli d'espoir et de confiance dans la protection du ciel.

Au moment où les troupes, accompagnées des prêtres, qui portaient les croix et les images, passèrent, avec leurs enseignes déployées, les portes du Kremlin, le grand prince alla prier dans l'église de Saint-Michel-Archange, sur le tombeau de ses ancêtres, les princes de Moscou, afin de se retracer plus vivement leurs exploits et leurs vertus; il embrassa tendrement son épouse en disant : « Dieu est notre défenseur! » et monta à cheval au milieu d'une foule de peuple. Les femmes seules versaient des larmes. Le peuple se précipita sur les pas de l'armée, et les airs retentirent longtemps des vœux ardens que l'on adressait au ciel pour qu'il daignât couronner de succès une entreprise aussi glorieuse. Le jour était calme, serein, et semblait l'heureux présage de la victoire; le voïévode Féodor resta dans Moscou pour garder la capitale et la famille du prince.

Le 6 septembre, l'armée s'approcha du Don; les princes et les boyards délibérèrent s'ils attendraient les Mogols, ou s'ils poursuivraient leur marche. Les avis furent partagés; les fils d'Olgerd, princes lithuaniens, prétendirent qu'il fallait laisser le fleuve derrière soi, afin de couper toute retraite aux lâches; ils alléguèrent l'exemple de Yaroslaf-le-Grand, qui avait, par ce moyen, remporté la victoire sur Sviatopolk; celui d'Alexandre Nevsky, qui avait de la sorte battu les Suédois: mais ce qu'ils avançaient surtout à l'appui de cet avis était d'empêcher la jonction de Mamaï et de Jagellon. Le grand prince prit ce dernier parti : son courage fut soutenu par une lettre qu'il reçut de Serge, dans laquelle ce saint abbé lui donnait sa bénédiction pour le combat, et lui recommandait surtout de ne pas perdre un instant. Il apprit en même temps que Mamaï s'avançait vers le Don, et qu'il attendait toujours Jagellon. Déjà de légers détachemens de notre armée avaient rencontré quelques partisans tatars, et les avaient culbutés. Dmitri rassembla ses voiévodes et leurs dit : « L'heure du jugement de Dieu a sonné. » Il ordonna ensuite de chercher un gué pour la cavalerie, et de jeter des ponts pour faire passer l'infanterie. Le lendemain, il s'éleva un brouillard très-épais qui se dissipa bientôt. L'armée traversa le Don et s'arrêta sur les bords de la Népriadva, où Dmitri rangea ses troupes en bataille.....

Dmitri monta sur un tertre élevé pour contempler cette multitude d'hommes rassemblés pour la défense de la patrie. L'aspect de ces innombrables bataillons rangés dans le plus bel ordre, ces milliers de drapeaux légèrement agités par le vent, ces armes étincelantes des rayons du soleil d'automne, les cris mille fois répé-

tés : « Grand Dieu ! donne la victoire à notre souverain, » pouvaient remplir le cœur de Dmitri de quelques sentimens de fierté ; mais, à l'idée que dans quelques heures la plupart de ces héros allaient périr victimes de leur zèle pour leur patrie, Dmitri ne put retenir ses larmes ; il mit un genou en terre, tendit les bras vers l'image de notre Sauveur, qui brillait au loin, sur le drapeau noir du grand prince, et, pour la dernière fois il pria pour les chrétiens et pour la Russie. Il monte à cheval, parcourt tous les rangs, adresse la parole à chacun en particulier, et leur dit enfin à tous, pour animer leur courage : « Mes frères bien-aimés, mes fidèles compa» gnons d'armes, c'est par vos exploits de ce jour que » vous vivrez à jamais dans la mémoire des hommes, et » qu'au delà du tombeau vous trouverez la couronne » des martyrs (1). »

L'armée s'ébranla, et à cinq heures on aperçut l'ennemi au milieu du vaste champ de Koulikof. Les chefs des deux armées s'observaient l'un l'autre, et s'avançaient lentement, afin de mieux calculer la force de leur adversaire. Le nombre des Tatars surpassait celui de nos troupes. Le bouillant Dmitri, jaloux de donner l'exemple à tous ses guerriers, voulut combattre à l'avant-garde ; mais ses fidèles boyards le conjurèrent de rester au milieu des rangs épais du principal corps d'armée et dans l'endroit le plus sûr. « Le devoir d'un prince, » disaient-ils, est de voir le combat, d'être témoin des » exploits des voiévodes, et de récompenser chacun se» lon son mérite. Nous sommes tous prêts à mourir. Toi,

(1) Cette narration est, à mon gré, encore plus poétique que le beau récit d'Ozerof. (Voyez *Dimitri Donskoï*, acte v, sc. II.)

» monarque, vis, et fais passer notre mémoire aux » siècles à venir; sans toi il n'est point de victoire. — Non, répondit Dmitri, vous me verrez partout où » vous irez. Est-ce en me cachant que je pourrai vous » crier : *Mes frères, mourons pour la patrie!* Que mes » actions répondent à mes paroles. Je suis votre chef, » je serai votre guide, j'irai en avant, et, si je tombe, » c'est à vous de me venger! » Il tint parole, et sa grande âme ne se démentit pas. Après avoir lu à haute voix le psaume : *Dieu est notre refuge et notre force*, il se précipite le premier sur les ennemis, combat avec autant de bravoure qu'un simple soldat, et ne se retire au centre de son armée que lorsque la bataille devient générale.

Sur un espace de dix verstes, la terre est rougie du sang des chrétiens et des infidèles. Les rangs se mêlent : ici, les Russes font plier les Mogols; là, les Mogols triomphent des Russes : de part et d'autre, les braves mordent la poussière, et les lâches tournent le dos; plusieurs jeunes Moscovites sans expérience prennent la fuite, dans l'idée que tout est perdu. Déjà l'ennemi s'ouvre un chemin aux grands drapeaux, ou drapeaux du prince; déjà il va s'en emparer, lorsqu'il est repoussé par la valeureuse troupe préposée à la garde de ces étendards sacrés. Cependant le prince Vladimir Andréiévitch, qui était posté en embuscade, d'après le conseil de Dmitri de Volhynie, capitaine expérimenté, s'ennuyait d'une inaction qui le forçait à être simple témoin de la bataille. Il était huit heures lorsque le prince de Volhynie, qui observait avec attention tous les mouvemens des deux armées, tire son épée et crie à Vladimir : « Ami, notre tour est venu! » Aussitôt le corps

de réserve sort de la forêt qui le cachait aux yeux des ennemis, et fond avec impétuosité sur les Mogols. Cette attaque imprévue décida la victoire. Les ennemis étonnés, dispersés, ne peuvent résister au nouveau choc de ces dernières troupes fraîches et valeureuses; et Mamaï, qui regardait le combat du haut d'un tertre élevé, a la douleur de voir la défaite complète de ses troupes, qui prennent honteusement la fuite. Au comble de la rage et du désespoir, il s'écrie : « Le Dieu des chrétiens est puissant! » et aussitôt il se met à fuir avec les siens. Les Russes poursuivirent les Mogols jusqu'à la Metcha, qui fut le tombeau d'un grand nombre de ces derniers. On s'empara du camp de l'ennemi, où l'on trouva un immense butin, avec quantité de chariots, de chevaux et de chameaux, chargés des objets les plus précieux.

Le valeureux prince Vladimir, le héros de ce jour, à jamais mémorable dans les fastes de la Russie, ayant complété la victoire, revint sur le champ de bataille, se plaça sous le drapeau noir du prince, et fit sonner de la trompette : à ce signal les princes et les voiévodes accourent de tous les côtés auprès de lui : Dmitri seul ne paraît point : « Où est mon frère, s'écrie le brave Vladimir étonné? où est le principal auteur de notre gloire? » Personne n'ayant pu lui en donner des nouvelles, les voiévodes effrayés se dispersent aussitôt pour le découvrir, mort ou vif. Enfin, après de très-longues recherches, deux soldats trouvent le grand prince couché sous un arbre abattu. Étourdi par un coup terrible reçu dans la chaleur du combat, il était tombé de cheval, et il se trouvait dans un état d'évanouissement tel, que tout le monde le crut mort; bientôt ce-

pendant il ouvre les yeux. Vladimir, les princes, les boyards, se jettent à ses genoux, en s'écriant tous à la fois : « Prince, vous êtes vainqueur! » Dmitri se lève, et, à la vue de Vladimir, à la joie qui brillait sur le visage de tous ceux qui l'entouraient, à l'aspect des drapeaux chrétiens qui flottaient au-dessus des cadavres des Mogols, il adresse, dans son premier transport, les plus vives actions de grâces au Dieu des armées; puis il embrasse Vladimir, les voiévodes, et jusqu'aux simples soldats. Enfin, parfaitement rétabli par la joie de la victoire, oubliant l'épuisement de ses forces, il remonte à cheval. Son casque et sa cuirasse étaient percés de toutes parts; mais ils n'étaient teints que du sang des infidèles. Dieu seul avait pu arracher ce prince aux innombrables périls auxquels sa bouillante ardeur l'avait exposé; car on le vit, pendant le combat, se séparer de sa garde, et lutter seul, avec ses écuyers, contre des groupes entiers d'ennemis. Dmitri, accompagné des princes et des boyards, parcourut le champ de Koulikof, où il était resté tant de braves russes; mais on y compta quatre fois plus de cadavres ennemis; selon quelques historiens, ils s'élevaient jusqu'à cent mille.

Le grand-prince s'arrêta devant les corps des seigneurs les plus illustres qui avaient péri dans la bataille, et paya à chacun d'eux son tribut de louanges et de larmes; enfin, entouré de ses voiévodes, il les remercia tous du courage qu'ils avaient déployé, leur promit de les récompenser chacun selon leur mérite, et donna des ordres pour qu'on enterrât les Russes. Afin de témoigner ensuite sa reconnaissance aux fidèles guerriers qui avaient succombé dans cette journée glorieuse, il

institua en leur mémoire une fête solennelle, appelée le samedi de Dmitri, pour qu'elle fût célébrée tant que la Russie existerait.

La nouvelle d'une victoire aussi décisive excita un enthousiasme qu'il serait difficile d'exprimer. On eût dit que ce triomphe assurait pour jamais l'indépendance, la gloire et la prospérité de notre patrie; que la horde anéantie ne songerait plus à se relever; que le sang des chrétiens répandu sur les bords du Don, devait être le dernier sacrifice de la Russie, celui qui devait apaiser le courroux du ciel. Les habitans se félicitaient les uns les autres; ils se réjouissaient d'avoir vécu jusqu'à une époque aussi fortunée. Dmitri leur paraissait un second Yaroslaf-le-Grand, un autre Alexandre Nevsky. Ils lui donnèrent unanimement le surnom de Donskoï.

Tr. de MM. JAUFFRET et ST.-THOMAS.

DEUXIÈME EXTRAIT

DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

PORTRAIT DE DMITRI DONSKOÏ (1).

Si l'on en excepte Monomaque et Alexandre Nevsky, aucun des descendans d'Yaroslaf-le-Grand ne fut chéri du peuple et des boyards comme Dmitri. Il s'était fait adorer par sa grandeur d'âme, sa bonté, son amour pour la justice et pour la gloire de sa patrie. Élevé au milieu des périls et du bruit des combats, il n'avait étudié aucune des sciences qu'on puise dans les livres, mais il connaissait la Russie en profond politique. La seule force de son génie et de son caractère lui mérita le surnom d'*aigle au vol audacieux* dans les affaires de l'état. Il savait par ses discours, et plus encore par son exemple, embraser du feu du courage le cœur de ses guerriers; et, bien qu'ayant naturellement la douceur d'un enfant, il savait punir le crime avec

(1) Ce beau caractère rappelle quelques traits du grand Louis IX. Pieux sans bigoterie, belliqueux sans férocité, doux sans faiblesse, tels furent les deux princes. Que dirait-on du poëte français qui, dans une tragédie de *saint Louis*, représenterait ce grand homme amoureux? que ne devrait-on pas dire de la fade passion qu'Ozerof prête si gratuitement à Dmitri Donskoï?

sévérité. Ses contemporains admiraient surtout sa modestie dans la bonne fortune. Où trouver, dans les temps anciens ou modernes, une victoire plus glorieuse que celle du Don, ou chaque Russe défendait la cause de sa patrie et des siens? Cependant Dmitri, comblé de louanges par son peuple reconnaissant, baissait modestement les yeux, élevant son cœur vers le Dieu des armées. Chaste dans les plaisirs légitimes de l'amour conjugal, il conserva jusqu'à la fin de ses jours la pureté d'une vierge; et, animé des mêmes sentimens de piété que Monomaque, il allait tous les jours à l'église, communiait toutes les semaines du grand carême, et portait un cilice. Il ne voulut pourtant pas mourir moine, à l'exemple de ses prédécesseurs, car il pensait que quelques jours ou quelques heures passés dans la vie monastique ne sauvent point une âme, et qu'il est plus convenable à un prince de mourir sur le trône que dans une cellule.

Tr. de MM. St.-Thomas et Jauffret.

(Paris, Belin, 1820.)

NOTICE

SUR

DIMITRI DONSKOI.

C'est dans l'année 1807, c'est au moment où la Russie et l'Europe entière s'étaient levées contre l'usurpateur du monde, qu'Ozerof rappela à l'admiration de ses compatriotes la lutte mémorable des princes russes et des hordes tartares.

Quand même sa tragédie n'aurait eu que le mérite de l'à-propos, cela seul eût suffi pour la faire accueillir avec faveur. Le succès surpassa son attente, la faveur du public alla jusqu'à l'enthousiasme; de très-beaux vers, des situations dramatiques, donnèrent une valeur réelle à des allusions adroites, à des rapprochemens heureux.

L'enthousiasme n'est pas loin de l'exagération; des éloges outrés furent prodigués à *Dimitri Donskoï*, et de même qu'à l'apparition du *Siége de Calais* on passait pour mauvais

Français quand on osait critiquer les vers tudesques de Belloy, de même on était réputé mauvais Russe lorsqu'on se permettait de dire que dans *Dimitri Donskoï* les mœurs nationales étaient présentées sous un faux jour, et que le caractère principal était tout-à-fait manqué.

Cependant l'opinion générale, dégagée des passions du moment, a ratifié ces critiques; maintenant tout le monde avoue qu'Ozerof a plutôt représenté des chevaliers français ou syracusains, que des princes et des boyards russes. Ce Dimitri, qui sacrifie la patrie à l'amour et ne songe qu'à sa Xénia, est moins le portrait fidèle d'un grand-duc de Moscou, que la contre-épreuve d'Amadis de Gaule. Il exprime sa passion avec plus de recherche que de chaleur, avec une galanterie romanesque diamétralement opposée aux mœurs un peu rudes mais franches des Russes du quatorzième siècle. Dimitri fonde ses droits à la main de Xénia sur les promesses de sa mère. Ces promesses pouvaient-elles balancer l'autorité paternelle? Aménaïde peut dire avec quelque raison :

Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers momens,

Que Tancrède est à moi, qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentimens.

Mais Aménaïde est une Sicilienne élevée à la cour de Byzance. En Russie, les femmes, presque toujours renfermées dans les *Térems* ou *Gynécées*, dépendaient de la volonté de leurs époux. Les imitations sont quelquefois dangereuses; avant de s'approprier des idées étrangères, il faut songer à les placer dans un cadre heureux.

Les caractères sont très-bien tracés, excepté celui de Dimitri lui-même. M. Karamzin a parfaitement dessiné la figure historique de ce prince. Elle pouvait se passer de la teinte romanesque qu'Ozerof lui a prêtée. Le grand-duc de Moscou parle avec beaucoup de noblesse dans les premières scènes du premier acte; dans le reste de la pièce, on ne voit en lui que l'injuste ennemi du prince de Tver; on voit un souverain qui, entraîné par une passion de très-peu d'intérêt pour le lecteur, met la patrie à deux doigts de sa perte; on voit enfin une espèce de chevalier errant qui, au lieu de marcher à la tête de ses troupes, prend l'armure de son écuyer et s'amuse à pourfendre des

géans. Le Dimitri de l'histoire est bien autrement théâtral!

Le prince de Tver rappelle Achille, Turnus, Orbassan. Son caractère âpre, mais susceptible de générosité, ne se dément jamais. Au cinquième acte, Tver éclipse Dimitri lui-même, ce qui est un défaut.

Le prince de Bélozero est un second Nestor. Il agit peu, mais il parle beaucoup; à la vérité, ce qu'il dit est toujours éloquent. C'est peut-être dans ce rôle qu'il faut chercher les plus beaux vers du poëme. Dans la première scène du premier acte, l'auteur prête au vieux prince des accens sublimes.

Brensky est le modèle des amis. Quand son maître est malheureux, il lui prodigue des consolations; et, lorsque Dimitri s'abandonne à sa passion, il lui tient un langage sévère, qui renferme à la fois la critique de sa conduite et celle de la pièce.

Quoique la position de Xénia se rapproche de celle d'Aménaïde, ces deux personnages sont très-différemment conçus. La princesse russe est moins véhémente que la fille d'Argire, mais en revanche elle intéresse davantage. Loin

d'accabler son père de reproches, elle frémit à l'idée de sa malédiction; elle immole son amour à la crainte de l'anathème paternel. Cette conception neuve et belle a été admirée par madame de Staël, qui, lors de son séjour à Moscou, assista à une représentation de *Dimitri Donskoï*. (Voyez les *Dix années d'exil*, ouvrage posthume de madame de Staël.)

La scène huitième du quatrième acte, où Xénia supplie les princes de terminer leurs discordes en lui permettant d'ensevelir ses jours dans la retraite, est imitée de la scène onzième du deuxième acte des *Horaces;* mais l'imitation est à mon gré supérieure à l'original. Sabine demande une chose absurde à son frère et à son mari, en priant l'un de la tuer, et l'autre de la venger. La proposition de Xénia me semble plus naturelle, par le fond comme par l'expression.

Le plan est fait avec art; l'intérêt est habilement gradué dans les quatre premiers actes; le dénoûment est une conception d'une ordre très-élevé.

L'exposition est calquée sur celles de *Tancrède* et de *Brutus*; elle est pompeuse, noble,

imposante, riche de spectacle et de beaux vers; deux choses qui, si j'ose m'exprimer ainsi, sont le vêtement de la tragédie. La scène d'audience, également imitée de *Brutus*, n'est pas inférieure à la scène protatique. Ozerof, tout en suivant les traces de Voltaire, a donné à l'ambassadeur tartare une fierté, une insolence que n'a pas et ne doit pas avoir l'envoyé de Porsenna. Ce changement décèle un goût délicat. A la fin du premier acte, Dimitri parle de sa tendresse pour Xénia, promise par son père au prince de Tver. Voilà le spectateur parfaitement instruit des données de la pièce; de plus il est dans l'attente de deux grands événemens : une bataille décisive, et la discorde qui, sans doute, va s'élever entre les deux principaux personnages.

Le deuxième acte est rempli par l'arrivée de Xénia, le refus qu'elle fait d'épouser le prince de Tver, et l'altercation qu'on prévoyait déjà entre le grand-duc et son rival. Tver déclare à Dimitri qu'il va quitter l'armée et engager tous les princes à suivre son exemple. Il y a très-peu de longueurs dans cet acte.

On ne saurait accorder le même éloge au

troisième. C'est le moins bon de la pièce. Les princes, après beaucoup de pourparlers, se détachent de Dimitri. Un danger terrible le menace, Mamaï a juré sa mort. Cette situation serait admirable, si le héros était plus intéressant.

La belle scène où Xénia consent à devenir la triste compagne du prince de Tver, pour sauver sa patrie et pour prévenir la malédiction de son père, jette un grand mouvement dans le quatrième acte, et n'a d'autre défaut que de rabaisser le caractère de Dimitri. Une femme lui donne l'exemple de l'héroïsme, et il n'ose l'imiter! Ensuite Dimitri change d'armure avec son écuyer. Ce fait est historique, mais il n'a pas eu pour motif un amour chevaleresque.

La péripétie est sublime. Après un récit de bataille écrit avec beaucoup de verve et nourri d'images, on voit paraître Dimitri blessé : à la vue de ces blessures sacrées, le prince de Tver écoute le cri de la générosité. Il cède Xénia au grand-duc. Dimitri, soutenu par son amante et le prince de Bélozero, se jette à genoux et rend grâce au Dieu des armées.

Le style est constamment pur, quelquefois élégant et animé, mais trop souvent prolixe; en général, il s'élève ou tombe avec la pensée. Les lieux communs ont beau se cacher sous le prestige de la cadence et de la rime, ils ne sont jamais que des mots privés de vie et de couleur. Au total, la tragédie de *Dimitri Donskoï* est bien écrite. On la joue très-souvent, et le public la voit toujours avec plaisir.

A SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR DE RUSSIE.

SIRE,

DIMITRI donna le signal de la délivrance de la Russie, en terrassant, sur les bords du Don, le superbe Mamaï. VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE a fait un appel à la valeur des Russes pour la délivrance de l'Europe. La postérité bénira la fermeté et la grandeur d'âme du monarque qui a pris les armes pour arracher des nations étrangères au joug d'un conquérant ambitieux. Le chantre de Dimitri honoré de votre suffrage, ayant osé vous consacrer cette tragédie, envie le bonheur des poëtes qui, dans les siècles futurs, animés par vos grandes actions, chanteront votre règne bienfaisant,

la gloire de vos armes, la prospérité de vos peuples, sans encourir aucun reproche de flatterie. La postérité reconnaissante applaudira à la vérité de leurs chants, car le souverain qui protége les opprimés n'appartient pas à un seul siècle, mais à une suite innombrable de siècles.

SIRE,

De Votre Majesté Impériale,

Le très-fidèle sujet,

Ladislas Ozerof.

DIMITRI DONSKOI.

PERSONNAGES.

DIMITRI, grand-duc de Moscou.
LE PRINCE DE TVER.
LE PRINCE DE BÉLOZERO.
LE PRINCE DE SMOLENSK.
XÉNIA, princesse de Nijni-Novgorod.
ISBRANA, confidente de Xénia.
MICHEL BRENSKY, écuyer de Dimitri.
UN BOYARD MOSCOVITE.
L'AMBASSADEUR DE MAMAI.
GUERRIERS, PRINCES, BOYARDS, etc.

La scène est sur les bords du Don.

DIMITRI DONSKOI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La tente du grand-duc de Moscou.

DIMITRI, LES PRINCES, LES BOYARDS, LES VOIÉVODES, assis et tenant conseil.

DIMITRI.

Princes russes, boyards, voiévodes, vous qui venez de traverser le Don pour ressaisir la liberté, et secouer un joug odieux,.... parlez;.... combien de temps encore souffrirons-nous la puissance des Tartares? Ne serons-nous jamais que des esclaves assis sur le trône? Près de deux siècles se sont écoulés depuis que les cieux irrités nous ont envoyé ces fléaux; depuis près de deux siècles, ennemis tantôt découverts, tantôt cachés, les Tartares, tels que d'insatiables vautours ou des loups dévorans, portent dans nos foyers le meurtre, l'incendie et la dévastation. C'est pour la vengeance que je vous ai convoqués. Il est venu le moment de payer nos maux à l'ennemi. La Horde de Kipchat,

comme un géant formidable, s'appesantissait tout entière sur la Russie, et semait partout l'épouvante; entraînée par son poids énorme, elle s'est brisée en éclats. La guerre civile, la discorde, enfin tous les malheurs qui conduisirent notre patrie sur le bord de l'abîme, ont pris maintenant le chemin de la Horde. De nouveaux kans se sont élevés et se sont séparés d'elle : ils n'ont fait que paraître, et déjà ces mortels avides menacent notre patrie. Le plus insatiable, le plus astucieux d'entre eux, Mamaï, chef perfide de la Horde Donique, a soulevé contre nous une guerre injuste. Il s'avance à grands pas, et peut-être l'aurore prochaine le verra-t-elle devant nos tentes. Mais l'aspect imprévu de nos forces assemblées l'a troublé jusqu'au fond du cœur. Le doute s'est emparé de ses pensées; enfin, il s'est décidé à se faire précéder d'un ambassadeur. Amis de Dimitri, faut-il le recevoir? ou persistant dans notre héroïque résolution, ne répondrons-nous au kan qu'en face de son armée, afin que les premiers exploits des Russes retentissent sur la terre, et portent l'épouvante dans l'âme de Mamaï [1]?

LE PRINCE DE TVER.

Oui,... nous lui répondrons sur le champ de bataille; personne, ô prince! n'éprouve plus violemment que moi le désir de me venger d'un ennemi barbare. Quelle maison essuya plus de malheurs que la mienne? Victimes de la trahison des infidèles, mon aïeul et mon bisaïeul sont descendus dans la tombe après d'horribles tortures, et leur

cendre gémit encore sous la puissance de la Horde. O toi, le premier des princes russes! tu nous a convoqués non pour entrer avec Mamaï en de vaines, négociations, mais pour terminer nos querelles par une bataille décisive. Mon père m'a confié les guerriers de Tver; le prince de Nijni-Novgorod, jaloux de participer à la guerre, mais incapable par son grand âge de se mesurer lui-même avec les Tartares, a soumis à mes lois ses intrépides cohortes. Ces braves m'ont suivi des bords où l'Oka termine son cours, et des rivages du Volga pour chercher l'ennemi, pour le terrasser ou pour trouver une belle mort en défendant la foi et la patrie. Puisque la main de Xénia doit être le prix de mes efforts, puisque l'aimable princesse de Nijni m'a été destinée par son père, je suis prêt à braver tous les dangers, je l'attends au camp [a]; mais je n'unirai son sort au mien que quand Dieu m'aura permis d'échapper au trépas, et d'offrir au père de mon amante les dépouilles de l'ennemi. Tous les princes russes sont remplis d'une égale ardeur, tous brûlent de saisir le glaive et de courir à la gloire. Pourquoi verrions-nous l'envoyé de Mamaï? l'amitié des Tartares fût-elle jamais sincère? Marchons contre eux; anéantissons leur orgueil, ou creusons-nous sur ces bords une tombe glorieuse.

LE PRINCE DE BÉLOZERO.

Oh! combien je me trouve heureux d'avoir vécu jusqu'à ce jour; quand je contemple l'union, l'amitié des princes, et leur haine unanime contre leurs oppresseurs! Oui, lorsque ma vieillesse, qui déjà

s'incline vers le dernier séjour, y reposera près de nos ancêtres, je pourrai leur porter l'espérance de voir refleurir l'honneur, la gloire et la puissance de la patrie. Ombre de Vladimir, ombre de Jaroslaf, tiges illustres des races souveraines de la Russie, vous vous réjouirez au sein des anges, quand vous verrez luire l'heureux jour où notre nation, maintenant divisée, se réunira d'une ardeur unanime, et, ne formant qu'un seul corps, s'élèvera triomphante comme un géant formidable, pour imposer ses lois à l'univers! (*A Dimitri.*) N'en doute pas, Dimitri, la victoire est à toi. Non, jamais ton aïeul, Iwann, jamais le fier Siméon, ou le pieux auteur de tes jours n'ont régné sur un camp aussi vaste; et moi, qui depuis si long-temps marche à la tête des soldats de Bélozero, je ne me souviens pas que la Russie ait vu jamais accourir à sa défense un nombre aussi grand de guerriers valeureux. Seul de tous les princes russes, Oleg, enchaîné par les délices dans les murs de Résan, n'a pas pris part à cette guerre; seul, il est resté insensible aux gémissemens de tous. Périsse la mémoire de quiconque peut attacher un œil tranquille sur les malheurs de la patrie, ou plutôt que son nom déshonoré vive dans la postérité pour un éternel opprobre!.... Mais, ô prince! quelles que soient les faveurs que te promette la victoire, reçois l'ambassade tartare; tel est mon avis: si nous pouvons racheter le repos par un tribut....

(Tous les princes témoignent leur indignation.)

DIMITRI.

Prince de Bélozero! qu'oses-tu proposer? tu

veux qu'on recule devant les dangers ? que par un tribut honteux on reconnaisse l'autorité du kan?

BÉLOZERO.

Je veux qu'on épargne le sang précieux des chrétiens. Si tu domptes Mamaï, crains que les Hordes ne se réunissent de nouveau pour notre perte; crains qu'un succès éphémère ne réveille leur ambition, qu'elles ne reconnaissent enfin combien les vaines discordes de leurs kans nuisent à leur puissance. L'offensé oublie les injures plutôt que l'offenseur. Le pillage, l'incendie, le meurtre de nos femmes et de nos enfans, tous les maux dont les Tartares ont accablé la Russie, sont à leurs yeux autant de droits qu'ils ont acquis sur elle; ils la regardent comme leur héritage. Dès qu'ils auront éprouvé notre vaillance, ils termineront leurs querelles, et se donneront la main pour nous accabler. Crois-moi, laissons-les s'affaiblir par des dissensions intestines ; laisse-nous reprendre des forces dans le silence du repos; et, détournant loin de nous les hasards de la guerre, préfère la paix à une victoire stérile.

DIMITRI.

Ah! la mort dans les combats vaut mieux qu'une paix honteuse. Ainsi pensaient nos ancêtres, et nous devons penser comme eux. Ils sont passés les temps où des esprits timides voyaient dans les Tartares un instrument divin auquel il était insensé de vouloir résister; mais aujourd'hui l'honneur et la religion nous arment contre nos tyrans. La voix sacrée de la religion promet une palme immortelle

à celui qu'immolera le fer ennemi; il sortira de la vie pour s'élancer vers les joies du ciel. O Serge [3]! toi dont les prières solitaires furent si souvent troublées par les gémissemens de tes compatriotes; toi qui as versé tant de larmes sur le sort d'un peuple innocent; pasteur des âmes, dont la main sacrée a béni d'avance ce combat; du fond de la retraite où coulent paisiblement tes jours, inspire mes paroles; animées de ton souffle, qu'elles remplissent les Russes du désir de recouvrer la liberté ou de ceindre la couronne du martyre. Oui, plutôt cesser de vivre, plutôt n'être pas né, que de baisser la tête sous le joug de l'étranger, et d'assouvir son avarice par un tribut! Une semblable bassesse détournera-t-elle l'orage qui nous menace? Payer un tribut, c'est se déclarer faible; montrer sa faiblesse, c'est provoquer l'outrage. Toutefois je consens à recevoir l'envoyé du kan, devant les princes assemblés, non pour ouvrir l'oreille aux indignes propositions de l'insolence tartare, mais pour montrer un esprit disposé aux combats : qu'il lise la valeur écrite sur vos fronts; qu'il tremble, et qu'il apporte sa frayeur au camp de Mamaï [4]!

LE PRINCE DE SMOLENSK.

L'assemblée entière te donne son assentiment.

DIMITRI.

L'ambassadeur attend notre réponse non loin de ma tente; Brensky, introduis les Tartares [5].

SCÈNE II.

Les précédens, excepté BRENSKY.

LE PRINCE DE BÉLOZERO, à Dimitri.

Prince, l'ardeur qui t'entraîne aux combats convient à ta jeunesse; c'est le noble élan du patriotisme. Ah! puisse le ciel couronner notre lutte par le don de la liberté! Pour moi j'ai rempli mon devoir : couvert de cheveux blancs, j'ai puisé mon conseil non dans une effervescence trop souvent inconsidérée, mais dans l'expérience, fruit d'une longue vie; et, courbé sous le poids de l'âge, j'ai le droit de donner un avis dépouillé d'artifice. Il peut paraître timide, mais la témérité ne sied qu'à la guerre; dans les conseils je ne veux faire parler que vérité. L'ambassadeur entre; Dimitri, n'oublie pas que tu dois prendre une route sûre pour relever la patrie, et que la destinée de tout le peuple russe est attachée à tes paroles.

SCÈNE III.

Les princes russes assis, BRENSKY introduit L'AMBASSADEUR de Mamaï, suivi de quelques Tartares.

L'AMBASSADEUR.

Princes russes, l'invincible kan de la Horde donique et de tout l'Orient, le dominateur suprême de la Russie, la terreur des rebelles, votre juge

enfin, daigne encore étendre en signe de clémence la même main qui devait vous apporter la mort ; il arrête son tonnerre menaçant, et retient les Tartares sur l'autre bord du fleuve. Mamaï est suivi de neuf Hordes et de soixante-dix princes. Chéloubey, ce géant formidable, dont la large poitrine semble une muraille au milieu des combats, dont le cimeterre est plus terrible qu'un bataillon entier, Chéloubey marche aussi à la suite du kan. Pourriez-vous nous résister ? soumettez-vous plutôt, dispersez votre armée, déposez un tribut légitime aux pieds de Mamaï, et je vous promets en son nom paix et clémence. En voyant votre repentir, il pourra vous pardonner; il vous permettra de vivre [6].

DIMITRI.

Insolent ambassadeur du plus superbe des kans, tu as vu l'espace immense qu'occupent les tentes des Russes, tu vois nos braves assemblés et tu oses nous offrir la vie, comme un don des Tartares! mais est-ce à nous de vivre, ou bien est-ce à Mamaï ? Le glaive en décidera ; et j'ai la ferme espérance qu'avec le secours du Dieu fort, du Dieu juste, nous écraserons votre orgueil. Oui, vous porterez la peine des assassinats, des rapines, des embrasemens, de tous les maux que vous avez fait souffrir à la Russie. Voilà vos exploits, voilà les hauts faits sur lesquels vous vous appuyez pour exiger un tribut ! La victoire annule les droits acquis par la victoire. Notre valeur est tout ce qui nous reste ; et ce n'est pas un tribut en argent, en or,

que nous comptons offrir au kan, mais un tribut de glaives acérés et de flèches brûlantes.... Qu'il passe le fleuve pour le recevoir!

L'AMBASSADEUR.

Quel aveuglement vous entraîne à votre perte?

DIMITRI.

Quelle rapacité vous conduit à la vôtre?

L'AMBASSADEUR.

Par le droit de la force, vos terres, vos maisons, tous vos biens appartiennent aux Tartares; même la clarté du soleil est un don de nos kans.

DIMITRI.

Le droit de la valeur est de venger les injures par le fer, de défendre la liberté et de combattre contre la tyrannie.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous souvient-il plus des victoires de Bathy?

DIMITRI.

Bathy a jeté dans nos cœurs le germe d'une vengeance éternelle.

L'AMBASSADEUR.

Tremblez d'irriter Mamaï!

DIMITRI *se lève, et tous les princes imitent son exemple.*

Tartare, je suis las de ton obstination, mais je respecte le droit des gens dans un ambassadeur, et le mépris est ma seule réponse à ton audace. Tu as vu notre armée, tu connais nos desseins, qu'attends-tu de plus? Sors de ces lieux, va vers celui

qui t'a envoyé ; apprends-lui que le grand-duc de Russie n'obéit qu'à Dieu.

L'AMBASSADEUR.

Je sors ; mais sache, ô prince orgueilleux, que Mamaï te prépare un châtiment exemplaire : dès ce moment, que tu te soumettes ou non, le kan reste inflexible ; plus de pitié pour Dimitri ! il pourra pardonner à tous les princes russes, mais rien, rien au monde ne pourra le réconcilier avec toi, et le trône de Moscou est promis à quiconque paraîtra devant lui ta tête à la main.

BRENSKY, tirant son épée.

Audacieux Tartare !...

DIMITRI, arrêtant Brensky.

Laisse cet insensé.... L'insolence convient à l'envoyé d'un usurpateur. (*A l'ambassadeur.*) Dis que je m'énorgueillis de la haine de Mamaï. L'ennemi de l'honneur et de la vérité ne peut manquer d'être aussi le mien.

(Il ordonne par un signe de faire sortir les Tartares.)

SCÈNE IV.

Les précédens, excepté les Tartares.

DIMITRI.

Princes, vous avez vu l'arrogance des Tartares ; ils ne laisseront de paix à la Russie, que lorsque leur fureur en aura fait un désert, ou lorsque, façonnant nos cœurs à l'esclavage, ils auront introduit parmi

nous leurs mœurs corrompues et perfides. Notre bravoure sera notre appui. Lavons nos opprobres passés et traçons avec la pointe de l'épée le pacte de la délivrance. C'est alors que nous serons vraiment les pères de la patrie, sauvée par nos mains.

BÉLOZERO.

Seigneur, je m'étais d'abord opposé à la guerre, maintenant je me range de ton avis. Quel prince russe pourrait rester indifférent aux discours de cet ambassadeur? Qui de nous, esclave obéissant, consentirait à vivre dans des transes continuelles, à traîner ses jours comme des chaînes? qui pencherait vers la paix quand le glaive est suspendu sur la tête du chef des princes? que le Kan t'accorde la paix ou qu'il nous extermine tous.

TVER.

Faut-il donc attendre que les Tartares aient passé le Don? Ses flots sont-ils la borne de notre valeur? Si la liberté nous est promise sur le champ de bataille, pourquoi, renfermés dans nos tentes, attendons-nous les soldats de la Horde? Princes, il faut leur épargner la peine de nous chercher. Les traces de l'ambassadeur nous guideront vers leur camp. Frappons-les par une attaque imprévue et semons de leurs cadavres, les pavillons de Mamaï.

DIMITRI.

Oui, livrons ces barbares aux vautours du désert. Mais le jour pâlit. Les grandes actions doivent-elles se dérober sous les sombres voiles de la nuit? Non, leur beauté sublime doit briller à travers les

siècles comme à travers une gaze transparente. A la première clarté du matin, quand la rosée aura humecté la terre, nous irons nous frayer une route sanglante à l'immortalité, et l'évidence de nos hauts faits en accroîtra la gloire. Prince de Tver, toi, dont le mâle visage décèle une haute valeur, dirige demain l'aile droite de nos troupes. L'aile gauche verra Smolensk à sa tête. Et toi, vénérable vieillard, prince de Bélozezo, renommé par ta sagesse et par tes exploits, guide le grand corps d'armée. Mon frère se postera derrière la forêt avec le corps de réserve, il attendra le moment d'une attaque subite qui mettra le comble au trouble des Tartares. Quant à l'avant-garde, je la commanderai moi-même.

BÉLOZERO.

Seigneur, que nous annonces-tu? Est-ce à toi de te précipiter au milieu des dangers et de porter imprudemment ta tête à l'ennemi? Conserve ton jeune âge à la Russie, heureuse sous tes lois. L'espoir de tes sujets repose dans tes mains.

DIMITRI.

Dans la paix, mon devoir est la justice; dans la guerre, c'est le courage. Pour oser dire au soldat : *en avant!* il faut que mon exemple l'enflamme; et si, dans ses bienfaisans décrets, la providence a résolu de prolonger mes jours pour la prospérité de la patrie, que craignez-vous? au sein des bataillons tartares sa protection sera mon bouclier. Allez, braves amis, apprenez à l'armée que le combat est remis à demain. Soulevez leur colère, enflammez

leur courage : Qui d'entre eux n'a pas pleuré le sort du peuple russe sur la tombe d'un aïeul ou d'un père? Présentez-leur la vengeance comme but, la liberté comme récompense ; qu'ils placent tout leur espoir dans le Dieu dont la force guida les Israélites aux déserts de l'Égypte et qui combattit jadis avec les Machabées.

(Les princes se retirent.)

SCÈNE V.

DIMITRI, BRENSKY.

BRENSKY.

Quelle joie pour la patrie, de voir enfin le terme des discordes qui agitaient la race de Wladimir. Oui,... les grands hommes savent seuls concilier les esprits, en faisant entendre le cri de l'honneur; seuls ils savent ramener à leur opinion, les opinions diverses de la multitude. Les princes, les boyards, les voïévodes, enflammés par tes accens, brûlent de conquérir la liberté. La Russie, soumise à plusieurs souverains, n'obéit qu'à un seul lorsqu'elle écoute tes paroles.

DIMITRI.

Plus heureux cent fois celui qui, libre d'entraves, vit dans l'état obscur où sa naissance l'a caché, et peut à son gré disposer de ses sentimens (7).

BRENSKY.

Est-ce à Dimitri d'accuser le destin? ou plutôt veux-tu faire entendre que la terre natale sera re-

plongée bientôt dans les horreurs de la discorde? qu'au fond de ton cœur germe une passion secrète qui doit troubler un jour le repos de la Russie?

DIMITRI.

Voilà tes discours accoutumés.

BRENSKY.

Oui, toujours, la voix sincère de l'amitié te redira que le devoir réprouve ton amour, qu'il t'ordonne de l'étouffer.

DIMITRI.

L'étouffer... Ah! jamais, et ma flamme ne s'éteindra que dans les ténèbres du mausolée. Cher ami, l'image charmante de Xénia vit toute entière dans ma pensée. C'est elle qui fait palpiter mon cœur, et la mort pourra seule m'arracher à mon amour. Garde-toi de me condamner. L'amour est un heureux présent du ciel. Je lui dois cette valeur bouillante qui m'entraîne à délivrer ma patrie, à lui rendre sa liberté, à la couvrir d'une gloire immortelle [8].

BRENSKY.

Ainsi cette ardeur héroïque qu'auraient dû produire l'honneur et le devoir, n'est que le fruit éphémère d'un coup d'œil. Si Dimitri n'avait vu la princesse, il dormirait maintenant sous le joug, et sa mémoire serait un jour descendue dans la tombe avec sa dépouille terrestre. Non, non, tes paroles ne sont que des subterfuges inspirés par l'amour; je connais tes pensées mieux que tu ne les connais toi-même; je connais ton dévouement pour la patrie. Mon ami n'avait pas besoin d'un regard pas-

sionné pour défendre la plus noble des causes ; c'était assez pour lui des larmes de tout un peuple, de la bravoure qui bouillonne avec son sang. Je ne condamnerais pas ta flamme, si je n'y voyais une nouvelle source de guerres intestines et d'infortunes nationales. J'en appelle à ta justice ; le prince de Tver, qui t'a prévenu dans l'aveu de sa tendresse, qui a obtenu le consentement du père de ton amante, pourra-t-il souffrir un rival?

DIMITRI.

A quoi bon rappeler un souvenir trop douloureux? Oui, Xénia a été promise au prince de Tver ; mais si une affection mutuelle donne des droits sur sa main, nul, ô Brensky, ne peut me disputer les miens ; nul n'aima plus que moi, nul ne fut plus aimé (9). Tu n'étais pas dans ce temple où la princesse m'apparut soudain pour la première fois? Je me sentis transir et brûler ; j'éprouvai un frémissement involontaire ; mon âme était toute entière dans mes yeux, qui, s'attachant sur ses attraits, décélaient ma passion. Alors je ne voyais ni le temple, ni les saintes reliques devant lesquelles se prosternaient la mère et la fille, en implorant la miséricorde des cieux irrités. Xénia pleurait à l'aspect de la douleur de sa mère, de cette douleur qui les avait attirées toutes deux dans la cité souveraine. Que ses larmes m'étaient chères, que sa sensibilité m'attendrissait! L'espoir m'entraîna ; je rompis le silence, je déclarai ma tendresse pour elle à l'auteur de ses jours : le regard d'une mère, ce regard toujours clairvoyant, vit que les sentimens de la

jeune princesse répondaient aux miens. Encouragé par elle, j'espérais que l'odieux hymen du prince de Tver ne s'accomplirait jamais, que le succès couronnerait mes vœux!... Mais cet éclair de bonheur n'a lui qu'un instant; il s'est éteint avec la vie de la princesse de Novgorod. Une langueur mortelle cachée dans son sein la fit descendre dans la tombe, et mon espérance avec elle. Je voulus alors ramener sa fille aux champs paternels; et là, faisant parler l'éloquence de l'amour, disposer son père à nous unir. Mais alors s'éleva Mamaï; alors il alluma les brandons de la guerre, et, provoquant notre vengeance, nous fit accourir sur les rives du Don, sur ces rives où l'image de Xénia, gravée au fond de mon cœur, est présente à mes yeux même au milieu des hasards, où l'espoir me restera tant qu'un nœud fatal ne l'aura pas livrée au prince de Tver.

BRENSKY.

Vaines illusions! Le père de Xénia violerait ses engagemens! Quand un Russe a donné sa parole, il ne saurait la révoquer sans déshonneur. Pour les Hordes étrangères qui ne connaissent de loi que leur rapacité, les sermens même ne sont qu'un faible lien. Mais une simple assurance nous suffit! Tu ne l'ignores pas; cet hymen est tellement sûr, que le prince de Tver attend la princesse au camp, où, par ordre de son père, l'autel va s'élever aux yeux des Tartares.

DIMITRI.

Ne crois pas qu'elle paraisse parmi nous : fidèle

à Dimitri, Xénia est dans Moscou; là elle attend son sort et l'issue de cette guerre. J'aperçois un soldat : que vient-il nous apprendre?

SCÈNE VI.

DIMITRI, BRENSKY, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Seigneur, je me hâte de t'annoncer que la fille du sage prince de Nijni vient de paraître dans le camp; une armée l'accompagne, et déjà ses pavillons de soie sont dressés sur les bords du Don.

(Dimitri tombe dans la rêverie et se tait.)

BRENSKY, au soldat.

Il suffit. (*A Dimitri.*) Les paroles fuient tes lèvres à cette nouvelle, tu tombes dans la rêverie, des soupirs pénibles oppressent ta poitrine, et la douleur jette un sombre voile sur ton visage. Parle sans déguisement à l'amitié : dans les jours du repos son langage est quelquefois sévère; aux heures de la tristesse elle souffre et se tait. Mais si tu peux encore ouvrir l'oreille à mes conseils, évite la vue de Xénia. Le combat doit se livrer demain; prépare-toi au combat, surtout avec gloire; et du champ de bataille cours à Moscou partager la joie nationale, douce récompense des travaux du souverain [10].

DIMITRI.

Qui! moi, permettre que mon rival célèbre la fête nuptiale! moi, dévorer ma colère, et souffrir

la trahison de l'infidèle!... Je veux la voir pour la dernière fois, je veux la confondre, je veux lui rappeler ses fallacieux sermens, je veux la dévoiler devant son amant lui-même; je veux que la jalousie trouble son bonheur. Instruit par mon exemple, Tver sentira qu'il ne saurait se confier à la perfide; et d'horribles soupçons.... Allons, que mon malheur se confirme.... Mais demain le combat, demain le terme de mes maux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Devant les tentes de la princesse Xénia.

SCÈNE PREMIÈRE.

XÉNIA [11], ISBRANA.

ISBRANA.

Quel spectacle nouveau pour les guerriers de la Russie! Au milieu d'une enceinte bruyante où la rudesse des sentimens ne s'exhale qu'en menaces belliqueuses, on verra s'élever un paisible sanctuaire, on contemplera ton entrée brillante, éclairée par les cierges de l'hymen.

XÉNIA.

Isbrana, cet hymen ne s'accomplira jamais, et la lueur lugubre des cierges n'éclairera dans le temple que mon renoncement au monde; elle sera pour moi l'aurore du repos, objet de mes souhaits. Mon arrivée dans le camp est la dernière preuve de soumission que je puisse donner à mon père. Mais que dans le temple je présente ma main au prince de Tver; que là, par un serment contre lequel se révolte toute mon âme, je confirme un hymen également fatal à tous deux; que je promette à ce

prince un amour éternel, tandis que mon cœur ne cesse de battre pour un autre, tandis que ce cœur passionné ne voit que Dimitri partout et à toute heure; non, ma bouche en proférant un tel serment à l'autel, se souillerait d'un parjure devant le ciel et la terre. Je n'aurais pas la force de le prononcer; que plutôt une paisible retraite, semblable à la tombe, m'ensevelisse sous son ombre sacrée!

ISBRANA.

Hélas! les cœurs y sont-ils libres de passions? Là aussi un aimable souvenir, inséparable de ta pensée, nourrira tes feux, qu'alors reprouverait le devoir.

XÉNIA.

Du moins il me sera permis de soupirer librement le long du jour; pendant la nuit je pourrai arroser ma couche de larmes, et la présence d'un époux irrité ne me forcera pas à les réprimer, à cacher ma douleur comme un mystère au fond de mon âme. D'ailleurs je suis loin de penser qu'un amour sans espoir puisse offenser le ciel. Hélas! n'est-ce pas lui qui nous a donné un cœur tendre, qui nous a douées de cette sensibilité, gage du malheur? Mais aussi c'est lui qui nous a ouvert les temples pour y trouver la paix. C'est là qu'une foi persuasive s'adresse aux infortunés, qu'un Dieu consolateur pardonne à la faiblesse; c'est là qu'au milieu de mes compagnes, ma voix mélancolique implorera ma dernière heure. Ainsi que l'herbe des champs desséchée par l'ardeur du soleil [12], mon cœur froissé par les peines de l'amour ne battra plus dans mon sein, et bientôt je m'unirai à la tombe....

ISBRANA.

Veux-tu détruire ta jeunesse dans sa fleur? Et c'est aux jours de ton printemps que tu penses à la mort! Ah! plutôt, Xénia, écoute un sage conseil : découvre tes sentimens à ton père; j'ose espérer....

XÉNIA.

Non; ton espérance est vaine; mon père a donné sa parole, cette parole est irrévocable. A-t-il consulté mes volontés et mon cœur, lorsqu'il a résolu mon funeste hymen avec le prince de Tver? Courbés sous le joug des Tartares, nous avons adopté leurs mœurs [13], notre sexe a perdu ses droits; nous naissons pour échanger le joug de la maison paternelle contre celui d'un époux, joug imposé par l'autorité, et qu'allége rarement un sentiment mutuel : je pourrais encore nourrir quelque espoir, si ma tendre mère vivait pour défendre sa fille éplorée; mais la mort cruelle me l'a ravie. O la meilleure des mères! tu as laissé ta fille sans appui! Au sein de l'éternel sommeil, à travers la nuit profonde qui te couvre dans le mausolée, daigne entendre ma voix! Ici je n'ai personne pour y répondre, personne ici ne peut comprendre ma douleur; et le seul être qui pourrait entendre l'accent de mon cœur, un devoir sévère m'ordonne de l'oublier. O mon unique amie! réveille-toi; que ton ombre légère vole vers Xénia! verse dans mon âme le beaume de l'espérance; dis-moi que tu m'attends pour terminer mes peines; dis-moi qu'elle est proche l'heure fortunée qui doit nous réunir dans la tombe.

ISBRANA.

Hélas ! jusqu'à ce jour ni tes regards, ni ta voix n'avaient exprimé une si sombre tristesse !

XÉNIA.

Ah ! plus je vois s'approcher le jour où le devoir me séparera à jamais de ce que j'ai de plus cher, et me défendra jusqu'à la pensée de Dimitri, plus l'angoisse s'empare de mon âme. Dans ce camp où tout redit autour de moi combien mon amant est au-dessus des autres mortels; dans ce camp d'où il doit guider les Russes à la gloire, où tout me montre qu'il est digne de mon amour, où je respire l'air qu'il respire : c'est dans ce camp surtout que la douleur m'accable; et ce qui aurait exalté un amour heureux est pour moi une source de tourmens. Mais as-tu fait dire au prince de Tver que je veux lui parler ce soir même, que je l'attends ici? Chère Isbrana, l'aurore prochaine ne me trouvera plus dans cette enceinte !

ISBRANA.

Dès notre arrivée je lui ai envoyé un de nos guerriers. Mais ne vois-je pas Dimitri et sa suite s'avancer vers la tente ?

XÉNIA.

Heure terrible, que tu présages d'infortunes !

SCÈNE II.

DIMITRI, XÉNIA, BRENSKY, ISBRANA.

DIMITRI, s'approchant de Xénia, après un moment de silence.

Je vois Xénia. L'heure de cette entrevue est triste, silencieuse, et nous accable l'un et l'autre; elle se montre à mes yeux pleine de trouble; elle me menace des plus grands maux, et confirme mes terreurs. Ainsi plus de doute, ma flamme est rejetée, un autre est aimé. Hélas!... qui d'entre les mortels peut t'aimer comme je t'ai aimée, comme je t'aime encore? Je suis bien malheureux!

XÉNIA.

Combien tu es injuste!

DIMITRI.

Injuste! Eh bien! parle.... prouve-moi l'injustice de mes soupçons. Que ta voix, ce charme de mon oreille, répande le calme dans mon âme, et la relève de son abattement: elle seule peut dissiper mes ennuis, ta parole produirait sur moi l'effet d'un baume vivifiant; dis que tu m'aimes comme tu m'aimas jadis; confirme-moi dans l'espoir que rien, rien au monde ne pourra nous séparer.

XÉNIA.

La destinée nous entraîne tous d'une main puissante. Mon obéissance à la volonté d'un père m'a conduite dans ce camp....

DIMITRI, l'interrompant.

Ah! faut-il en entendre davantage? Tu obéis à ton père! Ainsi mon sort est accompli; je n'ai plus rien à craindre, tout est fini. Tu as cru faire trop peu de mépriser ma flamme; il fallait encore, pour satisfaire ta cruauté, que Dimitri fût témoin du triomphe de son rival. Cependant mes droits sur Xénia sont égaux aux siens. Ton père l'a choisi, et j'ai pour moi l'assentiment de ta mère mourante: d'ailleurs tes promesses, ton aveu, ne m'assurent-ils pas des droits incontestables? Toutefois n'attends pas les reproches que méritent tes sermens fallacieux; la voix me manque pour te les adresser. Mais les glaives ne manqueront pas ici pour arrêter un hymen odieux; assez de bras s'élèveront pour la défense de mes droits contre des tyrans insensibles, contre des barbares qui osent disposer de ton cœur. Malheur à eux! Oui, dans ma furie j'entraînerai tout mon camp au combat, à un combat sanglant, et ma vengeance atteindra jusqu'à ton père [14] !

XÉNIA.

Arrête, prince! où veux-tu courir? où t'emporte l'excès de la jalousie? Veux-tu, dans ton coupable égarement, ajouter encore le crime à l'injustice? suscitant une discorde pernicieuse, veux-tu étaler aux yeux des Tartares la honte de la patrie, leur préparer une victoire certaine, ramener les Russes sous leur joug ensanglanté? Et c'est toi, qui est notre chef, toi, notre bouclier...! Mais non; avant qu'un tel malheur s'accomplisse, avant que tu achèves ton déshonneur, que ta main se plonge

dans mon sang, qu'elle m'arrache à l'horreur de voir ta honte. Et toi, Dieu puissant, tu sais si je l'aime; tu as prêté l'oreille à mes gémissemens; tu as compté mes larmes; tu entends aujourd'hui les menaces de Dimitri! Le cruel! auteur des maux de la fille, il ose menacer le père! (*A Dimitri.*) Mais quel prétexte peux-tu donner à ta vengeance? mon père fut-il lié à toi par ses sermens? te doit-il compte de sa fille [15]? n'est-il pas toujours le maître de ma destinée? et, s'il est injuste, est-ce à toi de l'accuser? s'il est injuste, c'est envers moi, c'est envers son sang. Seule je suis victime, et je me tais. Connais ta propre injustice; apprends.... Le prince de Tver s'avance, dompte ta colère et écoute.

SCÈNE III.

Le précédens, le prince de TVER.

TVER.

Chère Xénia, je bénis le jour où mes yeux impatiens de te revoir peuvent s'arrêter sur tes charmes; où mon regard, interprète des sentimens de mon âme, peut, sans le secours de la parole, t'exprimer l'amour et l'enthousiasme....

XÉNIA, l'interrompant.

Arrête, prince de Tver; je ne prétends pas me glorifier sans sujet de ta tendresse: mes discours auront un sujet plus important. Je te fus promise dans un âge où, sortie à peine des mains de la nature, je ne pouvais pas encore me connaître moi-même.

La haine des Tartares fut le lien qui unit ma famille à la tienne; cette haine commença, prépara notre hyménée. Le sage auteur de mes jours, voyant en toi le descendant de ces princes qu'opprima la cruauté de la Horde, s'est décidé à sceller notre union à la face de la Russie entière. N'ayant pu l'accomplir dans des temps plus paisibles, il a ordonné que cet hymen fut célébré au sein des bruyans combats, au milieu des hasards de la guerre, devant l'assemblée des princes, devant la foule de nos guerriers. Il a voulu que leurs joyeuses acclamations, nous accompagnant au temple, fussent pour la Horde barbare un signal de nouvelles calamités; et qu'au lieu de chants joyeux, l'oreille de l'ennemi n'entendît que des cris éclatans, précurseurs de sa défaite.

TVER.

Oh! que mon arrivée est prospère! L'aurore prochaine nous appelle au combat, et j'espère qu'alors cette main, teinte du sang des Tartares, te conduira au temple sacré. Là, voyant couronner ma flamme, avec quelle ardeur je m'écrierai pour la seconde fois : Haine aux infidèles!

DIMITRI, à part.

O fureur! Et il faut garder le silence [16] ?

XÉNIA, à Tver.

Je n'ai pas tout dit; redouble d'attention. Cette alliance fondée sur l'inimitié peut être utile à l'état, mais elle ne saurait être heureuse. Un amour mutuel peut seul assurer le bonheur; seul, il allége les

chaînes du devoir : sans lui leur poids est insupportable : la couronne conjugale n'a plus que des épines, l'hymen n'est plus qu'un enchaînement de soupirs et de longues douleurs, dont la mort seule est le terme. Je te trahirais, si, en échange de ta flamme, je t'offrais à l'autel une main tremblante, un cœur insensible et glacé; si j'introduisais dans ta demeure une tristesse sans fin. Non, prince; apprends qu'il m'est impossible de répondre à ton amour. Je vais m'ensevelir à jamais dans une sainte retraite.

DIMITRI.

Qu'entends-je ?

TVER.

Ciel ! Ainsi, la parole de ton père....

XÉNIA.

Prince, sa parole est acquittée; il a épuisé en ta faveur tout le pouvoir que la nature lui a donné sur moi; tu vois sa fille sur le champ de bataille. Mais l'autorité d'un père, dès que nous renonçons au monde, s'arrête aux portes de l'enceinte sacrée; elle ne peut anéantir les vœux qui s'échappent de notre bouche. La foi, nous couvrant de son ombre, semblable à la nuit du tombeau, nous sert de rempart contre les puissances humaines. J'aurais pu y trouver un refuge avant de diriger mes pas vers ce camp funeste, mais je voulais justifier mon père à tes yeux; ne l'accuse pas, n'accuse que moi seule. Dès demain j'entreprends le triste pèlerinage qui me conduira où finit tout ce qui est de ce monde. (*A Dimitri.*) Et toi, témoin ici de l'abandon que je fais de cette terre, de tout ce qui pourrait y

flatter mon cœur, épargne la rougeur au front de mon père : annonce à tous que seule je viole ses promesses ; dis-leur que la vie n'était plus pour Xénia qu'une plaine aride où l'herbe se fane, où se dessèche la fleur, où l'espérance s'évanouit à jamais ; dis que, rejetant la pompe nuptiale, j'ai revêtu un funèbre cilice ; que j'ai transformé mon hymen en une alliance avec le tombeau ; dis que je vais chercher dans cet asile, non le repos, mais la liberté de m'entretenir de ma douleur ; ma douleur !... dont je sens que je fatigue ici votre patience. Adieu ; je cours dérober mes larmes à vos yeux (17).

(Elle sort suivie d'Isbrana.)

SCÈNE IV.

DIMITRI, LE PRINCE DE TVER, BRENSKY.

DIMITRI, bas à Brensky.

Chacune de ses paroles déchire mon âme.

BRENSKY.

Dissimule tes chagrins, ton rival t'observe.

TVER.

La foudre m'a frappé !... Parle, Dimitri, parle ; ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, est-ce une illusion ? est-ce un songe ? Tu fus le témoin impartial des regards, des discours de la princesse ; suis-je en effet le plus malheureux des hommes ? suis-je en effet haï ? et dans ce jour fatal tout mon espoir s'est-il évanoui comme une ombre ? O ciel ! suis-je en effet abandonné de Xénia ?

DIMITRI.

Est-ce toi seul qu'elle abandonne? ne renonce-t-elle pas au monde entier? C'est à son père, c'est à toi, c'est à la Russie de la pleurer.

TVER.

Pleurer et supporter ses vains caprices! renoncer aux droits que m'a donnés son père! souffrir ses refus et ma honte! devenir la fable de l'armée [18]! Non, non, que Xénia cesse de s'en flatter. Ici fut le lieu fixé pour notre hymen, c'est ici qu'il doit s'accomplir.

DIMITRI.

Que prétends-tu faire?

TVER.

Ce que mon honneur outragé, ce que ma flamme méprisée me commandent. Xénia restera ma prisonnière en ces lieux. Et demain, revenu des combats, j'y ferai dresser l'autel; demain, au sein de la pompe nuptiale, et à la face des cieux, sans égard pour sa douleur et ses larmes amères, aimé ou haï, par persuasion ou par violence, je lierai ses jours à mon destin.

DIMITRI.

Tu n'as pas songé, prince, que dans ce camp même tes projets violens auront à surmonter plus d'un obstacle; que Xénia trouvera des défenseurs insensibles à ton courroux.

TVER.

Et qui seront ces téméraires? Qui?...

DIMITRI.

Moi.

TVER.

Toi ?

DIMITRI.

Moi-même : je ne souffrirai pas qu'on la traîne malgré elle au temple; fidèle à l'honneur, au devoir, Dimitri est prêt à s'armer pour sa liberté.

TVER.

Et qui te l'a confiée? Son père me l'a promise; moi seul je puis disposer d'elle, et ne t'en dois nul compte. Nos princes assemblés t'ont reconnu pour leur général; mais, pour être mon chef dans les combats, tu n'es pas mon juge. Quels sont tes droits?...

DIMITRI.

Quels droits?... Je me suis expliqué; il suffit : tu ne traîneras pas Xénia au temple : pèse mon conseil. Adieu.

TVER.

Arrête; éclaircis ta réponse; que ma haine en ait plus de motifs de s'accroître. Dis, est-ce un rival que je dois voir en toi ?

DIMITRI.

Puisque tu as pénétré mon secret, je ne te cacherai point que j'aime. Juge par-là combien tes discours m'irritent.

TVER.

Et Xénia approuve cet amour ?

DIMITRI.

Qu'elle l'approuve ou non, ce secret est le sien.

TVER.

Eh bien! Dimitri, apprends à ton tour mon secret. Mamaï nous attend demain sur le champ de bataille; ta vie est attachée à l'issue de ce combat. Mais, si tu veux te fortifier de mes secours, engage Xénia à consentir à mon hymen; que sa main me soit donnée par un rival. Tu as sur elle un pouvoir absolu, j'en suis certain; tu réussiras à la persuader. Si tu refuses, cette nuit même je me retire avec mes guerriers.

DIMITRI.

Je n'achèterai pas tes secours avec mon déshonneur. Est-ce ma seule fortune que je risque demain dans les combats? non; j'y porte la destinée entière de la patrie. Si ton cœur balance, fuis; va augmenter le nombre de ces princes dont toute l'existence, sans gloire et sans utilité pour leur pays, n'a fait que surcharger le sol qui les a portés! Va; je ne tente pas de t'arrêter; il ne manquera pas ici de bras puissans et de cœurs généreux pour partager avec moi les lauriers de la victoire [19].

TVER.

Eh bien! j'abandonne le camp, puisque tel est ton désir. Mais tu essaies trop tôt la puissance suprême: je vais trouver les princes; je leur raconterai nos différens. Prends garde, mon exemple pourrait bien leur ouvrir les yeux.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DIMITRI, BRENSKY.

BRENSKY.

Tout ce que j'ai redouté je le vois accompli dans ce jour. La patrie penche vers sa ruine. Ah! prince, qu'as-tu fait?

DIMITRI.

Eh! pouvais-je faire moins? Le prince de Tver ose menacer la princesse; et moi, amant insensible, je l'aurais écouté sans m'émouvoir, sans lui répondre; je lui aurais permis de s'abandonner, sous mes yeux, à toute sa fureur, à toute son insolence! Eh! n'est-ce pas à cause de lui que l'infortunée Xénia, dans la fleur de ses ans, se prive de sa liberté, abandonne le monde, et s'ensevelit dans la retraite? Non, Brensky, ce vœu ne peut s'accomplir; ce serait sa perte, ce serait la mienne. Il faut arracher Xénia à ce fatal dessein. Allons.... Amour, prête-moi tes accens pour la convaincre!

BRENSKY.

Il ne m'écoute plus, la passion l'emporte. O ciel! détourne les maux qui nous menacent!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La tente du grand-duc, comme au premier acte.

Le prince de TVER, le prince de BÉLOZERO, et autres.

TVER.

O prince de Bélozero! ô mes braves amis! votre désir seul me ramène dans la tente de ce Dimitri que je déteste, que peut-être je vais voir pour la dernière fois. Je connais trop son esprit superbe pour embrasser l'espoir de la réconciliation. Vos conseils échoueront contre son orgueil.

BÉLOZERO.

Il se rend responsable envers la patrie, si son amour prétend nous imposer des lois, s'il persiste dans son injustice, s'il ne confie pas les destins de Xénia à tes volontés.

TVER.

Je ne devrais plus garder le souvenir de cette Xénia, qui, promise à ma foi par son père, put oublier un devoir sacré. N'a-t-elle pas manifesté

l'inconstance de son cœur, l'instabilité de ses pensées? n'a-t-elle pas payé ma flamme d'opprobre et de honte? Je devrais voir d'un œil tranquille ma pompe nuptiale suspendue, et Xénia portant ses pas vers une sombre retraite, où sa douleur me vengera de ses mépris; où le souvenir de celui qu'elle aime lui servira de punition; où sa beauté se flétrira de jour en jour; où l'éclat de ses yeux, éteint par les ennuis, finira par s'évanouir et n'offrira plus, sur ses traits, que des traces de larmes. Mais ce serait trop peu pour le tourment de mon rival. Pour qu'il ne manque rien à sa peine, pour rassasier son âme de douleur, je veux le rendre témoin de mon hymen, je veux que la jalousie, bouillonnant au fond de son âme, lui retrace sans cesse mes jours embellis par l'amour, et que son imagination lui soit une source de souffrances continuelles. Les plaisirs que me promet cet hymen seront ceux de la vengeance, et non ceux de l'amour. Eh bien! si mes lèvres ne touchent pas la coupe du plaisir, je verserai du moins dans l'âme de Dimitri le poison de la douleur; vous tous, qui vous trouvez aujourd'hui offensés dans ma personne, vous serez, ainsi que moi, dignement vengés; vous arrêterez, dès le premier pas, l'essor de son despotisme.

SMOLENSK.

Sans doute, Mamaï lui-même, ce féroce ennemi des Russes, est moins redoutable pour tous les princes, que celui d'entre nous qui, se livrant aux chimères de son ambition, prétend nous courber

sous son joug. Le barbare avide, plein de l'ardeur de la rapine, convoite notre or; mais l'or est à peine un objet d'envie pour l'ambitieux; il voudrait imposer une chaîne pesante à toutes nos actions; par des voies seçrètes, son adresse parvient à asservir nos pensées, et même nos sentimens. Et nous verrions livrés à ses mains, et nos biens et nos vies! sa faveur ou son courroux seraient nos seuls arbitres! Non, non; ce n'est pas pour changer de fers, ce n'est pas pour varier l'esclavage que nous sommes prêts à hasarder nos jours!... Que dis-je?... j'aimerais mieux recevoir la paix du Tartare, que de saluer du nom de mon maître celui dont jusqu'ici j'ai marché l'égal.

BÉLOZERO.

Ainsi que toi, Smolensk, je devrais haïr cette puissance absolue, sous laquelle, ô princes, vous frémissez de plier. Mais songez que dans cette puissance seule réside l'espoir de sauver le pays de nos pères. Les fils des Slaves, si forts par leur nombre, si renommés par leur courage, se voient, par une désunion fatale, courbés sous le joug de l'étranger. Rappelez-vous donc, mes amis, l'antique puissance de la Russie, quand le Nord se levait à la voix du petit-fils de Rurick; et, marchant vers les contrées du Midi que ceignent de vastes mers, voyait les peuples se soumettre à sa valeur. Alors la Russie entière n'obéissait qu'à un chef; aujourd'hui nous comptons autant de chefs que de princes. Tout-puissans alors, nous imposions des tributs, aujourd'hui nous les subissons. Le Russe, plein de har-

diesse et d'un juste orgueil, ne connaissait pas de bornes à son audace; maintenant rien ne nous met à l'abri de l'arrogance de nos ennemis, ni les ravins profonds, ni les forêts impénétrables, ni les plaines désertes, privées du bienfait d'eaux salutaires, et dont personne ne mesura jamais l'espace. Comparez ce siècle brillant à nos jours déplorables, et dites si nous ne devons pas implorer la force d'un pouvoir unique.

TVER.

Prétends-tu nous persuader, par un tel discours, de courber nos têtes dociles sous la puissance que s'est arrogée Dimitri, de respecter en silence ses audacieuses passions?

BÉLOZERO.

Non, prince; Dimitri est d'autant moins excusable, que, doué par la nature de toutes les qualités d'un héros, il lui eût été plus facile de nous enchaîner à son trône, de sauver la patrie et de l'élever au comble de la gloire. Mais, signalant son autorité par l'injustice, il ne nous apprend que trop qu'il ne prétend pas respecter nos droits. S'il persiste néanmoins à agraver sa faute par une opiniâtre résistance, je serai le premier à porter de nouveau mon hommage à l'orgueilleux Mamaï, et à lui payer le tribut accoutumé.

TVER.

Et moi, bien que mon honneur blessé m'ordonne de suspendre ma querelle avec Mamaï, de ne pas prendre part à la bataille et de me retirer du camp, un honneur plus puissant me défend d'implorer la

paix de ce chef féroce, de reconnaître son empire, et de me rendre honteusement son tributaire. C'est le grand-duc de Moscou qui est mon ennemi; son offense me fut insupportable; il me serait insupportable de combattre pour lui. LeTartare est l'ennemi de tout Russe, et je ne pourrais sans rougir recevoir la paix de sa main; je ne le pourrais sans insulter à mes pères, tombés sous ses coups, et dont la cendre n'est pas encore vengée. Voilà ce qui rend Dimitri doublement coupable envers moi; il me prive du secours de ma propre main, il empêche cette main frémissante d'atteindre les barbares et d'élever un monument de vengeance avec leurs ossemens.

SMOLENSK.

Amis, gardons le silence, Dimitri s'avance vers nous.

SCÈNE II.

Les précédens, DIMITRI, BRENSKY.

DIMITRI, sans voir le prince de Tver.

Valeureux compagnons, apprenez que Mamaï veut tenter de nous surprendre, et que par le mystère d'une marche nocturne, il s'est rapproché de nous. Des feux, allumés de distance en distance sur une plaine immense, nous montrent assez le nombre de nos adversaires; mais c'est aux cœurs timides à compter les ennemis; le brave ne s'en informe jamais. J'ai mis mon frère en embuscade pour épier les

mouvemens de Mamaï. La prudence est d'autant plus urgente en cette conjoncture, que nous nous voyons privés d'une partie de nos forces : le prince de Tver.....

TVER.

Il est encore ici..... Dispense-toi de répéter ce que mon courroux leur a déjà fait connaître.

DIMITRI.

S'ils le savent, pourquoi la patrie souffre-t-elle un fils ingrat au milieu de ses enfans fidèles ?

TVER.

Tu dois t'étonner davantage de voir que l'assemblée des princes ne s'est pas dissoute après avoir été témoin des éclats de ton humeur impérieuse ; tu dois être surpris de ne pas te retrouver seul livré à la vengeance du kan.

BÉLOZERO.

Eh bien ! nous consentons à demeurer si Dimitri nous donne de nouvelles marques de son amour pour la patrie ; s'il nous prouve qu'il est prêt à tout sacrifier à cet amour sacré.

DIMITRI.

O prince de Bélozero, qu'annonce ce discours ?

BÉLOZERO.

Que tous les princes demandent aujourd'hui, par mon organe, ta prompte et sincère réconciliation avec le prince de Tver ; ils veulent que son hyménée avec la princesse en devienne le gage.

DIMITRI.

Qui ? moi ! je lui permettrais de former de semblables nœuds ? Quoi ! ma pensée accompagnerait au temple la plaintive Xénia ? mon rival contemplant ses larmes, comptant chacun de ses soupirs et de ses sanglots, y proportionnerait les souffrances qu'il lui prépare dans le cours d'un odieux hymenée ? Non ! je ne saurais acheter la réconciliation qu'on me propose par un si cruel sacrifice ! Tver ne le demande que par esprit de vengeance ! vous, princes, vous devriez lui refuser par sentiment d'honneur [30]. Quand même je n'aurais pas mis toute ma félicité à la nommer mon épouse, l'honneur, cette source inépuisable de sentimens dans les âmes bien nées, m'aurait inspiré la pensée de rompre une union tyrannique et d'arracher Xénia à d'odieuses mains qui lui préparaient un avenir de tourmens. Le premier, le plus auguste devoir du puissant de la terre, est d'être le protecteur de l'innocence et l'égide des opprimés.

SMOLENSK.

Xénia n'est point innocente; elle refuse de soumettre ses sentimens à la volonté d'un père; elle repousse l'hymen qu'il lui a prescrit.

DIMITRI.

Ces mots accusent le père qui a pu lui ordonner une alliance abhorrée.

SMOLENSK.

S'il est injuste, Dieu sera son juge; mais nous,

nous ne reconnaissons pas d'arbitres entre les pères et les enfans. Ce n'est pas à nous à l'accuser.

DIMITRI.

Et moi, je tiens pour iniques les droits qui font des pères de vrais tyrans, et réduisent leurs enfans à murmurer comme des esclaves.

BÉLOZERO.

Ces droits, prince, sont les premiers que donne la nature; on les respecte partout où règnent encore les mœurs. Pour s'en instituer juge, il faut être père soi-même. Tu le seras un jour; tu sauras alors combien ils sont sacrés. Ils ne s'expliquent pas par le seul raisonnement, cet art des âmes froides; mais ils sont compris par un sentiment du cœur, ardent, sincère, irrécusable, sans lequel il est impossible de peser à sa juste valeur la force des paroles d'un père, d'un père qui a mis au jour six fils, dans lesquels Dieu lui a permis d'envisager l'appui et la consolation de sa vieillesse; six fils, mon plus cher trésor, que j'entraîne aujourd'hui au-devant des Tartares, comme une précieuse offrande à mes concitoyens. Et toi, prince injuste, tu refuserais de leur sacrifier un amour insensé !

DIMITRI.

Ne voyez-vous donc plus clairement, ô princes, que quand même je n'aimerais pas Xénia de toute l'ardeur de mon âme, il me suffirait de l'honneur pour m'opposer au sort qui la menace, pour me présenter comme défenseur de cette princesse infortunée [21]. Qu'importe, au reste, à la Russie que

le prince de Tver devienne son époux, ou qu'elle se donne un autre appui? qu'importe si, perdue pour le monde, elle finit ses jours sans voir s'allumer les flambeaux de l'hymen ? Celui-là seul est digne de l'intérêt de la société qui lui fut utile par ses services. Sa postérité même devient chère à la patrie. Mais par où mon rival a-t-il mérité l'amour de ses concitoyens? Serait-ce parce qu'aujourd'hui, nous privant des forces dont il dispose, traître envers sa patrie et son devoir, il fuit, chef pusillanime, devant la colère de Mamaï?

SMOLENSK.

Que Dimitri nous accuse donc tous de lâcheté, tous nous nous retirons; mais nous ne craignons pas Mamaï; bien qu'il entraîne à sa suite toutes les hordes tartares, bien qu'il ait couvert une plaine immense de ses guerriers, nous sommes prêts à l'attaquer, à tomber avec intrépidité au milieu de ses rangs, et à appeler sur nos cendres glorieuses les louanges de l'avenir. Eh! pourquoi voudrions-nous changer nos tristes destins, lorsque tu nous prépares encore un plus dur esclavage?

DIMITRI.

L'esclavage! à vous! N'est-ce donc pas moi qui ai tiré du fourreau le glaive de notre délivrance, pour trancher des chaînes que les siècles avaient appesanties sur nous?

SMOLENSK.

Oui, pour saisir le pouvoir absolu. Quel avantage en effet, que tu nous ôtes des chaînes étran-

gères pour nous en donner de nouvelles? Ta querelle avec le prince de Tver nous donne la mesure des bornes que tu imposeras à ton pouvoir.

DIMITRI.

Les causes de cette querelle nous sont personnelles : il ne vous appartient pas d'en prendre connaissance ; je ne demande point de juge.

SMOLENSK.

Mais nous nous voyons tous offensés par toi dans sa personne : l'injustice que tu lui montres nous menace tous. Pour l'ambitieux le premier pas est le plus difficile ; ce pas une fois franchi, il marche sans obstacle vers son but, et ne tarde pas à s'emparer de la toute-puissance. Fais la paix avec le prince de Tver, ou fais-la avec Mamaï ; pour nous, nous allons conclure notre traité, et nous retirer du champ de bataille.

DIMITRI.

Vous pouvez vous retirer ; je demeure inébranlable : plus le danger est grand, moins je me montrerai prêt à céder.

BÉLOZERO.

Si la voix de tous nos compagnons est sans force sur ta volonté, du moins, prince, prends pitié de ton propre destin. Les voies de la paix nous sont ouvertes, il nous suffira d'envoyer le tribut à Mamaï ; nous apaiserons sa colère, nous détournerons la tempête qui nous menace, et nous retournerons paisiblement dans nos foyers. Mais qu'entreprendras-tu dès que nous serons éloignés? peux-tu résister seul aux hordes barbares, ou oses-tu espérer la paix

de la volonté de leur chef? L'âme de Mamaï est féroce, elle est implacable envers toi. Ne nous a-t-il pas annoncé qu'il ne veut plus de trêve avec Dimitri ; qu'il refuse de s'apaiser s'il ne voit tomber ta tête. Le combat et la fuite t'offrent une perte égale....

DIMITRI.

Je trouverai la mort dans le combat; mais une mort glorieuse, digne d'envie, préférable à une existence gagnée par la fuite, et dont la honte pèsera sur vos tombeaux. Dès ce moment je vous dégage de vos sermens; dépouillez la fidélité que vous m'aviez jurée, allez ramper sous Mamaï, imposez-vous la servitude et l'ignominie. Ce n'est pas tout encore : en vrais esclaves accomplissez l'arrêt que sa rage a prononcé sur moi. Achetez la paix de mon sang, qu'il a mis à prix; ce don vous gagnera dignement sa bienveillance. Prince de Tver, l'offrande d'un tel don t'appartient; fais un trophée de ma tête, si toutefois tu l'oses; et, le cœur plein d'une féroce ivresse, cours vers Mamaï te vanter d'un tel hommage, ou plutôt cours l'étaler aux yeux de Xénia; force cette infortunée à prononcer devant ma tête sanglante le vœu d'un amour arraché par la violence. Mais apprends, et j'en fais le serment en présence de tous, que tant qu'il me restera une étincelle de vie tu ne traîneras pas Xénia à l'autel.

TVER.

Dimitri, j'ai fait preuve d'une longue patience en supportant tes offensans discours; je me suis tu

à dessein, et t'ai laissé pleine liberté d'exhaler ton orgueil ; mais tu as comblé la mesure, et ta folle arrogance a fixé ta destinée. Il suffit, je ne m'arrêterai pas ici davantage ; ma volonté ne suffirait plus peut-être à réprimer mon courroux. Je pars ; cependant, crois-moi, privé de mon secours, tu n'attendras pas long-temps ta chute. Le cimeterre des Tartares vengera mon injure ; et ta tête livide, sans parole et sans regard, exhaussée sur le fer d'une lance pour la terreur de tous, annoncera à la fois ta punition et ta mort.

(Il sort.)

SMOLENSK.

Amis ! pourquoi resterions-nous ici davantage ? Tous nos efforts pour fléchir Dimitri n'ont-ils pas été vains ? son orgueil a rejeté nos conseils. Il court vers l'abîme ; eh bien ! qu'il y tombe ! séparons dès ce moment nos fortunes de la sienne. Allons fléchir sous Mamaï et sous notre destinée.

(Il sort suivi des autres princes.)

SCÈNE III.

DIMITRI, le prince de BÉLOZERO, BRENSKY.

BÉLOZERO.

Ainsi le rayon de la liberté, ce précieux don des cieux, n'a lui qu'un moment pour nous, et s'est évanoui dans la tempête. Nos braves guerriers qui, pleins d'un espoir flatteur, s'étaient pressés vers le Don, s'en vont retourner sur leurs pas ; la douleur dans l'âme, la confusion sur le front, ils rapporteront

dans leurs foyers le trouble, l'épouvante et les chaînes pesantes d'une honteuse servitude. Est-ce là, prince, ce qu'attendait de toi la Russie, lorsqu'elle assembla ses fils sous tes drapeaux pour voler à la destruction de ses éternels ennemis, à la conquête de cette gloire et de cette liberté pour laquelle tous les cœurs ne cessèrent de soupirer sous le joug, qui fut l'espoir constant de notre longue patience? Ainsi dans un seul jour, dans une seule heure, ta barbare opiniâtreté renverse l'espérance de tant d'années. Et c'est toi, toi le premier de nos guerriers, toi dont l'héroïsme avait enflammé les princes, le peuple, la patrie entière; toi qui fis trembler Mamaï lui-même dans les batailles, c'est toi dont l'orgueil sauvage étouffe ainsi la terreur de ton nom!

DIMITRI.

Si recevant la mort dans les combats je pouvais faire à la Russie le sacrifice d'une nouvelle vie, je la dévouerais encore sans balancer. Non-seulement c'est un devoir à mes yeux de verser mon sang pour ma patrie, c'est encore une gloire. Mais livrer Xénia à des droits tyranniques, refuser ma protection à une femme sans défense; faire ce sacrifice non à ma patrie, mais au prince de Tver, mais à vous tous que je vois ébranlés par des doutes que je ne puis comprendre, c'est ce que je ne saurais faire sans me déshonorer. Prince, je ne suis pas moi-même maître de mon honneur; mon exemple appartient à la postérité et à l'avenir: me précipiter contre Mamaï dans la mêlée, et mourir vengé, voilà ce que je puis.

BÉLOZERO.

Dimitri peut plus encore : il peut, réunissant, par le seul acte de sa volonté, toutes les forces de la Russie, la délivrer et renverser Mamaï. En t'élançant avec tes seuls guerriers à la rencontre des Tartares, tu trouveras, non la vengeance, mais une tombe froide et silencieuse, d'où le temps effacera jusqu'au souvenir d'un trépas stérile. Mais l'homme qui rend la liberté à sa patrie sera nommé le bienfaiteur du peuple, tant que les champs et les villes cédant au torrent des âges, ne seront pas recouverts de la ronce des déserts, ou jusqu'au temps où les cœurs enlacés par l'ivraie de la corruption n'auront déjà plus rien de sacré sur la terre. Songes-y bien, seigneur; ma voix pressante pourra peut-être retenir les princes pour une heure encore. Je me hâte de retourner vers eux, je les conjurerai de nouveau ; j'attendrai de ta part des paroles de concorde. O Dimitri, ne me réduis pas au déclin de ma vie à pleurer sur les jours de ta gloire éclipsée, à descendre au cercueil avec la pensée que la Russie est tombée de nouveau et pour long-temps sous le joug des Tartares! Que ma cendre, qui reposera avec celle de mes ancêtres dans la profondeur du monument, n'y soit pas réduite à partager les gémissemens, l'horreur et les larmes de la patrie; que de tristes orphelins et des veuves désolées ne viennent pas troubler le sommeil et la paix de la mort.

SCÈNE IV.

DIMITRI, BRENSKY; Dimitri s'assied, accablé par ses pensées.

BRENSKY.

Quoi! rien ne pourra te fléchir?

DIMITRI.

O Brensky, en vain tu me parlerais davantage! Non; après les paroles offensantes que j'ai entendues en ce jour, je ne puis écouter des conseils tardifs. Pour toi, tu peux, en blâmant mon emportement, en accusant ma passion, m'abandonner à ma ruine. Va, cours grossir le nombre de cette troupe déloyale, et laisse-moi chercher seul dans le combat le trépas auquel on m'a voué.

BRENSKY.

Seigneur, je ne réitérerai pas mes avis. Ce que mon tendre attachement a pu t'exprimer, l'inimitié et la rage des princes te l'a clairement manifesté; ils t'ont montré l'abîme ouvert sous tes pas. Mais là où les conseils importunent, un ami discret sait garder le silence, non tel que le vil flatteur qui abandonne son idole chancelante, mais comme l'ombre de son ami qui s'efface avec lui. Si tu cours à la mort, j'y cours avec toi, et je ne sépare plus ma destinée de la tienne.

DIMITRI, se levant.

Viens dans mes bras, fidèle ami de mon cœur;

ami austère dans la prospérité, et tendre dans l'infortune. Allons, périssons ensemble au milieu des ennemis; mais vendons-leur chèrement notre vie; que l'œil puisse compter leurs cadavres amoncelés autour de nous; périssons! Mais pourquoi nous rabaisser dans notre pensée, au point de croire qu'un trépas inévitable nous attend dans le combat avec des guerriers tels que les nôtres? Non; que Mamaï tremble lui-même! mon frère, le nom de Serpoukhof m'est resté fidèle. L'effet a déjà montré ce qu'on doit attendre des phalanges de Moscou. Ce ne sera pas leur premier exploit contre les hordes tartares. Je vais rassembler mes boyards, mes voïévodes, et leur annoncer la honteuse défection des princes. Et toi, cours vers Xénia; tâche de justifier à ses yeux, par les tourmens que j'endure, cette explosion de jalousie dont j'osai l'offenser, dont je n'ai pas encore reçu le pardon; conjure-la de m'accorder la consolation de la revoir, qu'elle me refuse avec tant de rigueur. Apprends à la princesse avec quel désespoir je tomberais sous le cimeterre de Mamaï, si la mort me surprenait accablé du courroux de Xénia. Mais, si un seul de ses regards m'encourage et me console, je puis encore aimer la vie, je puis être invincible.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place située au milieu du camp; la tente de Dimitri est dressée auprès. L'heure de l'action est la fin de la nuit, au moment du crépuscule.

DIMITRI, et un GUERRIER.

DIMITRI.

A-t-on déjà interrogé le chef des prisonniers qu'amène un détachement des gardes avancées? Son dessein est-il connu? Sait-on qui est ce barbare?

LE GUERRIER.

Il est d'une race illustre, du nombre de ces princes que l'amour du pillage entraîne sous les drapeaux de Mamaï. Comptant nous surprendre à l'improviste, il commandait un gros de Tartares pour une expédition nocturne: c'est tout ce que je sais. Mais l'élite de vos boyards s'est assemblée sous votre tente après le conseil; peut-être le captif leur aura-t-il fait d'autres aveux.

DIMITRI.

Qu'on introduise les boyards. (*Le guerrier sort.*) C'est ici que j'ai résolu d'attendre le retour de

Brensky. Faut-il perdre l'espérance ? La nuit s'achemine vers sa fin; je vois s'avancer l'heure de l'aurore, cette heure d'une lutte sanglante ; et Brensky ne m'a pas encore apporté de réponse; j'ignore encore si ma déplorable vie est chère à Xénia, ou si cette vie est l'objet de son indifférence, peut-être même de sa haine! ah! je dois souhaiter en ce jour la fin d'une triste existence ; et, sans espoir, me lancer au milieu des combats, pour ensevelir ma douleur dans la nuit de la tombe.

SCÈNE II.

DIMITRI, LES BOYARDS.

DIMITRI.

Fermes soutiens du trône et de l'empire, âme du conseil des princes, rayons de leur gloire sans tache, vous que la voix du peuple a rassemblés autour de moi ; oui, ce peuple appréciateur des services, et si souvent équitable, vous a désignés à l'estime de votre prince. Eh bien ! c'en est-il fait ? voulez-vous encore que le Don nous voie repasser ses ondes devant des hordes féroces, ou bien, n'écoutant que la voix du courage, ne vaut-il pas mieux rester fermes sans reculer d'un seul pas, et nous précipiter courageusement à la rencontre de Mamaï ?

LE BOYARD.

Prince, le conseil de tes boyards t'avait proposé, il est vrai, de transporter notre camp au delà du Don : ses flots rapides eussent opposé une barrière

naturelle à la course impétueuse de l'ennemi ; mais le prisonnier, par ses aveux, a éclairé notre pensée. Il nous serait honteux désormais d'éviter la bataille, lorsqu'un devoir sacré et l'honneur nous ordonnent de combattre.

DIMITRI.

Et quel mystère ce barbare vous a-t-il découvert ?

LE BOYARD.

Que le kan a confirmé les menaces de son envoyé ; que, te reconnaissant comme l'âme de la magnanime résistance de la Russie, il a juré de ne pas se départir de sa guerre acharnée avec Moscou, qu'il ne t'ait arraché le diadème, qu'il n'ait abattu ta tête dans la poussière, et que, pour l'effroi de l'univers, il ne t'ait exposé au milieu de la Horde comme un gage sanglant de sa fureur. Sa férocité a électrisé les Tartares, et Cheloubey, ce géant orgueilleux de sa force, a juré, sur les paroles de l'Alcoran, d'apporter la tête de Dimitri aux pieds de Mamaï. Vivrons-nous pour souffrir tant d'insolence ? non ! mourons plutôt les armes à la main, accablés sous le nombre de nos ennemis.

DIMITRI.

Amis, il ne sera pas facile à ce barbare de faire un trophée de ma tête, je combattrai en invoquant le Dieu des armées, et ce nouveau Goliath tombera dans la poussière ; ces téméraires seront arrêtés dans leur course, leur audacieuse puissance s'effacera, et leur mémoire déshonorée s'anéantira avec

un bruit formidable ! Le Dieu vivant se manifeste, non dans les forces des puissances de la terre, mais dans le triomphe de la bonne cause ! vos glaives ont su le prouver aux Mogols, lorsqu'ils les ont terrassés sur les bords de la Voja. Le même Dieu est aujourd'hui avec nous, et votre courage est le même. Faut-il troubler nos âmes par l'idée de la mort ?... non, que plutôt le glaive nous ouvre un chemin sanglant à la victoire.

LE BOYARD.

La victoire, prince, n'est plus qu'une espérance vaine. Les hordes de nos ennemis se précipitent sur nous, semblables à un tourbillon de neige au sein d'un rude hiver; les forces rassemblées de tous nos princes suffiraient à peine pour leur résister. Mais, quoique abandonnés par la plus grande partie de notre armée, nous ne nous épouvanterons pas de cette invasion menaçante; nous courons au-devant d'une mort certaine, comme la masse des eaux d'un fleuve se précipite vers l'Océan. Quand le peuple, heureux par la bonté de son prince, voit éclater en lui l'amour de l'honneur national, il n'hésite pas à lui reconnaître les droits sacrés d'un père; alors les sujets ne sont pas des esclaves qui, attendant du changement seul l'adoucissement de leur sort, abaissent en un jour de combat leur front et leurs genoux devant l'ennemi, et, suppliant pour leur vie, ne rougissent pas de la captivité. Non; ils se regardent comme les enfans de leur souverain; et, pleins de mépris pour les barbares, ils sont prêts à sacrifier leur vie pour son honneur. C'est

ainsi que sur tes pas nous marcherons à la mort avec intrépidité.

DIMITRI.

Mourons, puisque le destin nous a voués à un noble trépas; ne survivons pas à la flatteuse espérance de secouer le joug d'une main hardie : qu'il traîne ses fers, celui qui n'ose les briser! Il n'y a point de fers dans la tombe, le bruit des chaînes n'y retentit plus. Mourons en braves, et qu'au souvenir de nos actions le gazon reverdisse d'âge en âge sur nos tombeaux; que les traces du lâche n'osent s'y imprimer; que nos neveux saluent en pensée nos cendres! Temps à venir, dérobés à nos yeux par un voile épais, c'est vous que je reconnais pour juge; c'est vous qui apprécierez nos éclatans efforts; et, puisqu'ils ne serviront que d'une trop faible défense à notre liberté, puisqu'il ne nous est pas donné de sauver notre patrie, nous voulons du moins nous ensevelir sous ses ruines; mais notre mémoire vivra, elle sera le modèle de la postérité. Sages boyards, retournez vers nos guerriers, formez leurs rangs, et quand l'heure sera venue, que la voix belliqueuse des trompettes annonce le combat!

SCÈNE III.

DIMITRI seul.

S'il ne te reste plus d'espoir, ô ma chère patrie, que du moins ma valeur te soit encore une fois utile; si le sort t'a vouée à l'esclavage, je ne pleu-

rerai pas sur ton infortune, mais je te donnerai ma vie. Et toi, Xénia, objet de mon amour, toi, sans qui je ne saurais supporter l'existence, tu recevras en idée mon dernier soupir. Ah! si j'avais le don de me partager entre ma patrie et Xénia, avec quel transport je consacrerais ma vie à l'une, et toutes mes pensées à l'autre! et pourquoi ce partage? Vous êtes toutes deux confondues dans mon âme, vous m'êtes toutes deux également chères, également sacrées, et toutes deux vous m'abandonnez en ce jour. Mais quel bruit?... c'est Xénia.... heure fortunée! Tremble, barbare Mamaï, je me réconcilie avec la vie.

SCÈNE IV.

DIMITRI, XÉNIA, ISBRANA.

XÉNIA.

C'est à toi, prince, que j'ai recours dans mon désespoir. Parle, est-il fondé ce bruit populaire qui trouble aujourd'hui mes faibles esprits? Est-il vrai que Dimitri soit délaissé de tous; que tous les princes courbent leur front devant Mamaï; que, seul, tu te précipites dans les combats au-devant d'une mort certaine; que cet orgueilleux Mamaï, ce féroce conquérant, triomphe par la discorde de la valeur russe, et que la triste Xénia soit destinée à connaître tous les malheurs ensemble?

DIMITRI.

Hélas! à la honte des princes, cette nouvelle

n'est que trop véritable; ces hommes peu généreux oublient l'honneur et le devoir, ils se prosternent aux pieds du kan, tandis que devant moi ils s'arment d'insolence. Mais que Mamaï ne se hâte pas de triompher, avant de m'avoir vu tomber mort au milieu de ses Tartares! Ce n'est que par le plus pur de son sang, par des milliers de victimes, par la perte de ses meilleurs guerriers, par une appréhension continuelle de sa ruine, qu'il peut acheter un triomphe sur la valeur des Russes. Mais si une parole ou un regard de Xénia voulait ranimer d'un peu d'espoir mon amour consterné, si tu me promettais, repoussant une pensée trop cruelle, de ne pas t'ensevelir dans cette retraite profonde où des vœux redoutables doivent prononcer notre séparation éternelle, et absorber avec toi toute la joie de mon âme! si tu consentais à me promettre, pour prix de mes exploits, le don de ton cœur, ce don le plus précieux de l'amour, oh! combien alors ma valeur s'embraserait d'une nouvelle flamme! combien mon bras en recevrait une force surnaturelle! Alors plus de trépas; le courage féroce des Tartares s'arrêterait immobile et tomberait sous mon glaive, et le fougueux Mamaï emporterait dans sa fuite, au sein des plaines désertes et des solitudes lointaines, la honte de sa défaite et le châtiment de son orgueil.

XÉNIA.

Non, non, n'accumule pas sur ta tête tous les malheurs dont le destin prit plaisir à semer la route de ma vie! Hélas! le ciel m'a dispensé à pleines

mains les larmes et la douleur; toutes les misères naissent sur mes pas. A peine suis-je arrivée en ces lieux, et déjà le sort a redoublé de sévérité envers ma patrie; l'ardeur martiale s'est éteinte; la discorde a agité ses flambeaux; les princes s'empressent de tendre leurs mains aux fers, et je te vois enveloppé par la trahison et la mort.

DIMITRI.

Que les princes me trahissent! les cœurs des boyards, du reste de la noblesse, n'ont pas démenti leur fidélité. Un souverain est exempt de péril, alors qu'il se trouve au milieu de citoyens dévoués, accompagné d'une élite de sages boyards, et d'une loyale noblesse. N'accusons pas les décrets du sort; peut-être m'ont-ils destiné à accomplir avec gloire la délivrance de la Russie; peut-être est-ce à moi seul qu'est réservé l'honneur de terrasser le kan et ses artificieux guerriers; de détacher les fers de nos princes ingrats. La renommée de cet exploit passera aux siècles les plus reculés, et les descendans libres des Russes, glorieux de mon triomphe, en graveront le souvenir sur ma tombe.

XÉNIA.

Ton intrépidité, semblable au désespoir, est faite encore pour redoubler ma peine. Tu veux te lancer dans les combats? Eh! que peut ta faible escorte contre les forces des Tartares? Une perte inévitable t'y attend. Mais, que dis-je, infortunée! hélas! la fuite te prépare un semblable destin; les

barbares, sont avides de ton sang. O sort impitoyable! tu as rassemblé tous tes coups pour en accabler à la fois mon âme! Privée d'une mère, il me restait un ami pour lequel je consentais encore à supporter la vie, mais ta voix terrible m'a ordonné de m'en séparer! J'allais m'ensevelir dans la retraite; j'abandonnais le monde pour cacher au fond de mon cœur l'idole de mon amour, pour errer dans la solitude avec mes pensées pleines de lui; là, son nom et sa gloire eussent été ma plus douce consolation; là, j'eusse écouté avec transport les cantiques où le chœur sacré bénit son nom. Mais tu veux m'ôter cette douceur dernière; tu brises le dernier lien qui m'attache au monde; tu me menaces de la mort et d'un affreux abandon! Non, seigneur, avec ce petit nombre de guerriers tu ne peux t'exposer au hasard des batailles. J'ai fait supplier les princes de venir, et peut-être.....

DIMITRI.

Eh! que peux-tu en attendre?

XÉNIA.

Je l'ignore; mais il n'est rien que je ne doive tenter pour détourner ta perte, pour te sauver. Puisque les lois de la nature n'ont accordé d'autres armes à notre sexe que les pleurs et les gémissemens, j'en veux faire usage. C'est moi qui suis la cause de la discorde; que le courroux des princes tombe sur moi! qu'ils me fassent périr, pourvu que je te délivre! La mort sera un bienfait pour moi, elle sera le terme de mes malheurs.

DIMITRI.

Et je te verrais exposée à leurs insultes? je souffrirais.....

XÉNIA.

Si je te suis chère, si tu brûles pour moi d'une flamme véritable, que ta patience en soit le gage. Qu'est-ce que mon existence à coté des maux de la patrie ?..... Les princes approchent.

SCÈNE V.

Les précédens, les princes de TVER, de BÉLOZERO, de SMOLENSK, etc.

XÉNIA.

Sages monarques, l'infortunée Xénia, cause involontaire de la lutte malheureuse élevée entre vous, en appelle à votre tribunal. Puisse-t-il être équitable! Et toi, prince de Tver, que j'ai tant irrité, sois le terrible juge de la triste Xénia; je te fus promise, j'ai rejeté ta main, j'ai voulu cacher dans une profonde retraite et ma secrète douleur, et les secrètes agitations de mon âme. Mais tu as pénétré la cause de mes refus; tu sais que je brûle pour un autre que toi. Eh bien! tu sais la vérité, j'ose l'avouer devant toi, devant tous les princes. (*Montrant Dimitri.*) Le voilà celui qu'a choisi mon amour.

TVER.

Tu ne m'as donc appelé que pour m'insulter; que pour relever, par ma présence, la victoire de mon rival?

XÉNIA.

Hélas! je ne voulais que m'accuser à tes yeux. Je voulais que, ne mettant plus de bornes à ta haine, tu me punisses pour l'exemple des âmes faibles, afin qu'effrayées de mon sort elles frémissent de s'abandonner à l'amour. Je n'allégueral pas pour excuse que, ne t'ayant pas engagé ma foi, je n'ai pu reconnaître tes droits sur ma personne, et que, pouvant disposer d'une main libre encore, j'ai eu le droit de me choisir un époux selon mon cœur; je ne rappellerai pas, pour me justifier, que ma tendre mère m'avait permis d'aimer Dimitri. Sans doute, son ombre gémit en silence aux côtés de cette fille si coupable à tes yeux.

TVER.

Oui, tu es coupable, et rien ne peut te justifier. Ton père seul put disposer de toi; l'auguste cérémonie des fiançailles m'a donné des droits sacrés jusqu'à la mort; de ce jour solennel, tu ne dus nourrir aucune pensée qui me fût étrangère.

XÉNIA.

Use donc de ce droit que te donna mon père, et, pour me punir, désigne-moi une retraite austère et déserte où je porterai, parmi les soins les plus pénibles le pesant fardeau de la vie. Exile-moi jusque dans ces lieux où, pendant la plus grande partie de l'année, gémit la nature, privée des rayons du soleil; où le sifflement menaçant des tourbillons impétueux me portera sans cesse le souvenir de ton juste courroux. Mais qu'alors ce courroux soit satisfait! C'est

vous, princes, que j'ose en supplier aujourd'hui; au nom de vos épouses, de vos sœurs, de vos filles, de tout ce qui peut vous être cher dans cette vie, éteignez par ma punition les flambeaux de la discorde; unissez-vous de nouveau pour effacer la honte et l'esclavage du front de vos concitoyens; j'ai porté la désunion au milieu de vous: anéantissez-moi, exilez-moi dans les plus profondes solitudes, mais du moins sauvez votre patrie gémissante.

TVER.

Xénia, quelqu'offensans qu'aient été tes refus, je me montrerai indulgent encore une fois. Que ce soit ma haine contre les Tartares ou le souvenir de mon ancien amour qui m'inspirent d'oublier tes mépris, de t'en accorder le pardon, de marcher vers cette lutte sanglante, n'importe: je consens à devenir encore l'allié sincère de Dimitri, malgré les outrages que m'a fait essuyer son esprit hautain. Mais, pour effacer tant d'injures, il faut que notre union lave, à la face de l'armée, le souvenir de ma honte. Jure que, ce jour même, tu me suivras à l'autel, et ma main est prête à confirmer de nouveau notre alliance et à reprendre le glaive.

XÉNIA.

Hélas! tu es sans pitié comme le destin! sois moins indulgent, et en même temps moins cruel; tu veux m'épargner, et tu déchires mon cœur!

BÉLOZERO.

Songe, Xénia, songe que, par cet hymen que le devoir t'impose, tu sauves peut-être l'honneur de

la Russie entière, que tu lui apportes la liberté, fruit attendu de cette guerre. Oh! que tu donneras un grand exemple! Qui pourrait désormais chanceler, quand Xénia aura vaincu son amour, quand elle aura sacrifié plus que sa propre vie! Mais tu gardes le silence? Dirai-je que cet hymen sauvera celui même sur qui tous tes vœux se réunissent; que les jours de Dimitri...

DIMITRI.

Quel est ce zèle extrême pour des jours que vous avez abandonnés! Je consens qu'un mot de Xénia décide en ce moment de mon sort, de mes sentimens, de mes vœux! mais épargnez-moi votre pitié. Qu'importe que je vive ou que je périsse!

SMOLENSK.

Ne prodiguons-nous pas en vain et le temps et les paroles, contre son orgueil et contre la faiblesse de Xénia? Les ténèbres de la nuit se dissipent, et le traité n'est pas encore conclu avec Mamaï! Pour prévenir mille maux, hâtons-nous d'envoyer le tribut préparé, puisqu'il n'est plus de moyens ni d'espoir de ramener à la raison la résistance de Dimitri, que nourrit encore l'opiniâtreté de la princesse.

TVER.

Fidèles amis, je rougis d'avoir pu descendre jusqu'à la prière. Du moins je trouverai dans vous d'irréfragables témoins devant le père de la princesse et la Russie entière; votre voix apprendra, à la patrie en pleurs, qui elle doit accuser de ses misères, sur quelle tête elle doit faire

éclater son indignation. Puisse le mépris de ses concitoyens, et la souffrance universelle, faire le supplice de celui qui en fut la cause! Puisse le père de Xénia, aux cris de douleur d'une population désespérée, trompé par celle dont il attendait la consolation de sa vieillesse, maudire la coupable, et le jour qui la vit naître!

(Il veut sortir.)

DIMITRI.

Qu'oses-tu dire?

XÉNIA, arrêtant le prince de Tver.

Arrête, prince cruel! tout mon cœur a frémi de tes effroyables menaces. Quoi! je serais accusée des maux de ma patrie! je serais foudroyée de la malédiction d'un père, de cette malédiction accablante que la mort même ne serait pas capable d'enlever de dessus ma tête, qui n'épargnerait pas ma cendre au sein du tombeau, qui repousserait de mon ombre l'ombre de ma mère! Terrible pensée! Ah! délivre-moi de cet anathème, et si tu peux encore souhaiter ma main, que ne t'offre pas l'amour, mais l'effroi, prends-la, et du moins ne me fais pas maudire par mon père!

DIMITRI.

Infortunée Xénia, que fais-tu?

XÉNIA.

Mon devoir. Le cri de la nature se fait entendre, que la voix de l'amour se taise!

(Dimitri, désespéré, s'appuie sur le sein de Brensky.)

TVER.

Surpris, ô Xénia, de ta victoire sur toi-même,

satisfait de ta main, je m'en fie au temps pour te prouver que je suis digne de ton cœur. (*Aux princes.*) Courons au combat, mes amis! l'injure avait enchaîné nos cœurs généreux! elle est vengée, Dimitri seul est puni.... Que Xénia à l'autel....

DIMITRI.

Tu ne l'y conduiras pas. Tu n'iras pas loin pour chercher le combat. Le glaive décidera...

(Il tire son glaive, et veut se jeter sur le prince de Tver.)

BÉLOZERO, l'arrêtant.

Arrête! ton rival est désarmé!

DIMITRI.

Qu'il demande un glaive.

XÉNIA, se plaçant entre eux deux.

Non, les armes sont inutiles, mon sein lui servira de bouclier contre toi. Frappe; oublie toutes les lois! Heureuse, si je puis sauver les jours de l'époux qui m'est destiné!

TVER.

Dimitri, épargnons-nous l'un l'autre. Ces combats, que la loi autorise dans d'autres contrées, ne sont pas introduits jusqu'à ce jour dans nos mœurs, simples encore. La patrie nous mit en main le glaive contre ses ennemis, et c'est Mamaï qui nous appelle aux combats. L'éclat des couronnes attend les braves; les larmes et la douleur des familles poursuivent les meurtriers. Allons; nos exploits sur le champ de bataille feront voir qui est le plus digne de Xénia.

(Il sort avec sa suite, emmenant Xénia.)

SCÈNE VI.

DIMITRI, BRENSKY.

DIMITRI.

Je reste immobile..... Quoi ! je lui ai permis d'entraîner Xénia ! Oh ! que de maux peuvent produire l'étonnement et la stupeur. Je suis incapable de penser ; tous mes esprits sont égarés, je suis en ce moment semblable à cet infortuné qui, suspendu aux lèvres d'un ami mourant, épie ses paroles, quand soudain... sa faible voix expire. Il ne mesure pas tout d'un coup l'étendue de son malheur. Son ami est déjà saisi par la mort, et la mort lui paraît encore impossible. O destin ! quel dernier coup m'avais-tu réservé !...

BRENSKY.

Renfermons-nous dans la tente pour gémir ensemble. Ici la douleur qui te déchire pourrait attirer plus d'un regard curieux.

DIMITRI.

Que l'armée entière, que toute la Russie, connaissent, s'ils veulent, mon amour et mon désespoir. Xénia n'a pas voulu reconnaître cet amour, elle n'a pas eu pitié de ma douleur, de cette douleur éternelle. (*Les trompettes sonnent derrière la scène.*) Mais j'entends le son de la trompette guerrière.

BRENSKY.

Prince, ce son nous invite aux combats, reviens

à toi ; et, rappelant une mâle ardeur digne de l'âme de Dimitri, parais, et justifie l'espoir que la patrie fonde sur toi.

DIMITRI.

La voilà donc cette heure après laquelle soupirait mon cœur, ce cœur qui, dévoré de la douleur d'une flamme abusée, s'embrase à l'ardent désir de verser du sang. Je vous rencontrerai enfin, Mamaï, et toi, Cheloubey, barbare qui agites ton glaive autour de ma tête. Volons à leur rencontre ! (*Il fait quelques pas, puis s'arrête.*) Mais si je ne me commande pas à moi-même, pourrai-je ordonner les rangs de mes guerriers ? Si je perdais la bataille par mon désespoir ! O Brensky ! ami fidèle ; place-toi, au lieu de moi, sous le grand étendard, et que ton courage tranquille conduise nos phalanges à de dignes exploits. Prends mon casque, prends les marques de mon rang ; remplace-moi dans cette journée décisive.

BRENSKY.

Qu'ordonnes-tu, prince ? Quelle étrange pensée...

DIMITRI.

L'extérieur d'un simple guerrier est ce qui me convient en ce jour. L'éclat de cette armure rassemblerait autour de moi tous les Russes ; ils me feraient un rempart de leur corps ; et moi je ne souhaite que les dangers et la mort.

BRENSKY.

Prince, écoute ma voix ; sois sensible à mes larmes ;.... permets-moi du moins de partager tes dangers. Si tu succombes, comment pourrai-je

vivre? Quelle honte aux yeux de la patrie si ton écuyer fidèle restait après toi!

DIMITRI.

Tu dois te conserver pour ton ami; tes jours peuvent m'être utiles, même au delà du trépas. Voilà la chaîne qui couvrait ma poitrine; tu la porteras à la princesse. Lorsque ma bien-aimée apparaissait à mes yeux ou à ma pensée, cette chaîne confidente s'est agitée plus d'une fois sous les battemens de mon cœur. Donne-la-lui comme un gage de ma fidélité quand je ne serai plus; et si elle regrette son amant, même par une seule larme, viens apporter cette consolation sur mon triste tombeau.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une vallée entourée de montagnes très-boisées. A droite, un tronc d'arbre renversé sur une grosse pierre.

XÉNIA, ISBRANA.

XÉNIA.

Pourquoi poursuivrais-je ma course? Souffre, Isbrana, que la triste Xénia rappelle ses forces dans ce désert, ou plutôt attendons ici les féroces Tartares; que leurs mains sanglantes enfoncent le poignard dans mon sein, et m'immolent sur le cadavre de Dimitri.

ISBRANA.

Il est mort? D'où le sait-on? Qui vint l'annoncer?...

XÉNIA.

Personne; mais tout me le dit. Le désordre de nos troupes, leur fuite précipitée, le cri sauvage des Tartares, de ces monstres odieux, qui, le fer à la main poussent les Russes vers leur camp, et les

poursuivent dans leur camp même.... Faut-il d'autres preuves encore?.... Non; Dimitri n'est plus!

ISBRANA.

Ainsi la patrie perd avec sa liberté un chef valeureux, le plus illustre de ses princes....

XÉNIA.

Jour horrible où j'ai causé tant de maux, où j'ai précipité mes concitoyens dans les fers!

ISBRANA.

Et de quoi peut-on t'accuser? N'est-il pas immense le sacrifice que tu as fait à ta patrie, en promettant de suivre à l'autel l'orgueilleux prince de Tver. Rien n'a pu nous sauver; le ciel nous a retiré son appui.

XÉNIA.

Ah! Dimitri aurait pu nous sauver! Un grand cœur maîtrise le destin des batailles. Les cieux ont doué Dimitri d'une âme sublime. Mais son esprit a succombé sous le poids d'un désespoir que j'ai fait naître; il n'aura pu supporter ma trahison.

ISBRANA.

Le devoir n'est point une trahison. La malédiction d'un père forçait ta volonté.

XÉNIA.

Je ne sais, hélas! si la main du sort appesantit la malédiction sur moi; mais je fus malheureuse dès le berceau; et le sort, constant dans sa haine, vient d'y mettre aujourd'hui le comble. Dimitri m'accusait peut-être; affreuse pensée! Et je respire en-

core.... Je m'éloigne du camp; je fuis l'approche des Tartares. Ah! retournons sous nos tentes; que le glaive des infidèles termine à la fois ma vie et mes tourmens.

ISBRANA.

Je vois des guerriers russes; un boyard marche à leur tête.

SCÈNE II.

XÉNIA, ISBRANA, UN BOYARD de Moscou, suivi de quelques guerriers russes.

XÉNIA.

Parle, vaillant boyard; notre dernière heure est-elle déjà sonnée? l'impitoyable Mamaï charge-t-il de chaînes la malheureuse Russie?

LE BOYARD.

Rassure-toi, princesse; nous sommes vainqueurs: le kan est en fuite; la Russie est délivrée.

XÉNIA.

Dieu de miséricorde, tu as entendu notre voix; tu as enchaîné ta colère, et ta force a couvert les Russes! Dans l'excès de ma joie j'ose espérer que tu as dérobé le prince au trépas, pour que ses yeux puissent voir les infidèles renversés, et la patrie dépouillant les vêtemens de l'esclavage. (*Au boyard.*) Mais apprends-moi quelle heureuse révolution nous apporta notre salut.

LE BOYARD.

La main du Très-Haut a sauvé la Russie. Qui peut résister à cette main formidable? Elle arrache le triomphateur de son char de victoire; et comme un roc sourcilleux, le superbe roule dans l'abîme. Ainsi ont été confondus les desseins de Mamaï. Nos braves brûlant d'assouvir leur vengeance se sont précipités vers la place qu'occupait l'ennemi. A peine avions-nous fait un pas, que les flèches sifflantes, messagères du combat, tombèrent sur nous aussi nombreuses que la grêle dans un jour d'été. Nos phalanges poursuivaient leur marche en silence; l'écho de la plaine ne répétait que le bruit de leurs pas. Serrant leurs rangs, pressant bouclier contre bouclier, elles semblaient une forteresse mobile. Enfin les guerriers de la Horde nous rencontrent; un cri belliqueux s'élève et le combat commence. Tout à coup paraît une troupe de champions tartares; à la vue de ces géans, la surprise trouble les esprits de nos soldats. Tels que ces vents terribles, qui, s'échappant des flancs de la montagne, traversent les déserts immenses, et volant vers la forêt sauvage, renversent les faibles arbrisseaux, déracinent les robustes sapins, tels deux guerriers, Témir et Cheloubey, s'élancent sur nos bataillons à travers mille épées. La terreur les précède; le trépas vole avec eux, et des monceaux de cadavres signalent leur passage. Déjà une foule de boyards, de chefs, de princes, nageaient dans leur sang, épars dans la foule des morts. Nos soldats palpitans fuyaient devant ces barbares : vainement pour les

rallier le prince de Bélozero donna l'exemple du courage : six de ses fils tombèrent sous ses yeux ; six fois la mort frappa ce père infortuné ; mais immobile, les yeux vides de larmes, retenant ses soupirs, il voulait périr ; et sans doute il aurait péri, si deux guerriers russes n'avaient arraché la mort des mains des deux Tartares. L'un était le célèbre Péresvet, qui, dans des jours de paix, se déroba aux orages du monde, et cacha son rang élevé sous le cilice monastique ; mais, au fond de sa retraite paisible, il entendit la voix de la patrie qui le rappelait aux combats et à son ancienne gloire. Non moins formidable par sa stature que par son courage, il provoque Témir, il le combat ; et, comme l'avalanche précipitée du haut des montagnes, tous deux tombent à la fois. Non loin de là se livre dans le même temps un assaut terrible. C'est l'immense Cheloubey, et cet autre guerrier qui nous apparut comme un ministre de la protection divine. Tous les yeux se fixèrent sur leur lutte merveilleuse.

XÉNIA.

Quel était ce guerrier ? et comment jusqu'aujourd'hui la voix publique a-t-elle gardé le silence sur ses exploits ?

LE BOYARD.

Nul ne le connaissait, sa visière baissée cachait ses traits à tous les yeux. Son casque privé d'ornemens, son simple bouclier ; tout annonçait un guerrier sans nom ; il n'était distingué que par un tissu attaché à son bras, mais son port révélait une illustre origine. La vue du héros étonna Cheloubey, et

pour la première fois il connut la crainte. Le glaive du guerrier russe portait des coups prompts et terribles. Quand il ne blessait pas, il faisait jaillir des éclairs de l'armure du barbare. Celui-ci levant le bras pour fendre le casque de son adversaire, rencontre tantôt un solide pavois, tantôt un glaive rapide. Enflammé de colère, semblable à un lion irrité, le Tartare jette enfin son pesant bouclier, recule, et saisissant à deux mains un long cimeterre, renonce à la ruse et pense, par une attaque soudaine, écraser le héros sous sa force gigantesque. Il court. L'inconnu le voit et l'attend. Le cimeterre est suspendu sur sa tête... mais le héros recule à son tour, le glaive frappe l'air. Cheloubey, entraîné par son propre poids, tombe, et la plaine retentit de sa chute. Mamaï avait vu de loin la mort de Cheloubey : immobile d'effroi, il ne sut que résoudre, la crainte enchaîna ses sens. Tout à coup le frère de Dimitri quitte le bois voisin et surprend les Tartares par derrière. Alors leur armée couvre la campagne de sa fuite. Mamaï et ses guerriers, jetant bas leurs armes, fuient éperdus. La vaste plaine est trop étroite pour eux, et le Russe, debout sur le champ de bataille, loue et bénit le Seigneur [22] !

XÉNIA.

Mais tu ne parles point de Dimitri. Je frémis... Ah ! sans doute tu caches quelque malheur à Xénia ?

LE BOYARD.

Son sort est encore inconnu, cette incertitude

consterne l'armée. On ne trouve ni le prince, ni le brave qui renversa le plus ferme rempart de la Horde. Les princes ont résolu de se rassembler près du champ de bataille, dans cette même vallée pour délibérer sur les moyens de retrouver Dimitri et le guerrier mystérieux. Espérant les rencontrer ici, je me suis hâté de venir...

XÉNIA.

Ah! quel espoir fonder sur leurs soins glacés! Mais je ne puis supporter le supplice de l'incertitude. Boyard, ne perdons pas de temps, allons au camp, rassemblons les cohortes moscovites et celles de Nijni, qu'elles courent, qu'elles se répandent partout; que leur regard fidèle cherche leur chef au milieu des cadavres amoncelés.... Peut-être n'est-il que blessé, couché parmi les morts; peut-être attend-il des secours; (*à Isbrana*) peut-être son cœur invoque ma présence!

(Xénia sort, et tous la suivent.)

SCÈNE III.

DIMITRI blessé, vêtu comme un simple guerrier, descend lentement la montagne, appuyé sur son glaive.

DIMITRI, levant la visière de son casque.

Est-ce Xénia que j'ai vue! N'est-ce point une erreur de mes yeux appesantis, un rêve délicieux, une illusion qui augmente ma douleur, qui me rappelle qu'en cet instant même les flambeaux de

l'hymen s'allument dans le camp pour Xénia. Dans le camp... mais je n'y reviendrai plus, je veux attendre ici un trépas solitaire. Blessures cruelles! je vous bénis, vous précipitez le terme de mes peines. (*Il s'assied sur une pierre.*) Cette pierre sera mon lit de mort et recouvrira ma tombe. Heureux de reposer près des lieux sacrés où le glaive de la patrie frappa les Tartares! (*D'une voix entrecoupée.*) Et toi, dont j'ai éprouvé l'amitié sublime! toi, qui seul connais le secret funèbre de ce tissu attaché à mon bras, de cette marque à laquelle tu voulais reconnaître ton ami dans la foule des mourans et des morts; ô Brensky,... hâte-toi...

(Il tombe sur la pierre.)

SCÈNE IV.

DIMITRI, les princes de BÉLOZERO, de TVER, et autres; XÉNIA, UN BOYARD de Moscou, plusieurs boyards guerriers.

TVER.

Amis! je ne sais si c'est la joie de revoir Xénia, ou quelque pressentiment qui me donne l'espoir de rendre à la reconnaissance publique le héros qui fit tomber Cheloubey comme une tour orgueilleuse, et brisa nos fers ignominieux. O mes ancêtres! vous êtes vengés, la campagne est rougie du sang des Tartares. Sortez de vos tombeaux, ô vous qui fûtes victimes de leurs fureurs; enivrez-vous de joie en comptant leurs cadavres. Je vous jure de

le recevoir, de le reconnaître, de l'honorer à jamais comme un frère, quand même la naissance l'aurait placé dans un rang obscur.

BÉLOZERO.

Le Très-Haut m'a ravi l'espérance en me ravissant mes fils, et, poursuivant ma vieillesse de sa colère, il ne m'a pas même permis de périr avec eux. Sa volonté sainte me refusera-t-elle encore de contempler le noble front du vengeur de mes enfans; ne pourrai-je emporter cette consolation au tombeau?

TVER.

Guerriers! courez à sa recherche!

BÉLOZERO.

Et plus encore à celle de Dimitri. Souvenez-vous, amis, que ce grand homme éveilla la vaillance de nos peuples; que le premier il a mesuré nos forces; qu'il a eu foi dans la gloire des Russes sous le joug. Volez..... Mais je vois son casque et son armure.

SCÈNE V.

Les mêmes; UN GUERRIER, suivi de beaucoup d'autres, apporte le casque, la cuirasse et la chaîne d'or du grand-duc. On apporte les drapeaux des Tartares.

XÉNIA.

Il n'est plus!... Tout est fini pour moi!

TVER.

Xénia!

XÉNIA.

Ah! prince! je ne cache plus mes larmes, elles doivent t'offenser. Frappe, punis mon crime! Mais sous le poids de ta colère, sous ton glaive menaçant, j'avouerai que ma parole t'a trompé. Dimitri me fut toujours cher; j'ai trompé l'univers entier, lui, les princes, toi, le ciel, les hommes et moi-même; encore une fois, punis mon crime; frappe, si le désespoir ne me donne pas le coup mortel.

TVER.

Mon rival a péri. Que son image s'efface à jamais de ta pensée; mon repos l'exige, surtout mon honneur.

BÉLOZERO, au guerrier.

Et toi, qui nous apportes ces signes de douleur, parle:..... dans quels lieux as-tu trouvé Dimitri?

LE GUERRIER.

Ce n'est pas du front de Dimitri que ma main

détacha ce casque,..... mais Brensky gissait parmi les morts couvert de cette armure. Le prince de Smolensk était étendu près de lui; les monceaux de Tartares dont ils étaient environnés attestaient combien leur valeur fut active.

DIMITRI, se soulevant.

Le sommeil a rappelé mes forces. Mais je ne vois pas Brensky; m'a-t-il abandonné..... comme Xénia ?

BÉLOZERO.

J'entends des gémissemens !

DIMITRI.

J'entends du bruit près d'ici.

(Il baisse sa visière.)

BÉLOZERO.

O ciel ! c'est lui ! c'est le brave dont la main a renversé l'ennemi et vengé mes fils. Je reconnais le tissu qui pare son bras. Guerrier ! ne cache pas ton noble visage à un père infortuné ! Permets que je jouisse de ta vue; dis-moi ton nom, ce nom dont tu dois te glorifier à jamais dans ta patrie; si le hasard ne t'a pas rendu illustre, ta bravoure victorieuse te donne le grand nom de vengeur de la Russie. Tu te tais !..... tu ne m'écoutes pas ! Pourquoi donc m'as-tu sauvé ? pourquoi donc ne m'as-tu pas permis de mourir à côté de mes enfans ? (*Dimitri lève sa visière.*) Ciel ! Dimitri !

LE BOYARD, se jetant à genoux devant Dimitri.

O mon prince !

TVER.

Que vois-je ?

XÉNIA.

Je renais !... Voilà les premières larmes que m'arrache la joie.

DIMITRI, au prince de Bélozero.

Ta douleur m'a vaincu; j'ai montré à un infortuné le visage d'un infortuné.

BÉLOZERO.

Comment t'ai-je pu méconnaître à la vue des coups rapides de ton glaive? Mais, prince, ton casque,... ta cuirasse, sont brisés! que vois-je, hélas! tu es couvert de blessures!

XÉNIA.

O terreur!

DIMITRI.

Elles font ma joie; elles abrégeront ma douloureuse existence.

BÉLOZERO.

La patrie réclame ta vie.

DIMITRI.

J'ai perdu Xénia,... que ferais-je de la vie? Le monde est un désert pour moi, le soleil m'est odieux; je n'ai plus qu'un ami.... Mais Brensky ne vient point. Qui l'arrête?... Que ne se hâte-t-il?.... Vous vous taisez.... Votre douleur me parle; je n'ai plus d'ami.... Ah! mes malheurs sont grands, ils sont inouïs. Et vous voulez, barbares, que je me traîne sur la terre sans amour et sans amitié!

(Il tombe sur une pierre.)

XÉNIA.

Il gémit, Isbrana, et je n'ose le consoler.

TVER.

Ah! que la voix de sa douleur est touchante! elle pénètre malgré moi jusqu'au fond de mon cœur! (*A Dimitri.*) Dimitri, prends courage; c'est le prince de Tver qui t'appelle.

DIMITRI.

Quels accens me frappent au bord de la tombe? Prince de Tver, es-tu venu pour contempler ma mort? ne souffriras-tu pas même que je meure en paix? Mets le comble à tes inimitiés; amène ta fiancée, et réjouissez-vous ensemble de mon trépas: ajoute ce plaisir au bonheur dont ce jour vous enivre.

TVER.

Approche, Xénia, et justifie-moi. Dis-lui que je ne suis point venu pour insulter à son désespoir, mais pour réconcilier Xénia avec Dimitri. (*A Dimitri.*) Ma main te l'offre pour épouse. Je n'eusse point cédé au pouvoir du grand-duc; mais, docile à l'ordre de la patrie, je cède au vainqueur de Mamaï.

DIMITRI.

Généreux prince, en te domptant toi-même tu m'as surpassé. (*A Xénia.*) Enfin je suis à toi.

SCÈNE VI.

Les mêmes, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, à Dimitri.

Ton frère, le prince de Serpoukof, revenu de la poursuite du kan, t'attend avec ses troupes sous tes tentes. Frappée de tes exploits, l'armée, d'une voix unanime, te décerne le surnom de Donskoï*.

(Les guerriers abaissent devant le prince leurs drapeaux et leurs boucliers.)

DIMITRI, se levant.

Allons; que nos largesses augmentent leur joie: consolons les blessés, rendons les derniers devoirs aux morts. (*Soutenu par Xénia et le prince de Bélozero, il tombe à genoux.*) Mais le premier sentiment de mon cœur est pour toi, ô roi des rois! Tous les empires sont dans tes mains; bénis, affermis, élève la Russie, dissipe ses ennemis comme une vaine poussière; et que l'étranger dise, en frémissant de crainte : Peuples, le Dieu des Russes est grand!

* C'est-à-dire : *le héros du Don.*

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

DIMITRI DONSKOI.

(1) IMITATION du *Brutus* de Voltaire :

Il (*Porsenna*) demande à traiter par un ambassadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance :
Aux sénateurs de Rome il demande audience ;
Il attend dans ce temple, et c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

Il y a dans ces vers plus de noblesse et de simplicité que dans ceux d'Ozerof. Brutus ne dit rien de trop ; Dimitri est un peu déclamateur : néanmoins son discours est un très-beau morceau de poésie.

(2) Il n'est point dans les mœurs russes qu'une jeune princesse vienne trouver son fiancé au milieu d'un camp ; c'est une supposition déraisonnable.

(3) Serge est un des principaux saints du calendrier russe ; cet homme vénérable était abbé du monastère de la Trinité, situé à quelques lieues de Moscou. Ce monastère attire un grand concours de monde ; on s'y rend en pèlerinage de tous les coins de l'empire. En 1611, au moment des troubles et des guerres qui suivirent la chute du faux Démétrius, les moines de la Trinité sacrifièrent leurs immenses trésors aux besoins de la patrie.

(4 et 5) Cette première scène présente de grandes beautés ; tous les discours des princes sont éloquens et bien écrits ; le plus remarquable est, sans contredit, celui du prince de Bélozero. L'exposition de *Dimitri Donskoï* est inférieure à celle de Brutus ; mais

elle me semble plus claire, plus intéressante, plus nourrie de beaux vers, que le début de Tancrède.

(6) L'exorde de l'envoyé de Mamaï a toute la jactance, toute l'emphase des Orientaux. Omar s'exprime de la même manière sur la puissance de Mahomet :

> Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître ;
> Lui seul dans l'univers a mérité de l'être :
> Tout mortel à sa loi doit un jour obéir.
>
> (*Le Fanatisme*. Acte Ier. Scène IV.)

(7) Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.

(*Iphig*. Acte Ier. Scène Ire.)

(8) Ces élans chevaleresques, ces déclamations sur l'amour, sont bien déplacés dans une pièce intitulée *Dimitri Donskoï*.

(9) De pareilles raisons ne peuvent pas contre-balancer l'autorité paternelle. Dimitri a beau dire *que nul n'aima plus que lui et ne fut plus aimé ;* les droits du prince de Tver n'en sont pas moins incontestables. Tout ce que dit le confident est rempli de justesse ; il est ici l'interprète des sentimens du lecteur. On peut objecter à cela que la passion est mauvaise logicienne ; mais les discours inspirés par la passion sont moins froids, moins suivis que ceux de Dimitri. Quand Phèdre et Didon déraisonnent, leurs paroles n'ont pas même l'apparence d'un raisonnement.

(10) L'amitié de Brensky pour son prince est dépeinte avec charme ; Ozerof a montré beaucoup d'art en parvenant à inspirer de l'intérêt pour un personnage secondaire ; il est seulement malheureux que ce soit aux dépens du rôle principal.

(11) Xénia est un personnage d'invention ; le grand-duc de Moscou était alors marié à une princesse nommée Eudoxie.

(12) Les comparaisons directes sont bannies des tragédies régulières : dans tout le théâtre de Racine, on ne rencontre qu'un

seul exemple de cette faute, encore ne le trouve-t-on que dans son premier ouvrage : un des acteurs de la Thébaïde dit en parlant d'Étéocle et de Polynice :

Tous deux firent gémir les peuples tour à tour,
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour :
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles *dégats* signalent leur passage.

A un mot près, ces vers sont très-brillans ; mais, éclairé depuis par l'expérience, Racine renonça tout-à-fait aux comparaisons à longue queue, parce qu'elles excluent le naturel du dialogue. « Vous avez pu traduire, dit Voltaire à Maffei, cette élégante et simple comparaison de Virgile :

» *Qualis populeâ mœrens*, etc., etc.

» Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique.

(Lettre à Maffei, qui précède la *Mérope* de Voltaire.)

(13) Les Musulmans altiers, trop long-temps nos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci nos mœurs.
(*Tancrède.*)

(14) Imitation assez froide des emportemens d'Achille, dans Iphigénie.

(15) Xénia a raison ; mais elle a peut-être trop raison ; cependant son rôle est en général plein de sentiment.

(16) Cette situation passive jette du ridicule sur Dimitri ; le prince de Tver fait devant lui sa déclaration à Xénia, et Dimitri se tait. Une situation semblable décida la chute du *Connétable de Bourbon*, tragédie du comte de Guibert. Cette pièce, au dire de contemporains dignes de foi, n'était pas aussi mauvaise que Laharpe voudrait le faire croire. Elle fut même très-bien accueillie du public parisien, jusqu'à une scène où le Connétable, placé entre son rival et sa maîtresse, garde, comme Dimitri, un profond silence. Lekain, ennemi de l'auteur, loin de faire disparaître l'immobilité de son rôle par une pantomime passionnée, se plut à en outrer la froideur.

(17) Tout ce que dit Xénia dans cette scène est rempli de grâce, de sensibilité; elle inspire le plus grand intérêt.

(18) Expression de Racine, que j'ai cru pouvoir prêter à Ozerof. Il y a dans l'original : *Je souffrirais ses refus et la honte qui fera tourner sur moi tous les regards!*

(19) Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie.
Moi-même, je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis.
(*Iphigénie.*)

(20) Il est absurde de prétendre que l'honneur ordonne aux princes russes de laisser retomber la Russie sous le joug des Tartares, pour empêcher qu'on ne marie une jeune fille contre son gré. La tirade de Dimitri n'est que du clinquant; le langage des autres personnages est, au contraire, rempli de raison et de noblesse : *Si le père de Xénia est injuste, Dieu sera son juge.* C'est tout ce que les princes peuvent répondre aux interpellations du grand-duc de Moscou.

(21) Ozerof tombe trop souvent dans les répétitions. Cette idée est une de celles qu'il a déjà retournées de cent manières diverses, et qu'il va reproduire encore dans les scènes suivantes.

(22) Le récit du boyard jouit en Russie d'une réputation égale à ceux d'Ulysse, d'Isménie, de Théramène : on ne saurait contester qu'il ne soit d'une très-belle poésie; il renferme surtout un trait admirable : *le prince de Bélozero vit tomber ses six fils, et six fois la mort frappa ce père infortuné.* Voilà du sublime de sentiment et d'expression.

LE DADAIS,

ou

L'ENFANT GATÉ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

De FON-VIZINE.

Denis Ivanovitch Fon or von
Vizin, Visin, or Wisin

NOTICE

SUR LE DADAIS,

ET

SUR FON-VIZINE.

La Harpe, dans son excellent Cours de littérature, a consacré un chapitre entier à l'examen de cette question : *L'art de la comédie est-il plus difficile que l'art de la tragédie* (1)? Ce chapitre n'est ni le mieux raisonné, ni le mieux écrit de l'ouvrage. L'auteur de *Philoctète*, absolument dénué de talent comique, s'est cru obligé de déclarer que *la comédie était plus difficile à faire et à jouer que la tragédie*. Plus difficile à jouer, c'est incontestable (2); plus difficile à faire, c'est ce qui n'est encore nullement prouvé.

---

(1) Tome XI, page 275 de l'édition in-8. imprimée en 1818 par Pierre Didot.

(2) Il y a bien peu d'acteurs qui ne fassent pas dégénérer la pompe de la tragédie en un emphase souvent ridicule. La juste

On sait que Despréaux a proclamé Molière *le plus grand génie de son siècle.* Gêné par une autorité d'un aussi grand poids, La Harpe donne pour l'écarter, des raisons assez mal fondées. « La question délicate de la prééminence » entre de grands esprits demande, dit-il, des » vues plus étendues et plus approfondies que » les principes dont le développement a fait » tant d'honneur à Boileau. » Cette phrase semble sortie d'une plume tout-à-fait romantique. Qu'entend La Harpe par des vues littéraires plus approfondies que celles de Boileau? Récuse-t-il sa compétence en matière de goût? La Harpe mettre en doute la sagacité de Boileau! Voilà pourtant jusqu'où la manie du paradoxe peut entraîner un critique aussi parfait que le professeur du lycée. Qu'on juge par-là de son influence sur le peuple des Aristarques.

Le nombre des bons auteurs tragiques est très-supérieur au nombre des écrivains qui se sont distingués dans la comédie; ce simple

---

admiration que le public professe pour le talent de Talma est fondée en grande partie sur la noble simplicité de son jeu.

énoncé d'un fait équivaut à une démonstration mathématique. Cependant La Harpe, tout en avouant que les caractères propres à la comédie sont moins variés que les faits dont peut s'emparer la tragédie, prétend que la tragédie doit céder à la comédie ; « parce que le style no- » ble est le plus difficile de tous, et que celui » de la comédie ne s'élève jamais. Il faut, » ajoute-t-il, être bien plus grand poëte pour la » tragédie que pour la comédie. » Rien de tout cela n'est incontestable. Le style noble n'est peut-être pas plus difficile qu'un style à la fois naturel, pittoresque et vigoureux, tel, par exemple, que celui du *Misanthrope*. La comédie, loin de ne s'élever jamais, se met quelquefois au niveau des tragédies les plus sublimes; témoin la grande scène de Célimène et d'Alceste, l'entrevue du Glorieux avecson père (1). Ainsi La Harpe soutient avec trop de partialité qu'il faut être plus grand poëte pour imiter Molière que pour imiter Corneille. Mais quand cela serait, le problème n'est nullement résolu.

(1) *Interdum tamen et vocem comedia tollit.*

HORAT.

Le style est-il donc tout dans une pièce de théâtre? en est-il même la partie principale? Racine n'était pas de cet avis; sitôt qu'il avait arrêté son plan, il disait : *Ma pièce est faite.* C'est dans le plan, c'est dans la peinture des caractères et des mœurs que sont les véritables difficultés de l'art dramatique; et, sous ce rapport, je crois que l'auteur du *Tartuffe* avait plus d'obstacles à surmonter que celui de *Britannicus.* Racine a puisé dans Tacite l'idée première et la plupart des beautés de cette admirable pièce. Où Molière a-t-il pris le modèle de son *Tartuffe?* A quel ancien a-t-il emprunté tous ces caractères si vrais, si neufs, si variés? D'après quelles annales a-t-il tracé le plan de ce chef-d'œuvre du théâtre français? C'est lui qui a posé les fondemens de son ouvrage; les peintures des caractères et des mœurs sont le fruit de ses observations et de sa brillante imagination. Seul, il a tout fait; toute sa gloire est à lui. C'est le plus grand génie du siècle de Louis XIV; Boileau l'a dit, la postérité le répète.

Quand il s'agit de comparer Thalie à Melpomène, les pièces d'intrigue, les pièces à ti-

roir, les imbroglios de Beaumarchais ne doivent pas être compris dans la comparaison. La Harpe les en aurait exclus, s'il eût été de bonne foi; car on sent bien qu'il ne s'agit pas de décider si *Mérope* a été moins difficile à faire que *l'Impromptu de campagne*, mais si des comédies de caractère, telles que le *Tartuffe* ou le *Misanthrope*, ont demandé plus de génie que *Mérope* et qu'*Athalie*; peu de gens craindront de l'affirmer, malgré l'autorité de La Harpe.

Ces réflexions préliminaires ne sont point étrangères à l'objet de cette notice. J'ai offert au lecteur les tragédies dont les Russes s'honorent le plus; je lui présente maintenant la plus parfaite de leurs comédies, et par conséquent le chef-d'œuvre de leur théâtre.

Le *Dadais* (en russe, *Nedorosl*) n'est pas précisément une comédie de caractère; le ridicule que Fon-Vizine traduit sur la scène est plutôt l'effet d'une mauvaise éducation que la suite d'un naturel défectueux. Ce n'est pas non plus une comédie d'intrigue; l'intrigue est la partie faible de l'ouvrage : c'est une excellente comédie de mœurs.

Fon-Vizine s'est proposé de peindre la vie de province, et surtout l'éducation que recevaient beaucoup de jeunes provinciaux. Le tableau qu'il en a tracé était, à l'époque où il parut, plus frappant de ressemblance qu'il ne l'est actuellement. Cependant il n'a pas entièrement perdu de sa vérité. Malgré le niveau qui, dans les derniers temps, a, pour ainsi dire, égalisé la surface de l'Europe, quelques provinces reculées de la Russie sont restées fidèles aux mœurs, aux coutumes, au langage de la génération passée. En vain, dans la haute société de l'une et de l'autre capitale, on chercherait maintenant une madame Prostakof et un monsieur Skotinine; mais les provinces reculées de l'empire peuvent en offrir encore plus d'un modèle.

L'habitude de laisser long-temps les enfans entre les mains des femmes s'était glissée dans plusieurs maisons. Des femmes ignorantes et paresseuses nourrissaient leurs élèves dans la mollesse leur inspiraient une foule d'idées fausses, et affaiblissaient à la fois leurs facultés physiques et morales. Effrayé des conséquences qu'entraînait ce système d'éducation, Fon-Vizine rendit un vrai service à sa patrie; en le réfutant

par le ridicule. Il créa le personnage de Mitrophane (1). Ce nom fit fortune; il devint proverbe en Russie comme celui de Tartuffe en France, et fut appliqué sur-le-champ à tous ces êtres amphibies qui n'ont ni les grâces de l'enfance, ni l'énergie de la jeunesse.

Le succès du *Dadais*, soutenu par la marche rapide de la civilisation, fit disparaître un mode vicieux d'éducation, et la jeunesse russe ne le cède maintenant à aucune autre en instruction, en politesse et en amabilité.

Nous ne nous attacherons pas à l'examen de l'intrigue de cette comédie. L'intrigue ici n'est qu'un prétexte. L'auteur n'a songé qu'à peindre les mœurs et à développer des caractères.

Nicodême a toute l'ignorance, tous les caprices, toute la disgrâce d'un enfant gâté. Fon-Visine, à la fin de la pièce, lui prête gratuitement une dureté de cœur qui n'est pas la conséquence immédiate d'une mauvaise éducation.

Madame Prostakof est une femme basse, méchante et mal élevée, Altière et barbare

(1) J'ai substitué à ce nom celui de Nicodême, auquel on attache en France une idée de niaiserie et de bêtise.

avec la faiblesse, elle rampe honteusement aux pieds de la force. L'appât des richesses lui fait dépouiller toute honte. Cette même Sophie qu'elle vient d'accabler d'injures, devient subitement l'objet de son amitié, parce que son oncle lui assure une dot considérable. La scène que je viens d'indiquer, celle où madame Prostakof soutient *qu'on n'a pas besoin d'être tailleur pour savoir faire un habit*, celle où ses projets sont déjoués, celle de l'interrogatoire de Nicodême; toutes ces scènes sont d'un très-bon comique.

Ce monsieur Prostakof, humblement soumis aux volontés de sa femme, rappelle le *Chrysale* de Molière. Mais le père de Nicodême est loin d'avoir le bon sens du bourgeois parisien; sa conduite pusillanime inspire la compassion plus encore qu'elle ne prête à rire. La déférence conjugale de M. Prostakof n'est pas un ridicule, c'est une infirmité.

Pétronille, vieille femme chargée de soigner le dadais, montre cette timidité que donne nécessairement une position servile. On sent que son dévouement à ses maîtres ne vient nullement du cœur, mais qu'il est produit par

l'habitude. Pétronille ne peut s'imaginer que le ciel l'ait mise au monde pour autre chose que pour recevoir les soufflets de madame Prostakof.

Pravdine, Milon et Sophie, n'ont pas de physionomie particulière. Ce sont de ces caractères qui traînent dans toutes les comédies, et qui ne servent qu'à faire ressortir des conceptions plus originales.

L'idée du cocher devenu précepteur n'est pas un jeu d'imagination. Beaucoup de provinciaux se laissent duper par des intrigans qui viennent en Russie déshonorer la nation à laquelle ils appartiennent.

Les rôles de Chiffrekine et de Blaise le séminariste ne sont piquans que dans l'original. Le séminariste a la manie de s'exprimer toujours en slavon, langue réservée à la théologie. Je n'aurais pu rendre ce genre de ridicule qu'en substituant le latin au slavon; mais j'ai rejeté une bigarrure du langage dont il faut user très-sobrement; j'ai mieux aimé retrancher ce qui était intraduisible.

Starodoume, l'homme raisonnable de la pièce, dit souvent des choses très-originales;

quelquefois même il énonce des pensées profondes : mais l'ensemble de ce rôle n'est point naturel ; il rappelle l'école de Diderot. Starodoume a toujours à la bouche des sentences ou des épigrammes ; il rejette toutes les formules consacrées par les convenances sociales. On voit trop que ce personnage n'est qu'un cadre où Fon-Vizine a jeté pêle-mêle ses pensées et ses opinions particulières.

Skotinine est une caricature ; j'ai retranché dans le texte la moitié de son rôle. Les lecteurs curieux pourront en retrouver une partie dans les notes.

L'exposition de la pièce est très-théâtrale. Le dénoûment va jusqu'au pathétique.

Le style se distingue par un singulier bonheur d'expression ; si Molière avait écrit en russe, c'est peut-être ainsi qu'il aurait écrit.

Issu d'une famille allemande ou hollandaise établie en Russie, Fon-Vizine naquit en 1745, et termina sa carrière en 1792.

La vie privée de Fon-Vizine n'offre aucun détail intéressant ; nous ne le considérerons ici que comme littérateur.

Il débuta par quelques satires écrites avec élégance et facilité. Ensuite il adapta le *Sidney* de Gresset aux mœurs de son pays : cette imitation eut assez de succès. Son propre théâtre n'est composé que de deux pièces, le *Brigadier* et le *Dadais*. La première signale des ridicules trop partiels, trop restreints à une seule contrée, pour prêter à la traduction ; l'intrigue a peu de consistance, elle échappe à l'analyse. Cependant des traits de mœurs, des mots heureux, des scènes bien dialoguées, placent le *Brigadier* à un rang honorable, quoique très-au-dessous du *Dadais*.

Les observations spirituelles dont Fon-Vizine sema sa correspondance, pendant un voyage qu'il fit à l'étranger en 1778, lui valurent un accueil distingué de la part de plusieurs grands personnages, entre autres du comte Panine, auquel il adressa ses lettres sur la France.

Fon-Vizine vit la France avec des yeux ennemis. Un style toujours agréable et piquant attacherait à la lecture de son ouvrage, si ses préventions haineuses et sa mauvaise foi ne faisaient tomber le livre des mains.

Après la comédie du *Dadais*, son principal titre à la gloire littéraire est une satire très-ingénieuse, intitulée *Épître à mes valets*. Dans ce morceau vraiment remarquable, il a pris Boileau pour modèle.

A. DE S^T.-P.....

LE DADAIS.

PERSONNAGES [1].

M. PROSTAKOF, gentilhomme campagnard.
Madame PROSTAKOF, sa femme.
NICODÊME, leur fils, dadais.
PÉTRONILLE, bonne de Nicodême.
PRAVDINE, employé du gouvernement.
STARODOUME, vieux gentilhomme.
SOPHIE, nièce de Starodoume.
MILON, jeune militaire.
SKOTININE, frère de madame Prostakof.
CHIFFREKINE, sergent congédié.
BLAISE, séminariste, bedeau de la paroisse.
VRALMAN, précepteur.
TRICHKA, domestique et tailleur.
UN VALET de M. Prostakof.
LE VALET DE CHAMBRE de Starodoume.

La scène est à la campagne, chez M. Prostakof.

LE DADAIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^me^. PROSTAKOF, NICODÊME, PÉTRONILLE.

M^me^. PROSTAKOF, examinant l'habit de Nicodême.

Comme cet habit est gâché ! Pétronille, amène-moi ce coquin de Trichka. (*Pétronille sort.*) Le voleur ! il a rogné le drap de tous côtés. Nicodême, mon petit ami, cet habit doit te gêner terriblement : fais venir ton père.

(Nicodême sort.)

SCÈNE II.

M^me^. PROSTAKOF, PÉTRONILLE, TRICHKA.

M^me^. PROSTAKOF, à Trichka.

Approche, animal, approche. Ne t'avais-je pas ordonné, face patibulaire, d'élargir cet habit ? Le pauvre enfant est au moment de sa croissance ; il est déjà bien assez délicat, sans qu'on aille encore

l'étouffer. Réponds, bûche! que diras-tu pour ta justification?

TRICHKA.

Dame! ce que je sais, je le dois à moi-même. Ne vous ai-je pas souvent priée de me mettre en apprentissage chez un tailleur?

Mme. PROSTAKOF.

Faut-il donc être tailleur pour savoir faire un habit? C'est bien raisonner comme un cruche.

TRICHKA.

Mais, madame, tout tailleur a eu probablement un maître, et moi pas.

Mme. PROSTAKOF.

Dieu me damne! je crois qu'il raisonne. Certainement tout tailleur apprend son métier d'un autre, et cet autre d'un troisième; mais le premier de tous les tailleurs, de qui l'a-t-il appris? réponds, animal.

TRICHKA.

Le premier de tous les tailleurs s'en tirait peut-être encore plus mal que moi.

NICODÊME, accourant.

J'ai appelé mon père; il m'a répondu : je viens tout à l'heure.

Mme. PROSTAKOF.

Eh bien! s'il ne vient pas de bon gré, amène-le-moi de force.

NICODÊME.

Le voici [2].

SCÈNE III.

Les mêmes, PROSTAKOF.

Mme. PROSTAKOF.

Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? tu t'avises de m'éviter, je crois. Vois ce que j'ai recueilli de ta sotte indulgence : regarde le bel accoutrement de ton fils pour les fiançailles de son oncle. Le bel habit que M. Trichka lui a fait!

PROSTAKOF, bégayant de peur.

Ma... ma foi,... c'est aussi large qu'un sac.

Mme. PROSTAKOF.

Sac toi-même, bonne tête!

PROSTAKOF.

Je croyais, mon cœur, que cela te semblait ainsi.

Mme. PROSTAKOF.

As-tu donc la berlue, toi?

PROSTAKOF.

Quand tu es là, je ne vois plus rien.

Mme. PROSTAKOF.

Voilà de quel mari le ciel m'a fait présent! il n'a pas même l'esprit de distinguer ce qui est large de ce qui est étroit.

PROSTAKOF.

Sur tout cela, ma chère, je m'en rapporte, et m'en suis toujours rapporté à toi.

Mme. PROSTAKOF.

Apprends donc de moi que je ne prétends nullement flatter des valets. Va-t'en, et punis sur-le-champ.....

SCÈNE IV.

Les mêmes, SKOTININE.

SKOTININE.

Punir! Qui? pourquoi? Le jour de mes fiançailles! Oh! ça, je te prie, ma sœur, de remettre le châtiment à demain; alors, si bon te semble, j'y viendrai volontiers donner un coup de main, moi-même. Je veux perdre mon nom si je fais jamais à péché miséricorde : j'ai là-dessus le même principe que toi. Mais pourquoi cette colère?

Mme. PROSTAKOF.

Tiens, mon frère, je t'en fais juge. (*A son fils.*) Mon petit mignon, approche un peu. (*A son frère.*) Cet habit a-t-il l'air d'un sac?

SKOTININE.

Non pas.

PROSTAKOF.

Je commence à voir aussi qu'il est trop étroit.

SKOTININE.

Pas plus l'un que l'autre, mon frère; cet habit est passablement troussé.

Mme. PROSTAKOF, à Trichka.

Hors d'ici, canaille [3]. (*A Pétronille.*) Pétronille, va donc faire déjeuner l'enfant; je crois que ses maîtres ne tarderont pas à venir.

PÉTRONILLE.

Mais, madame, il a déjà mangé cinq petits pains mollets.

Mme. PROSTAKOF.

Regrettes-tu le sixième, butorde? Voilà le zèle de ces gens-là! Fais ce que je te dis.

PÉTRONILLE.

Eh! qu'il mange à sa faim, madame. Je ne l'ai dit que dans l'intérêt de M. Nicodême; il a été malade toute la nuit.

Mme. PROSTAKOF.

Ah! mon Dieu! que t'est-il arrivé, mon ange?

NICODÊME.

Oui, maman; hier, après soupé, je n'en pouvais plus.

SKOTININE.

Tu t'en es donc bien donné à table?

NICODÊME.

C'est tout au plus, mon oncle, si j'ai avalé une bouchée.

Mme. PROSTAKOF.

Mon ami, te rappelles-tu les mets dont tu as mangé?

NICODÊME.

Eh! mon Dieu! presque rien, je vous assure : trois morceaux de jambon, et un ou deux gâteaux.

PÉTRONILLE.

Aussi, la nuit avez-vous demandé à boire. Vous avez bu toute une cruche de *kwas* (4).

NICODÊME.

Et maintenant encore je suis comme un ivrogne; je ne sais quelle mouche m'a piqué toute la nuit.

Mme. PROSTAKOF.

Comment donc?

NICODÊME.

Tantôt c'était papa, tantôt vous, maman.

Mme. PROSTAKOF.

Que veux-tu dire?

NICODÊME.

A peine avais-je fermé l'œil que je crus voir maman qui battait papa.

PROSTAKOF, à part.

Ce songe-là n'est pas un menteur.

NICODÊME, affectant la sensiblité.

Cela m'a fait de la peine.

Mme. PROSTAKOF, avec impatience.

Qui plaignais-tu, Nicodême?

NICODÊME.

Vous, maman; car vous vous êtes bien fatiguée à force de frapper papa.

Mme. PROSTAKOF.

Viens, mon enfant! que je te presse sur mon cœur. Voilà mon fils, voilà ma seule consolation (5).

SKOTININE.

Ah! ce gaillard-là est bien fils de sa mère; il ne tient pas du père.

PROSTAKOF.

Du moins j'ai pour lui une tendresse paternelle. Qu'il a d'esprit et de gentillesse! Le joli petit espiègle! Quelquefois, dans l'excès de ma joie, je ne puis m'imaginer qu'il soit mon fils.

SKOTININE.

Mais pourquoi donc cet espiègle est-il aujourd'hui si sournois?

Mme. PROSTAKOF.

Il faudrait aller en ville chercher le médecin.

NICODÈME.

Non, non, ma mère; je saurai bien me guérir moi-même. Je vais monter au colombier, et sans doute...

Mme. PROSTAKOF.

Dieu te bénisse, mon enfant; va te divertir tout ton soûl.

(La bonne emmène Nicodème.)

SCÈNE V.

SKOTININE, PROSTAKOF, Mme PROSTAKOF.

SKOTININE.

Mais je ne vois pas ma prétendue; où diable s'est-elle fourrée? comme les fiançailles se font ce soir, il serait temps de lui dire qu'on la marie.

Mme. PROSTAKOF.

Rien ne presse, mon frère. Si je le lui dis d'avance, elle croira que je lui demande son avis. A la vérité, je ne suis sa parente que par mon mari, mais j'aime à être obéie, même des étrangers.

PROSTAKOF.

Franchement, nous avons traité Sophie en véritable orpheline. A la mort de son père, elle était encore au berceau. Il y a six mois que sa mère, ma très-honorée parente, fut frappée d'une apoplexie...

Mme. PROSTAKOF, se signant.

Dieu nous soit en aide!

PROSTAKOF.

Laquelle apoplexie mena la pauvre femme au cimetière. Son oncle, M. Starodoume, fit un voyage en Sibérie; et comme depuis long-temps on n'en a aucune nouvelle, nous le comptons parmi les trépassés. Voyant qu'elle était restée seule, nous l'avons emmenée à notre petite terre, et nous gouvernons son bien comme s'il était à nous.

Mme. PROSTAKOF.

Tu en dégoises terriblement aujourd'hui. A tes sots discours, mon frère pourrait croire que nous nous sommes chargés de Sophie dans des vues intéressées.

PROSTAKOF.

Et comment le croirait-il? le bien de Sophie est inaliénable; il nous est impossible d'en profiter.

SKOTININE.

Eh ! qu'on en profite si l'on veut ; je ne suis pas plaideur de mon naturel. Je n'aime pas les tracasseries ; je les crains fort. Mes voisins ont eu beau me chicaner et m'extorquer mes espèces, je n'ai jamais porté plainte contre eux ; mais aussi j'ai toujours fait payer les pots cassés à mes paysans, et baste ! c'était une affaire faite.

PROSTAKOF.

Aussi, mon frère, toute la banlieue vante-t-elle votre talent pour tirer parti de vos paysans.

Mme. PROSTAKOF.

De grâce, communique-nous ton savoir-faire ; je ne sais comment m'y prendre. Depuis que nous avons pris à nos gens tout ce qu'ils avaient, nous ne trouvons plus rien à leur prendre ; c'est une désolation (6).

SKOTININE.

Ma sœur, je te communiquerai volontiers mon talent, mais à condition que j'épouse Sophie.

Mme. PROSTAKOF.

Cette petite fille t'a furieusement donné dans l'œil ; la voici (7).

SCÈNE VI.

Les mêmes; SOPHIE, entre d'un air joyeux, tenant une lettre à la main.

Mme. PROSTAKOF.

Qui vous rend si gaillarde, ma mie? d'où vient cette joie?

SOPHIE.

J'ai reçu une heureuse nouvelle;... mon oncle, que j'aime tendrement, et dont le sort nous fut si long-temps caché, est revenu ces jours-ci à Moscou. Voici une lettre qu'il m'a écrite.

Mme. PROSTAKOF, avec un étonnement mêlé de crainte et de rage.

Comment Starodoume, ton oncle, est en vie! Tu viens nous conter qu'il est ressuscité! Voilà une plaisante idée.

SOPHIE.

Mais il n'est point mort...

Mme. PROSTAKOF.

Il n'est point mort! N'a-t-il donc pu mourir comme un autre? Non, mademoiselle, ce sont de vos inventions. Vous voulez nous faire un épouvantail de votre oncle, pour prendre vite la clef des champs. « Mon oncle est homme de sens; en » me voyant chez des étrangers, il trouvera moyen » de me tirer de leur maison. » Voilà les agréables raisonnemens que vous faites. Mais tel qui rit vendredi pleurera dimanche; votre oncle n'est pas ressuscité.

SKOTININE.

Mais s'il n'est point mort ?

PROSTAKOF.

Dieu nous en garde !

Mme. PROSTAKOF, à son mari (6).

Comment, il n'est pas mort! que radotes-tu donc là ? Ne te souvient-il pas que plusieurs années se sont écoulées depuis que j'ai fondé une messe pour le repos de son âme ? mes prières n'auraient-elles pas été exaucées ? (*A Sophie.*) Voyons votre lettre, ma mie. (*En la lui arrachant des mains.*) Je parie que c'est quelque poulet. Je vois clairement d'où il vient; c'est apparemment de cet officier qui vous faisait la cour et que vous aviez grande envie d'épouser. Mais quel animal vous remet des lettres sans mon autorisation ?... Je saurai le dépister. Voilà donc où nous en sommes maintenant. On écrit des billets doux aux petites filles, et les petites filles savent lire.

SOPHIE.

Donnez-vous la peine, madame, de lire vous-même, vous ne trouverez rien que de très-innocent.

Mme. PROSTAKOF.

Lire moi-même! Non, Dieu merci, mademoiselle, je n'ai pas été élevée comme vous. Je puis recevoir des lettres, mais je charge toujours un autre de les lire. (*A son mari.*) Lis, toi.

PROSTAKOF, après avoir long-temps regardé la lettre.

Ce n'est pas aisé.

Mme. PROSTAKOF.

Il paraît que tu as reçu une éducation aussi brillante que la mienne. Mon frère, veuillez lire ce billet.

SKOTININE.

Moi! ma sœur, je n'ai jamais rien lu de ma vie. Dieu m'a délivré de cet ennui.

SOPHIE.

Souffrez que je lise.

Mme. PROSTAKOF.

Nous savons bien, mademoiselle, que vous êtes une savante; mais nous ne nous fions pas à vous. Le précepteur de Nicodême va bientôt venir; je lui donnerai l'ordre....

SKOTININE.

Quoi! votre fils étudie déjà?

Mme. PROSTAKOF.

Hélas! mon frère, voilà bientôt quatre ans qu'il étudie. Rien n'a été épargné pour le bien élever: nous avons déjà payé trois précepteurs; le bedeau de la paroisse vient lui montrer à lire; un sergent congédié lui fait faire des règles d'arithmétique: tous deux viennent exprès de la ville, qui, comme vous savez, est à une lieue d'ici. M. Wralman, pédagogue allemand, lui enseigne le français, et toutes les sciences possibles. Nous lui donnons à celui-là trois cents roubles; il mange avec nous, nos blanchisseuses lavent son linge, il a un cheval à son service, à table il a son verre de vin, la nuit il a toujours une chandelle, un petit laquais peigne

sa perruque gratis. Il est vrai que nous en sommes très-contens; il ne tourmente pas notre cher enfant. Avouez, mon frère, que tant que Nicodême n'a pas acquis sa croissance entière, il faut bien le ménager, le pauvre enfant. Dans une dizaine d'années il entrera au service; et alors, hélas! il en verra de toutes les couleurs. Tout le monde ne naît pas sous la même étoile. Notre famille, par exemple, a toujours attrapé les places en dormant; pourquoi Nicodême ne continuerait-il pas de même? Mais j'aperçois notre cher voisin; il arrive fort à propos.

SCÈNE VII.

Les mêmes, PRAVDINE.

M^me^. PROSTAKOF.

Mon frère, je vous présente notre intime ami, M. Pravdine. Monsieur, je recommande mon frère à vos bontés.

PRAVDINE.

Je me fais une joie de cette connaissance (9).

M^me^. PROSTA OF, à son frère.

Mon frère, nous pouvons en toute sûreté confier nos chagrins à M. Pravdine. (*A M. Pravdine.*) Pour plaire à Dieu, nous avons recueilli mademoiselle : son oncle lui a fait montrer à lire; et mademoiselle reçoit de l'autre monde des lettres de son oncle. Faites-nous la grâce de nous lire cette épître-ci tout haut.

PRAVDINE.

Excusez-moi, madame; mais je ne lis jamais de lettres sans avoir obtenu l'autorisation des personnes à qui elles sont adressées.

SOPHIE.

Monsieur, vous ne pourrez que me faire plaisir, en vous rendant à l'invitation de madame.

PRAVDINE.

Puisque vous l'ordonnez....

(Il lit.)

« Ma chère nièce, mes affaires m'ont séparé de » tous mes proches pendant un laps de temps très- » considérable, et l'éloignement m'a privé de vos » nouvelles. J'ai passé plusieurs années en Sibérie; » je suis maintenant à Moscou. J'ai prouvé par » mon exemple qu'avec du travail et de la probité » on peut se mettre dans une situation heureuse. » Par ces moyens, et avec un peu de bonheur, je » me suis fait un revenu net de dix mille roubles. »

SKOTININE, PROSTAKOF, Mme. PROSTAKOF.

Dix mille roubles!

PRAVDINE, continuant.

« Et je vous fais, ma chère nièce, mon unique héritière. »

Mme. PROSTAKOF.

Toi, héritière!

PROSTAKOF.

Sophie, héritière!

SKOTININE.

Elle, héritière!

} Ensemble.

Mme. PROSTAKOF, courant embrasser Sophie.

Je te félicite, Sophie, je te félicite, mon enfant! je ne me sens pas de joie! Maintenant, il te faut un mari. Je ne désire point de meilleur parti pour Nicodême. Mais quel oncle que le tien? c'est un véritable père. Je n'ai jamais douté que Dieu ne le protégeât, et qu'il ne fût toujours sain et sauf.

SKOTININE.

Allons, ma sœur, signons vite le contrat.

Mme. PROSTAKOF, bas à Skotinine.

Attendez un peu mon frère. Il faut commencer par demander à Sophie si elle se soucie de vous.

SKOTININE.

Que me chantes-tu là. Faut-il donc lui demander son avis!

PRAVDINE.

Permettez que j'achève la lecture.

SKOTININE.

Pourquoi faire? quand vous liriez cent ans, vous ne trouveriez rien de plus beau que les dix mille roubles.

Mme. PROSTAKOF.

Sophie, mon bijou, viens dans ma chambre, j'ai besoin de te parler.

(Elle sort avec Sophie.)

SKOTININE.

Ouais! la noce à ce que je vois n'aura pas lieu de sitôt.

SCÈNE VIII.

PRAVDINE, M. PROSTAKOF, SKOTININE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur ! monsieur ! une troupe de soldats s'est arrêtée dans le village.

PROSTAKOF.

Des soldats ! ils vont nous ruiner de fond en comble.

PRAVDINE.

D'où vient cet effroi ?

PROSTAKOF.

Ah ! mon cher monsieur ; je n'ose même me montrer à eux.

PRAVDINE.

Ne craignez rien ; l'officier qui les commande saura sans doute les tenir en respect. Allons lui parler, je suis sûr que vos terreurs n'ont aucun fondement.

SKOTININE.

Ils me plantent là !... Allons faire ma tournée dans la basse-cour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MILON, PRAVDINE.

MILON.

J'étais loin de m'attendre au plaisir de te voir dans ces lieux. Parle, mon ami, dis par quel hasard...

PRAVDINE.

Je vais t'apprendre la raison de mon séjour ici. Je viens d'être placé dans l'administration de ce district. J'ai l'ordre de le parcourir, et d'ailleurs de mon propre mouvement je prends note de ces hommes à la fois méchans et inutiles qui se plaisent à abuser du pouvoir que la loi leur accorde sur leurs vassaux. On connaît la manière de penser du gouverneur, avec quelle ardeur il vient au secours de l'humanité souffrante; quel zèle il montre pour remplir les vues bienfaisantes du souverain. Nous savons par expérience que le bien-être des subordonnés est assuré là où le gouverneur ressemble au portrait que nous fait le livre des lois d'un homme revêtu de ce caractère. Il y a déjà trois jours que je suis dans ce village. Le seigneur du

lieu n'est qu'une bête; et la dame est la plus terrible Mégère qu'on puisse voir. Sa méchanceté fait un enfer de sa maison. Mais te voilà bien pensif. Comptes-tu rester long-temps avec nous?

MILON.

Je repars dans quelques heures.

PRAVDINE.

Pourquoi si vite? repose-toi.

MILON.

Impossible. J'ai ordre de faire avancer ma compagnie sans délai;... d'ailleurs, je brûle d'être à Moscou.

PRAVDINE.

Par quelle raison?

MILON.

Apprends le secret de mon cœur, j'aime et je suis aimé. Il y a plus de six mois que je suis séparé de celle qui m'est plus chère que la vie; et pour comble de malheur, pendant ces six mois, je n'ai point entendu parler d'elle. Souvent j'attribuais son silence à l'oubli, et cette pensée me remplissait de douleur. Mais les nouvelles que je viens de recevoir ont achevé de m'accabler. On m'écrit qu'après la mort de sa mère, je ne sais quelle parente éloignée l'a emmenée à sa terre; je ne connais ni la personne, ni l'endroit. Peut-être est-elle maintenant entre les mains d'hommes intéressés qui, profitant de sa faiblesse, tyrannisent une orpheline. Cette idée seule me met hors de moi.

PRAVDINE.

La maison où nous sommes offre le tableau d'une semblable inhumanité. J'espère cependant apporter bientôt un terme à la méchanceté de la femme, et à la sottise du mari. J'en ai instruit le gouverneur, et je ne doute pas qu'on ne trouve moyen d'y mettre ordre.

MILON.

Tu es bien heureux, mon ami, de pouvoir adoucir le sort des infortunés. Je ne sais que faire dans ma triste position.

PRAVDINE.

Peut-on savoir le nom de la personne?...

MILON.

Ah, Dieu! c'est elle-même!

SCÈNE II.

Les mêmes, SOPHIE.

SOPHIE.

Milon!... est-ce-vous que je vois?

PRAVDINE.

Quel bonheur!

MILON.

Voilà celle qui règne sur mon âme. Chère Sophie, apprenez-moi par quel hasard je vous trouve ici.

SOPHIE.

Que n'ai-je pas éprouvé depuis notre séparation! Mes indignes parens...

PRAVDINE.

Mon ami, ne renouvelle pas sa douleur par tes questions... je t'instruirai moi-même de la conduite grossière...

MILON.

Les misérables!

SOPHIE.

Aujourd'hui, cependant, la dame de la maison a pour la première fois changé de procédés à mon égard. Apprenant que mon oncle m'a instituée son héritière, de rude et revêche qu'elle avait été, elle est devenue tout à coup caressante jusqu'à la bassesse; je comprends par ses simagrées qu'elle veut me faire épouser son fils.

MILON, avec impatience.

Et vous ne vous êtes pas empressée de lui montrer votre mépris?

SOPHIE.

Non...

MILON.

Et vous ne lui avez pas dit que vous aviez déjà disposé de votre cœur?...

SOPHIE.

Non...

MILON.

Ah! je connais maintenant toute mon infortune! mon rival est heureux. Je ne nie point son mérite, il a peut-être tout ce qu'il faut pour plaire; mais, certes, il n'aime pas comme je sais aimer.

SOPHIE, souriant.

Si vous le voyiez, votre jalousie serait à son comble.

MILON, avec dépit.

Je n'ai pas de peine à me figurer son mérite.

SOPHIE.

Vous ne pouvez pas même vous le figurer. Quoiqu'il ait déjà seize ans, il a atteint son plus haut degré de perfection. Il n'ira pas plus loin.

PRAVDINE.

Comment, n'irait-il pas plus loin ? Il a presque déchiffré son livre d'heures; après cela, l'on pourra passer au psautier.

MILON.

Quoi ! c'est donc là le rival qu'on me donne ! Ah ! chère Sophie, pourquoi me tourmentez-vous même par une plaisanterie ? Vous savez combien un véritable amant est prompt à se faire un monstre du moindre soupçon; mais parlez ! Qu'avez-vous répondu à votre tante ?

(Skotinine traverse le théâtre d'un air préoccupé, sans être aperçu des autres personnages.)

SOPHIE.

Je lui ai répondu que mon sort dépendait de mon oncle; qu'il m'annonçait d'ailleurs sa prochaine arrivée par cette même lettre, dont grâce à M. Skotinine, vous n'avez pu achever la lecture.

(Ces derniers mots s'adressent à Pravdine.)

MILON.

Skotinine !

SKOTININE.

Me voici.

SCÈNE III.

Les mêmes, SKOTININE.

PRAVDINE.

Vous nous guettiez, M. Skotinine; je n'aurais pas attendu cela de vous.

SKOTININE.

Je passais par-ici; j'ai cru qu'on m'appelait, et j'ai répondu à l'appel [10].

PRAVDINE.

Nous ne vous avons pas appelé, monsieur; vous pouvez passer votre chemin.

SKOTININE.

Je n'allais nulle part. Je me promène en rêvant. Moi, voyez-vous, quand je me suis mis une chose en tête, le plus gros clou du monde ne saurait l'en chasser. Apprenez que ce qui m'entre dans l'esprit y reste long-temps. Je ne pense plus qu'à cela; je ne vois plus que cela; la nuit comme le jour, le jour comme la nuit.

PRAVDINE.

Qu'est-ce donc qui vous occupait si fort maintenant?

SKOTININE.

Jugez-en, vous qui êtes un docteur. Ma sœur m'a fait venir ici pour me marier; à présent elle est la première à m'opposer des défaites [11].

PRAVDINE.

Je crois bien, monsieur, que votre sœur pense à une noce, mais ce n'est pas à la vôtre.

SKOTININE.

Voyez la belle affaire! Je ne marche sur les brisées de personne; que chacun s'en tienne à sa prétendue. Je ne toucherai pas à celle d'autrui, qu'on ne touche donc pas à la mienne. (*A Sophie.*) Ne crains rien, ma mignonne; personne ne te dérobera à mon amour.

SOPHIE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

MILON, s'écriant involontairement.

Quelle insolence!

SKOTININE, à Sophie.

D'où vient ton effroi?

PRAVDINE, à Milon.

Comment pouvez-vous vous mettre en colère contre Skotinine!

SOPHIE, à Skotinine.

Quoi! monsieur, c'est à vous qu'on me destine?

MILON.

Je me contiens à peine.

SKOTININE.

Tous les subterfuges sont vains, ma chère; ce

qui est promis est promis. Tu as tort d'ailleurs de te plaindre de ton bonheur; avec moi tu seras heureuse comme une reine. Ton bien te rapporte dix mille roubles; le bon coup de filet! Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais vu tant d'argent [12]!

PRAVDINE, à Skotinine.

Voilà ce qui s'appelle compter sans son hôte. Soyez sûr, monsieur Skotinine, que votre sœur vous joue sous jambe.

SKOTININE.

Elle me joue, dites-vous? Jour de Dieu! Je saurai, si je m'en mêle, lui faire voir aussi bien du pays.

PRAVDINE.

Je suis certain qu'elle veut marier Sophie à son fils.

SKOTININE.

Comment, le neveu supplanterait l'oncle! Si je rencontre ce garnement-là, je lui casse la mâchoire. Que je sois pendu si je n'épouse Sophie, ou bien Nicodême aura les yeux pochés!

SCÈNE IV.

Les mêmes, PÉTRONILLE, NICODÊME.

PÉTRONILLE, à Nicodême.

Mettez-vous donc à étudier, quand ce ne serait que pour un instant.

NICODÊME.

Dis encore un mot, vieille chienne, et tu verras...

Je porterai de nouveau mes plaintes à maman, qui te bâillera cent coups, comme elle l'a fait hier.

SKOTININE.

Approche un peu, mon petit ami.

PÉTRONILLE.

Allez vers votre oncle.

NICODÊME.

Comment va votre santé, mon cher oncle? Mais pourquoi votre *tignasse* est-elle si hérissée?

SKOTININE.

Nicodême, regarde-moi en face.

PÉTRONILLE.

Monsieur, regardez votre oncle.

NICODÊME.

Pourquoi faire? Est-ce une bête curieuse, que mon oncle?

SKOTININE.

Encore une fois, regarde-moi en face.

PÉTRONILLE.

N'irritez pas votre oncle. (*A Skotinine.*) Voyez, monsieur, comme il ouvre ses petits yeux; ouvrez donc un peu les vôtres.

(Skotinine et Nicodême se regardent avec de gros yeux.)

MILON.

Voilà une explication divertissante.

PRAVDINE.

Par quoi finira-t-elle?

SKOTININE.

Nicodême, ta vie ne tient plus qu'à un fil. Dis-moi la vérité, pleine et entière. Si je ne craignais de faire un péché, sans autre forme de procès, je te saisirais par les jambes, et briserais ta tête contre la muraille; mais je ne veux pas perdre mon âme avant d'avoir trouvé le coupable.

PÉTRONILLE, tremblante.

Ah! mon Dieu, que va-t-il faire? Je ne sais où donner de la tête.

NICODÊME.

Quelle mouche vous pique, mon oncle? sur quelle herbe avez-vous marché? Le diable m'emporte si je sais d'où vient votre colère.

SKOTININE.

Prends-y garde. Ne ments pas, ou crains que dans ma fureur je ne te fasse sortir l'âme d'un coup de poing. Tu n'y pourras plus rien; je prendrai le péché sur moi; j'en serai seul responsable devant Dieu et devant l'empereur. Parle donc, et ne te calomnie pas toi-même, de peur d'attraper quelque horion en pure perte.

PÉTRONILLE.

Dieu nous préserve de ces horions-là!

SKOTININE.

Veux-tu te marier?

NICODÈME.

J'en ai depuis long-temps une furieuse démangeaison.

SKOTININE, se jetant sur Nicodême.

Ah ! petit serpent...

PRAVDINE, arrêtant Skotinine.

Tout doux, monsieur; trêve aux jeux de mains.

NICODÊME.

Ma bonne, défends-moi.

PÉTRONILLE, se mettant devant Nicodême, et montrant ses poings.

Je crèverai plutôt que de livrer cet enfant? Viens t'y frotter, pour voir. Je saurai bien t'égratigner jusqu'au blanc des yeux.

SKOTININE, frémissant de rage, dit en s'en allant.

Vous ne m'échapperez pas !

PÉTRONILLE, le poursuivant.

J'ai, Dieu merci, des ongles assez crochus.

NICODÊME, le poursuivant aussi.

Allez-vous-en à tous les diables, mon cher oncle; que la peste vous étouffe [13].

SCÈNE V.

PÉTRONILLE, NICODÊME, PRAVDINE, MILON, SOPHIE, M. PROSTAKOF, Mme. PROSTAKOF.

Mme. PROSTAKOF, à son mari.

Il n'y a plus à babiller, monsieur; ce qui est fait est fait. Aussi pourquoi passez-vous votre vie à bayer aux corneilles?

PROSTAKOF.

Pravdine et lui se sont tous deux furtivement échappés, je n'ai pu les retrouver. De quoi suis-je coupable?

Mme. PROSTAKOF, à Milon.

Ah! monsieur l'officier! je vous ai cherché par tout le village. J'ai même poussé mon mari par les épaules, pour qu'il vînt vous remercier très-humblement de la bonne discipline de vos soldats.

MILON.

Il n'y a pas de quoi, madame.

Mme. PROSTAKOF.

Comment, il n'y a pas de quoi! Ce sont les meilleures gens du monde. Jusqu'à présent ils n'ont pas touché à une croûte de pain. Ne soyez pas irrité, monsieur, si mon benêt de mari n'est pas venu vous inviter chez nous; c'est un rustre qui ne sait pas vivre. Au reste, il a été tel dès le ventre de sa mère.

MILON.

Madame, je ne me plains de rien.

Mme. PROSTAKOF.

C'est, comme on dit, une véritable cruche. Quelquefois il reste, une heure entière, droit comme un piquet, écarquillant ses gros yeux. Que n'ai-je pas tenté pour le corriger! quel rude apprentissage n'a-t-il pas fait auprès de moi. Tout a été inutile; peut-être n'est-il pas mauvais qu'il reste comme il est; car s'il allait changer, il deviendrait pire qu'un diable; et je prierais Dieu de me rendre la cruche.

PRAVDINE.

Du moins, madame, vous n'avez rien à dire contre son caractère; certes, il n'a aucune méchanceté, il est tranquille...

Mme. PROSTAKOF.

Comme un veau. De là vient que tout va sens dessus dessous. Il n'a pas l'esprit de comprendre qu'il faut de la sévérité dans une maison; qu'il est nécessaire de punir de temps à autre. C'est moi, monsieur, qui mène tout; du matin au soir je donne carrière à ma langue et à mes mains. Tantôt je gronde, tantôt je bats; et voilà ce qui entretient ma maison sur un bon pied.

PROSTAKOF, à part.

C'est sur un autre pied qu'elle se tiendra bientôt.

NICODÊME.

Oui, maman, vous avez passé la matinée entière à vous chamailler avec les valets.

Mme. PROSTAKOF, à Sophie.

Je faisais arranger un appartement pour votre cher oncle. Je meurs d'envie de voir ce respectable vieillard. J'ai beaucoup entendu parler de lui. Ses ennemis disent qu'il est un peu sauvage. Cette sauvagerie-là est, à mon sens, une preuve de sagesse. Aussi quand il aime quelqu'un, il l'aime tout de bon.

PRAVDINE.

Et ceux qu'il n'aime pas sont à coup sûr des gens mésestimables. (*A Sophie.*) J'ai eu l'honneur de connaître monsieur votre oncle, et le témoignage

d'une foule de personnes a confirmé les sentimens favorables qu'il m'avait inspirés. Ce qu'on nomme en lui sauvagerie, grossièreté, est l'effet de sa droiture. Jamais sa langue n'a dit oui, quand sa conscience lui criait non.

SOPHIE.

C'est pour cela qu'il n'a trouvé la fortune qu'à force de travail.

Mme. PROSTAKOF.

Béni soit le Seigneur que tout lui ait réussi! je désire ardemment qu'il accorde ses bontés paternelles à mon Nicodême. Sophie, mon amour! n'es-tu pas curieuse de visiter l'appartement de ce cher oncle? (*Sophie sort. — Mme Prostakof, à son mari.*) Quoi, vous restez les bras croisés!... Marchez, monsieur; accompagnez Sophie. (*A Milon et à Pravdine.*) Mon unique souci, ma seule joie, est dans Nicodême. Mon bon temps, à moi, est passé; je ne songe plus qu'à produire mon fils dans le monde. (*Ici paraissent le séminariste, tenant un livre d'heures à la main, et Chiffrekine, portant une ardoise et un crayon. Ils font des signes à Pétronille pour savoir s'ils peuvent entrer. Pétronille répond par un geste affirmatif, et Nicodême semble vouloir les éloigner. Madame Prostakof continue sans les voir.*) Et si la grâce de Dieu ne nous abandonne pas, je crois que son étoile ne sera pas malheureuse.

PRAVDINE.

Madame, voyez un peu ce qui se passe derrière vous.

Mme. PROSTAKOF.

Ah! ce sont les maîtres de Nicodême; Blaise le bedeau, et Boniface Chiffrekine.

NICODÊME, à part.

Que le diable les emporte, et Pétronille avec eux!

LE SÉMINARISTE.

Dieu garde la dame du logis, elle, sa postérité, et tout ce qui lui appartient (14)!

CHIFFREKINE.

Nous souhaitons à votre seigneurie une vie longue d'une centaine d'années, et d'une soixantaine encore par-dessus le marché.

MILON.

Ah! c'est un vieux militaire de ma connaissance. D'où viens-tu, mon ami?

CHIFFREKINE.

Monsieur, j'ai servi dans la garnison et je viens de prendre mon congé.

MILON.

Et comment gagnes-tu ta vie?

CHIFFREKINE.

Comme ci, comme ça, mon lieutenant. Je barbouille de l'arithmétique, et je tire parti de mon savoir-faire en aidant les employés de l'administration. Dieu n'a pas accordé la science à tout le monde. Ceux qui n'y entendent rien eux-mêmes profitent de ma petite judiciaire. Tantôt, on me

charge d'un compte ; tantôt, d'un registre. C'est ainsi que je gagne mon pain. Je n'aime pas la fainéantise. A mes heures de loisir, je donne des leçons aux petits enfans. J'ai l'honneur d'instruire entre autres le fils de madame. Il y a déjà trois ans que je me traîne avec ce jeune gentilhomme sur les quatre règles ; mais cela ne va pas trop bien. Au reste, il faut être juste ; tous les hommes ne sont pas jetés dans le même moule.

Mme. PROSTAKOF.

Qu'est-ce à dire ? Que chantes-tu là, monsieur Chiffrekine ; je n'ai pas bien entendu ?

CHIFFREKINE.

Je disais très-humblement à monsieur l'officier qu'il y a tel homme qui, au bout de dix ans, ne fourrerait pas dans sa tête ce qu'un autre aurait attrapé au vol.

PRAVDINE, au séminariste.

Et toi, maître Blaise, ne serais-tu pas aussi un savant ?

LE SÉMINARISTE.

Oui, monsieur, je suis un savant du séminaire de ce diocèse ; j'ai été jusqu'en rhétorique. Depuis j'ai rebroussé chemin. La volonté de Dieu soit faite ! J'ai donné une pétition au consistoire, dans laquelle je me suis exprimé ainsi : « Blaise, sémi- » nariste, fils et petit-fils de prêtre, redoutant » l'abîme de la science, demande qu'on l'en retire. » A quoi on m'a fait une réponse gracieuse, conçue en ces termes : « Ledit séminariste est délivré de

» toute espèce d'études, car le Seigneur a dit : » *Ne jetez pas les perles devant les pourceaux, de* » *peur qu'ils ne les foulent aux pieds.* »

Mme. PROSTAKOF.

Où est le précepteur ?

PÉTRONILLE.

J'ai été le quérir, madame; mais à peine j'ai pu mettre le pied dans sa chambre; elle est remplie de fumée. Ce maudit Allemand a failli m'étouffer avec son tabac. Quel pécheur endurci!

LE SÉMINARISTE.

Paix donc, Pétronille! il n'y a pas de péché à fumer.

PRAVDINE.

Comment? maître Blaise fait le philosophe!

LE SÉMINARISTE.

Cette question est décidée dans plus d'un livre; et le psautier dit formellement que les végétaux sont faits pour l'homme.

PRAVDINE.

Trouve-t-on cela autre part encore?

LE SÉMINARISTE.

La même chose est imprimée dans un autre psautier. Le curé en a un petit où cela se trouve pareillement.

PRAVDINE, à madame Prostakof.

Serviteur. Je crains de déranger monsieur votre fils dans ses occupations.

Mme. PROSTAKOF, à Pravdine et à Milon.

Où allez-vous donc, messieurs?

PRAVDINE.

Je vais mener Milon dans mon appartement. Des amis, qui se revoient après une longue absence, ont bien des choses à se dire.

Mme. PROSTAKOF.

Dînerez-vous avec nous ou dans votre chambre? Nous n'aurons à table que ma famille et Sophie.

MILON.

Avec vous, madame; avec vous.

PRAVDINE.

Tous deux nous aurons cet honneur.

SCÈNE VI.

Mme. PROSTAKOF, PÉTRONILLE, NICODÊME, LE SÉMINARISTE et CHIFFREKINE.

Mme. PROSTAKOF.

Eh bien! mon enfant, mets-toi maintenant à lire.

NICODÊME.

A lire! Oh bien oui! je n'y manquerai pas!

Mme. PROSTAKOF.

Plus on vit, plus on apprend, mon fils; c'est une règle certaine.

NICODÊME.

C'est bien à l'étude que je pense! Que n'avez-vous encore fait venir une demi-douzaine d'oncles.

Mme. PROSTAKOF.

Qu'est-ce à dire?

NICODÊME.

Voyez un peu les bonnes *taloches* que mon cher oncle m'a données! Et de ses coups de poing vous voulez que je passe droit à mon livre d'*heures*? Non; grand merci, je ne songe plus qu'à mettre fin à ma vie.

Mme. PROSTAKOF, effrayée.

O ciel! ô ciel! que veux-tu faire? Reprends tes sens, mon bijou.

NICODÊME.

La rivière n'est pas loin d'ici, zeste! je m'y précipite.

Mme. PROSTAKOF, hors d'elle-même.

Ils ont tué mon fils; ils ont tué mon enfant.

PÉTRONILLE.

C'est ce maudit oncle qui lui a fait peur; il a même été sur le point de le prendre aux cheveux; et cela sans rime ni raison.

Mme. PROSTAKOF, furieuse.

Après?...

PÉTRONILLE.

Il s'est mis à le tourmenter pour savoir s'il voulait se marier.

Mme. PROSTAKOF.

Après?...

PÉTRONILLE.

L'enfant n'en a pas fait mystère ; il lui a répondu : il y a long-temps que j'en ai la démangeaison ; et lui de se mettre en fureur, de se précipiter...

Mme. PROSTAKOF, frémissant de rage.

Après?... Toi, butorde, tu es restée là comme une bûche; tu n'as pas déchiré la trogne de mon frère; tu ne lui as pas fendu la gueule jusqu'aux oreilles...

PÉTRONILLE.

J'étais sur le point de le faire; oui, j'étais sur le point,... mais...

Mme. PROSTAKOF.

Mais,... mais quoi? ce n'est pas ton fils, chienne, et tu le verrais mettre en pièces...

PÉTRONILLE.

Dieu le conserve et le bénisse! Ah! si monsieur votre frère ne se fût pas éloigné dans l'instant même, il aurait eu affaire à moi. Tous les moyens me sont bons. Mes ongles se seraient-ils émoussés, j'aurais joué volontiers des dents.

Mme. PROSTAKOF.

Ces animaux-là ont toujours du zèle au bout de la langue; mais quand il s'agit de le montrer...

PÉTRONILLE, pleurant.

Je ne suis pas zélée, madame! je ne sais pas comment je pourrais l'être davantage : je vous sacrifierais tout,... j'use mes jours à votre service, et rien ne peut vous contenter.

LE SÉMINARISTE, avec emphase.

Votre bouche, très-honorée dame, nous ordonne-t-elle de retourner sous nos toits ?

CHIFFREKINE.

De quel côté faut-il diriger notre marche ?

Mme. PROSTAKOF.

Ne voilà-t-il pas que cette vieille catachrèse se met à hurler ! Va, fais manger ces gens-là avec toi ; et, après le dîner, reviens ici sur-le-champ. Allons, mon petit Nicodême, je ne te perdrai plus un seul instant des yeux. Quand je t'aurai parlé je suis sûre que tu ne voudras plus quitter ce monde. Tu ne passeras pas ta vie à étudier. Dieu merci, tu en sais déjà assez pour procréer toi-même de petits enfans. (*A Pétronille.*) Ce n'est pas à ta manière que je vais m'expliquer avec mon frère. On verra la différence d'une mère et d'une mercenaire.

(Elle sort avec Nicodême.)

LE SÉMINARISTE.

Ta vie, Pétronille, est un véritable enfer. Allons dîner... de désespoir, tu prendras un bon verre de vin.

CHIFFREKINE.

Et puis un second. C'est ce qu'on appelle une multiplication.

PÉTRONILLE, en pleurs.

Ah ! je suis inconsolable. Je sers depuis quarante ans, et l'on a toujours les mêmes bontés pour moi.

LE SÉMINARISTE.

Et les gages, à quoi se montent-ils?

PÉTRONILLE.

A cinq roubles par an, et à cinq soufflets par jour.

CHIFFREKINE.

Nous calculerons, à table, ton revenu net de chaque année.

(Le séminariste et Chiffrekine prennent chacun Pétronille par le bras, et sortent avec elle.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE [15].

PRAVDINE, STARODOUME.

PRAVDINE.

A PEINE sorti de table, je me suis mis à la fenêtre, et j'ai vu venir votre voiture; sans en rien dire à personne, j'ai couru vite vous embrasser. Mon amitié...

STARODOUME.

Elle m'est chère; sois-en certain.

PRAVDINE.

La vôtre m'est d'autant plus précieuse que vous ne pouvez en témoigner qu'à des gens...

STARODOUME.

Tels que toi. Je ne te donne point de titres; là où les titres commencent *, la cordialité cesse.

* Il est d'usage en Russie, quand on s'adresse à quelqu'un, de l'interpeller par son titre. Ainsi, en parlant à un général, on lui dit *votre excellence*. Ces titres sont très-multipliés; il y en a pour toutes les conditions, excepté pour les bourgeois.

PRAVDINE.

Cette conduite...

STARODOUME.

Peut prêter à rire, je le sais; mais mon père m'a élevé à la mode d'autrefois, et je ne sens pas la nécessité de refaire mon éducation. Il a servi Pierre le Grand. Alors on disait à une seule personne *toi*, et non pas *vous*; un seul homme ne croyait pas en valoir plusieurs. Aussi maintenant plusieurs hommes n'en valent souvent pas un. Mon père étant à la cour de Pierre le Grand....

PRAVDINE.

Je croyais qu'il avait été militaire.

STARODOUME.

A cette époque-là, mon cher, tous les courtisans étaient des guerriers, et les guerriers n'étaient pas des courtisans. Mon père me donna l'éducation qui passait dans ce temps pour la meilleure. On n'avait pas alors le moyen de beaucoup apprendre, et l'on ne savait pas fourrer l'esprit d'autrui dans une tête vide de sens.

PRAVDINE.

En effet, l'éducation ne renfermait que quelques règles...

STARODOUME.

Elle n'en renfermait qu'une. Mon père ne me donnait jamais d'autre instruction que celle-ci : Si tu as du cœur et de l'âme, tu seras un homme dans tous les temps. Le reste est une affaire de mode :

l'esprit et la science ne sont pas moins soumis à la mode que les boucles et les boutons (16).

PRAVDINE.

Rien de plus juste. Le véritable mérite de l'homme est dans son âme.

STARODOUME.

Sans âme, l'homme le plus éclairé est un pauvre sire. (*Avec sentiment.*) Un imbécile sans âme est une bête féroce; chacun de ses pas le mène au crime; il ne sait ni ce qu'il fait, ni pourquoi il agit. c'est à de semblables monstres que je viens arracher.....

PRAVDINE.

Votre nièce ?... je le sais, elle est ici, allons....

STARODOUME.

Arrête ! Mon cœur bouillonne encore d'indignation contre l'infâme conduite des maîtres de cette maison. Restons ici quelques minutes. Je me suis fait un principe de ne jamais écouter mon premier mouvement.

PRAVDINE.

Peu de gens savent observer ce principe.

STARODOUME.

L'expérience m'en a fait une habitude. Oh! si j'avais su plus tôt commander à moi-même, j'aurais eu la satisfaction de servir plus long-temps ma patrie.

PRAVDINE.

Et comment ? L'histoire d'un homme aussi recommandable que vous ne peut être indifférente

à personne. Vous m'obligerez beaucoup en m'apprenant...

STARODOUME.

Je n'en fais point mystère; je la publie même hautement, afin que d'autres se montrent plus sages en pareil occurrence. A mon entrée au service, je fis connaissance avec un jeune comte dont je ne veux pas même me rappeler le nom; il était mon inférieur en grade. Fils d'un père favorisé par la fortune, élevé dans le grand monde, il avait eu des facilités particulières pour apprendre ce qui n'entrait pas encore dans l'éducation. Pour acquérir, en le fréquentant, ce qui manquait à la mienne, je mis tous mes efforts à captiver son amitié : je sus y parvenir. Dans le moment où notre liaison se consolidait, la guerre fut déclarée. Je me jetai joyeusement à son cou, en lui disant : Cher comte, voici l'occasion de nous distinguer, et de nous rendre dignes de ce nom de gentilhomme que le sort nous a accordé. A ces mots je vis le comte prendre un air renfrogné; il s'approcha de moi, m'embrassa sèchement, en me disant : Bon voyage, mon ami; je me flatte que mon père ne voudra pas se séparer de moi. Rien n'est comparable au mépris qu'il m'inspira sur-le-champ. Je compris alors l'énorme différence qui existe entre un homme comblé des dons de la fortune, et un homme vraiment respectable. Je vis que dans la haute société l'on peut trouver des âmes très-viles, et que l'usage du monde sert souvent de voile à la platitude.

PRAVDINE.

Cela est bien vrai.

STARODOUME.

Je laissai là mon indigne ami, et j'allai en toute hâte où m'appelait mon devoir. J'eus plusieurs fois l'occasion de me faire connaître : mes blessures témoignent que je ne les ai pas laissé échapper. L'estime de mes supérieurs et de l'armée paya mes services; je ne reçus pas d'autre récompense. Quand tout à coup j'appris que ce même comte, auquel je ne pouvais plus penser sans dégoût, venait d'être élevé en grade; on me fit un passe-droit, à moi qui gémissais alors sous le poids d'une maladie, fruit de mes blessures. Une injustice si criante déchira mon cœur,.... et je donnai ma démission.

PRAVDINE.

Deviez-vous agir autrement?

STARODOUME.

Oui, sans doute; je devais écouter la raison. Je n'ai pu me garantir du premier mouvement de mon amour-propre irrité. La colère m'a empêché de sentir qu'un amour-propre louable doit être dirigé vers les actions, et non vers les honneurs; que les honneurs sont souvent le prix de l'intrigue, mais qu'une véritable estime est toujours méritée; qu'il est enfin beaucoup plus honorable d'être injustement éconduit qu'injustement récompensé.

PRAVDINE.

Ainsi un gentilhomme ne doit, en aucun cas, quitter le service.

STARODOUME.

Il ne le doit que dans un seul cas ; c'est lorsqu'il a la conviction intime qu'il ne peut plus être utile à sa patrie. Qu'il se retire, alors.

PRAVDINE.

Vous avez parfaitement défini les devoirs d'un gentilhomme.

STARODOUME.

Ma démission acceptée, j'arrivai à Saint-Pétersbourg. Là, une circonstance fortuite m'amena dans un pays auquel je n'avais pensé de ma vie.

PRAVDINE.

Où donc ?

STARODOUME.

A la cour. On m'a conduit à la cour. Hein ! qu'en penses-tu ?

PRAVDINE.

Et comment avez-vous trouvé ce pays-là ?

STARODOUME.

Très-curieux. Ce qui m'a semblé fort singulier, c'est que personne n'y prend le droit chemin ; chacun fait un circuit, dans l'espoir d'arriver plus vite.

PRAVDINE.

Du moins, la route est-elle bien large?

STARODOUME.

Elle est si large, qu'au moindre conflit de deux personnages, l'un culbute l'autre ; et celui qui est debout ne prend jamais la peine de ramasser celui qui est par terre.

PRAVDINE.

Ainsi l'amour-propre domine à la cour.

STARODOUME.

Non pas l'amour-propre, mais l'égoïsme. On s'y adore soi-même; on ne songe qu'à soi; on ne s'embarrasse que du présent. Crois-moi; j'ai vu une foule de gens qui, dans toutes les circonstances de leur vie, n'ont jamais pensé ni à leurs aïeux, ni à leurs descendans.

PRAVDINE.

Que font les gens de bien, qui, tout en étant à la cour, servent leur pays?

STARODOUME.

Oh! ceux-là ne quittent pas la cour, parce qu'ils lui sont utiles; mais les autres font de même, parce que la cour leur est utile. Je n'étais point dans la catégorie des premiers, et je n'ai point voulu grossir la tourbe des seconds.

PRAVDINE

On n'a probablement pas su vous apprécier?

STARODOUME

Tant mieux pour moi. J'ai fait mon paquet sans tambour ni trompette; autrement on m'aurait fait décamper d'une manière ou de l'autre.

PRAVDINE.

Comment?

STARODOUME.

Apprenez, mon ami, qu'à la cour il y a deux manières de faire décamper les gens; on est mécon-

tent d'eux, ou on les mécontente. Je n'ai attendu ni ceci, ni cela; et j'ai pensé qu'il valait mieux être dans sa propre maison que dans l'antichambre d'autrui.

PRAVDINE.

Ainsi vous n'avez rien rapporté de la cour.

STARODOUME.

Comment, rien! J'en suis parti sans terres, sans cordons, sans grades; mais j'ai rapporté intacts mon âme, mon honneur, mes principes.

PRAVDINE.

Au lieu de laisser partir des gens imbus de pareils principes, la cour devrait les appeler.

STARODOUME.

Les appeler! et par quelle raison?

PRAVDINE.

Par la raison qui fait qu'on appelle un médecin pour un malade.

STARODOUME.

Mon ami, tu te trompes. A quoi bon un médecin pour un malade désespéré? Le médecin n'y fera rien, si ce n'est de gagner la contagion [17].

SCÈNE II.

Les précédens, SOPHIE.

SOPHIE, à Pravdine.

Quel tintamarre ! la tête me fend.

STARODOUME, à part.

Voilà les traits de sa mère; voilà ma Sophie.

SOPHIE, regardant Starodoume.

Mon Dieu ! il m'a nommée. Mon cœur ne me trompe point ?

STARODOUME, l'embrassant.

Non; tu es la fille de ma sœur, la fille de mon affection.

SOPHIE.

Mon oncle ! Ah ! quelle joie !

STARODOUME.

Chère Sophie, j'ai appris à Moscou que tu demeurais ici malgré toi. J'ai mes soixante ans bien sonnés. Il m'est souvent arrivé d'être contrarié; quelquefois j'ai été content de moi; rien n'a déchiré mon âme comme la vue de l'innocence dans les filets de la perfidie; et ma plus grande joie a toujours été de parvenir à arracher une proie à la scélératesse.

PRAVDINE.

Il est bien doux aussi d'être le témoin de pareils efforts.

SOPHIE.

Cher oncle, vos bontés pour moi....

STARODOUME.

Tu sais que tu m'attaches seule à la vie.... Tu feras la consolation de mes vieux jours, et mes soins feront ton bonheur. Dès l'instant où je pris mon congé, je posai les bases de ton éducation; mais je n'ai pu pourvoir à ton bien-être qu'en me séparant de ta mère et de toi.

SOPHIE.

Votre absence m'a causé un chagrin inexprimable.

STARODOUME, à Pravdine.

Pour la mettre en état de ne jamais manquer du nécessaire, j'ai pris la résolution de me retirer pour quelques années, dans un pays où l'on obtient l'argent sans l'échanger contre la conscience, sans ramper, sans piller la patrie; où l'on demande de l'argent à la terre elle-même, qui, plus juste que les hommes, ne connaît point l'hypocrisie, et ne prodigue ses libéralités qu'au travail (18).

PRAVDINE.

J'ai ouï dire que vous avez été en passe de vous enrichir infiniment davantage.

STARODOUME.

Pourquoi faire?

PRAVDINE.

Pour être riche comme tant d'autres.

STARODOUME.

Riche! et y a-t-il quelqu'un de riche? Sais-tu bien que pour satisfaire aux fantaisies d'un seul homme, il y a trop peu de toute la Sibérie! mon ami, tout est dans l'imagination. Écoute la nature, tu ne seras jamais pauvre; écoute l'opinion des hommes, tu ne seras jamais riche.

SOPHIE.

Ce que vous dites là est bien vrai.

STARODOUME.

J'ai assez gagné pour n'être point arrêté par la pauvreté d'un honnête homme qui te demanderait en mariage.

SOPHIE.

Votre volonté sera toujours mon unique loi.

PRAVDINE.

Mais, après avoir doté votre nièce, il n'aurait pas été inutile de laisser quelque chose à ses enfans.

STARODOUME.

A ses enfans? laisser du bien à ses enfans? je n'en ferai rien. S'ils sont sages, ils sauront s'en passer; et l'argent ne sert de rien à un imbécile (19). J'ai vu plus d'un freluquet chargé de riches habits et vide de cervelle. Non, mon ami, de l'argent n'est pas du mérite; un magot a beau être d'or, c'est toujours un magot.

PRAVDINE.

Avec tout cela, nous voyons que l'argent mène

souvent aux grades, les grades à la considération, et les gens considérables obtiennent le respect.

STARODOUME.

Le respect n'est flatteur que lorsqu'il est sincère; et celui-là seul l'obtient qui est parvenu à un grade élevé autrement que par l'argent, et qui ne doit pas à son grade la considération dont il jouit.

PRAVDINE.

Certainement.

(On entend du bruit.)

STARODOUME.

D'où vient ce bruit?

SCÈNE III.

Les mêmes, Mme. PROSTAKOF, SKOTININE, MILON. Milon sépare madame Prostakof et Skotinine.

Mme. PROSTAKOF.

Laissez-moi, laissez-moi, monsieur, laissez-moi l'étrangler!...

MILON.

Je m'y opposerai, madame, ne vous en déplaise.

SKOTININE, en fureur, tâchant de remettre sa perruque.

Allez-vous-en, ma sœur, allez-vous-en.. Si l'affaire en vient aux coups, il n'y fera pas bon; je vous en avertis.

MILON, à madame Prostakof.

Avez-vous oublié que c'est votre frère?

Mme. PROSTAKOF.

Dame, la colère m'a transportée, et la bataille s'en est suivie.

MILON, à Skotinine.

N'est-elle donc pas votre sœur?

SKOTININE.

A quoi bon nier le péché?.. Elle me ressemble... Voyez un peu comme elle braille!

STARODOUME, ne pouvant s'empêcher de rire, à Pravdine.

Je craignais de m'échauffer la bile, mais cela ne fait que m'épanouir la rate.

Mme. PROSTAKOF.

Qu'est-ce donc qui rit ainsi? D'où vient cette figure-là?

STARODOUME.

Pardonnez, madame, mais de ma vie je n'ai rien vu d'aussi plaisant.

SKOTININE.

Ça vous fait rire? Oh! ça ne me fait pas rire, moi.

MILON.

Mais ne vous a-t-elle pas fait mal?

SKOTININE.

Comme vous étiez entre nous deux, elle s'est mise à m'étratigner la nuque.

(Pendant que madame Prostakof dit la tirade suivante, Sophie apprend, par gestes, à Milon que Starodoume est devant lui.)

Mme. PROSTAKOF.

Égratigner!... Vous avez encore bien des obli-

gations à monsieur l'officier; sans lui vous ne vous en seriez pas tiré à si bon marché; je prendrais le parti de mon fils, quand ce serait contre mon propre père. (*A Starodoume.*) Il n'y a là rien de plaisant; j'ai un cœur maternel. La chienne livre-t-elle jamais ses petits? A propos, vous nous faites l'honneur de nous rendre visite, sans que vous sachiez qui nous sommes, et nous qui vous êtes.

STARODOUME, montrant Sophie.

Son oncle Starodoume est venu la voir.

Mme. PROSTAKOF, effrayée.

Comment? c'est vous? vous, monsieur? vous, notre cher hôte? Je suis une sotte fieffée. Est-ce ainsi qu'il fallait recevoir un véritable père, un homme sur lequel repose toute notre espérance et que nous devons ménager comme la prunelle de nos yeux? Monsieur, veuillez m'excuser, je suis une sotte. Je n'en puis revenir. Où est mon mari? où est mon fils? Personne dans la maison? faut-il m'égosiller à les appeler? ils ont perdu la tête. Fille! fille! Marion! fille!

SKOTININE, à part.

C'est donc là l'oncle?

SCÈNE IV.

Les mêmes, PÉTRONILLE.

PÉTRONILLE.

Plaît-il ?

Mme. PROSTAKOF.

Es-tu donc une fille, butorde ! N'ai-je pas d'autres servantes que toi, vieux masque pelé ? Où est Marion ?

PÉTRONILLE.

Elle est malade, madame ; elle est au lit depuis ce matin.

Mme. PROSTAKOF.

Au lit ! ah ! la coquine ! au lit ! Ne dirait-on pas une personne de qualité ?

PÉTRONILLE.

La fièvre a tellement échauffé sa cervelle qu'elle bat la campagne.

Mme. PROSTAKOF.

Elle bat la campagne, cette maraude ! ne dirait-on pas une personne de qualité ? Fais venir mon mari et mon fils ; dis-leur que par la grâce de Dieu, nous possédons l'oncle de notre chère Sophie. Eh bien ! cours, remue tes jambes.

STARODOUME.

A quoi bon tout cet embarras, madame, puisque, par la grâce de Dieu, je vous suis absolument inconnu.

Mme. PROSTAKOF.

Votre arrivée imprévue m'a fait perdre la tête... Mais souffrez au moins que l'on vous embrasse, vous, notre bienfaiteur!

SCÈNE V.

Les mêmes, PROSTAKOF, NICODÊME, PÉTRONILLE.

STARODOUME, embrassant madame Prostakof.

Vous me faites une grâce tout-à-fait inutile, madame, je m'en serais très-aisément passé. (*Il s'arrache de ses mains, et se retourne d'un autre côté. Skotinine lui tend les bras et le saisit.*) Entre les mains de qui suis-je encore tombé?

SKOTININE.

C'est moi, le frère de ma sœur.

STARODOUME, voyant avec impatience M. Prostakof et Nicodême.

Et qui sont ceux-là?

PROSTAKOF, l'embrassant.

Je suis le mari de ma femme.

NICODÊME, tâchant de saisir la main de Starodoume.

Et moi, je suis le fils de maman.

MILON, à Pravdine.

Ce n'est pas à présent que je me présenterai à l'oncle de Sophie.

PRAVDINE, à Milon.

Je trouverai un autre moment pour te présenter.

STARODOUME, retirant sa main.

Celui-là guette ma main pour la baiser. On a sans doute le projet d'en faire un grand homme.

Mme. PROSTAKOF.

Réponds un peu, Nicodême; dis à monsieur : Comment ne baiserais-je pas votre main? n'êtes-vous pas mon second père?

NICODÊME.

Comment ne baiserais-je pas votre main, mon très-cher oncle? N'êtes-vous pas mon père? (*A sa mère.*) Lequel donc?

Mme. PROSTAKOF.

Le second.

NICODÊME.

Le second? (*Se reprenant, à M. Starodoume.*) Mon second père, très-cher oncle.

STARODOUME.

Apprends, mon petit monsieur, que je ne suis ni ton oncle, ni ton père.

Mme. PROSTAKOF.

Voyez, monsieur; peut-être cet enfant prédit-il lui-même son bonheur. Fasse le ciel qu'il devienne réellement votre neveu!

SKOTININE.

Vraiment, ma sœur! et pourquoi ne serais-je pas son neveu, moi?

Mme. PROSTAKOF.

Mon frère, je ne me remettrai point à me chamailler avec vous. (*A Starodoume.*) De ma vie,

monsieur, je n'ai querellé personne. Telle est mon humeur. Qu'on m'agonise d'injures, je ne dis mot. Je laisse à Dieu le soin de récompenser quiconque me fait de la peine, pauvre femme que je suis!

STARODOUME.

J'en ai fait l'observation sitôt que vous avez paru dans ce salon.

PRAVDINE.

Depuis trois jours je suis témoin de l'aménité de madame.

STARODOUME.

C'est trop long-temps m'amuser. Finissons, ma chère Sophie, demain matin nous partons ensemble pour Moscou.

Mme. PROSTAKOF.

Ah! monsieur, pourquoi cette colère?

PROSTAKOF.

Pourquoi nous retirer vos bontés?

Mme. PROSTAKOF.

Comment! nous séparer de Sophie, de cette chère enfant! Je serais prête à me pendre de désespoir.

PROSTAKOF.

Et moi, j'en suis à l'agonie.

STARODOUME.

Oh! puisque vous l'aimez si fort, vous allez être contens. Je l'emmène à Moscou pour faire son bonheur. J'ai pour elle un parti très-avantageux. Je vais la marier.

Mme. PROSTAKOF.

Je crève.

MILON.

Qu'entends-je?

SKOTININE et NICODÈME.

Voilà bien une autre affaire!

(Sophie paraît consternée, Prostakof applaudit. Pétronille secoue tristement la tête, Pravdine est frappée d'une surprise mêlée de douleur.)

STARODOUME, voyant tous les personnages troublés

Que veut dire cela? (*A Sophie.*) Ma chère Sophie, tu sembles troublée aussi. Ma résolution t'a-t-elle chagrinée? Je remplace ton père; sois sûre que je connais les droits d'un père; ils se bornent à détourner une jeune personne bien née d'une inclination malheureuse; mais le choix d'un honnête homme dépend absolument de son cœur. Mon enfant, sois tranquille; l'honnête homme qui recevra ta main, quel que soit son rang, trouvera toujours en moi un véritable ami. Épouse qui bon te semble.

(Tous reprennent un air joyeux.)

SOPHIE.

Cher oncle, ne doutez point de mon obéissance.

MILON, à part.

Oh! le respectable homme!

Mme. PROSTAKOF.

C'est parler comme un bon père; épouse qui bon te semble, pourvu que l'homme te vaille bien. C'est bien dit, monsieur, c'est bien dit; il ne s'agit

maintenant que de guetter un bon parti. Si l'on voit, par exemple, un jeune gentilhomme....

SKOTININE.

Qui n'est plus un enfant....

Mme. PROSTAKOF.

Qui a un bien peu considérable, il est vrai....

SKOTININE.

Mais qui en revanche a une basse-cour bien fournie.

Mme. PROSTAKOF.

Vite; signons le contrat.

SKOTININE.

Vite; un joyeux banquet, et la noce.

STARODOUME.

Vous me donnez tous deux des conseils très-désintéressés; je m'en aperçois.

SKOTININE.

Vous vous en apercevrez mieux encore quand nous aurons fait plus ample connaissance. Vous êtes à présent dans une vraie *pétaudière*. Dans une heure je viendrai vous voir seul; nous ferons alors nos conventions. Je vous dirai sans détour ce que je vaux; et franchement j'en connais peu qui me ressemblent.

(Il s'en va.)

STARODOUME.

Cela est très-vraisemblable.

Mme. PROSTAKOF.

Ne vous étonnez pas, monsieur, si mon propre frère....

STARODOUME.

Votre frère ?

Mme. PROSTAKOF.

Oui, monsieur ; je suis, moi, de la maison des Skotinine. Feu mon père épousa feue ma mère; il en eut dix-huit enfans; et, à l'exception de moi et de mon frère, tous (la volonté de Dieu soit faite !) ont fait le voyage de l'autre monde. Les uns ont été retirés morts du bain à vapeur; trois ont péri en buvant du lait dans une petite chaudière de cuivre, et deux encore sont tombés à Pâques du clocher de la paroisse. Quant aux autres, mon cher monsieur, ils n'ont jamais pu se tenir sur leurs pieds.

STARODOUME.

Je vois aussi quels étaient vos parens.

Mme. PROSTAKOF.

Des gens du vieux temps. Le siècle d'alors n'était pas celui d'à présent ; on n'apprenait rien du tout. Je me souviens que quelques bonnes gens vinrent un jour chez mon père, et firent leur possible pour qu'il envoyât du moins mon frère à l'école. Ils s'adressaient bien, ma foi : il fallait voir la colère du bon homme ; le ciel veuille avoir son âme ! souvent il se mettait à crier : Je maudis mon enfant, si jamais il emprunte quoi que ce soit à des mécréans ; et je ne reconnais pas pour Skotinine celui qui veut apprendre quelque chose.

PRAVDINE.

Cependant vous donnez une éducation *telle quelle* à votre fils.

SCÈNE VI.

Les précédens, Mme. PROSTAKOF, NICODÊME qui entre par une autre porte.

Mme. PROSTAKOF.

Pendant qu'il repose, mon petit ami, étudie un peu, ou du moins fais-en la mine, pour qu'il croie que tu travailles sans cesse.

NICODÊME.

Bien; et après?

Mme. PROSTAKOF.

Après?... tu te marieras.

NICODÊME.

Écoute, maman; je te ferai plaisir, j'étudierai; mais que ce soit pour la dernière fois, et que les fiançailles se fassent aujourd'hui.

Mme. PROSTAKOF

L'heure de la volonté divine viendra.

NICODÊME.

L'heure de ma volonté est déjà venue; je ne veux pas étudier, je veux me marier. C'est vous qui m'avez alléché; maintenant, tant pis pour vous, je ne bougerai pas.

(Chiffrekine taille son crayon.)

Mme. PROSTAKOF.

Et moi, mon petit bijou, je vais m'asseoir à côté

de toi. Je te ferai une bourse pour y mettre les écus de Sophie.

NICODÊME.

Vite, une ardoise, vieux rat de garnison; dicte ce qu'il faut que j'écrive.

CHIFFREKINE.

Votre seigneurie aboie toujours sans rime ni raison.

Mme. PROSTAKOF, travaillant.

Par exemple, voilà qui est nouveau! Vous verrez que bientôt mon fils ne pourra pas crier après M. Chiffrekine. Il s'avise de s'en fâcher!

CHIFFREKINE.

Me fâcher! et pourquoi, madame? Le proverbe russe ne dit-il pas: *Le vent emporte les aboiemens du chien?*

NICODÊME.

Allons, remue-toi; dicte-moi mes quatre règles.

CHIFFREKINE.

Toujours les quatre règles; mais avec vos règles vous courez grand risque de rester en arrière.

Mme. PROSTAKOF.

Cela ne te regarde pas, Chiffrekine. Je trouve très-bon que Nicodême ne veuille pas aller en avant. Avec son esprit il irait trop loin, et le ciel l'en préserve!

CHIFFREKINE.

Problème : par exemple, vous et moi nous faisons route ensemble; ajoutons-y encore, si vous voulez,

mon collègue maître Blaise; nous trouvons tous trois.....

NICODÊME, écrit.

Trois.

CHIFFREKINE.

Nous trouvons trois cents roubles.

NICODÊME.

Trois cents.

CHIFFREKINE.

Il s'agit de partager; voyez combien il reviendra à chacun.

NICODÊME calculant à demi-voix.

Une fois trois, trois; une fois zéro, zéro; une fois zéro, zéro.

Mme. PROSTAKOF.

Qu'est-ce? qu'est-ce? que parlez-vous de partager?

NICODÊME.

On trouve trois cents roubles; il s'agit de les partager entre trois.

Mme. PROSTAKOF.

Ce vieux fou radote, mon petit mignon; quand tu trouveras de l'argent, ne le partage avec personne; garde-le pour toi; Nicodême, laisse-là cette sotte science.

NICODÊME.

Entends-tu, Chiffrekine? Dicte-moi autre chose.

CHIFFREKINE.

Écrivez, monsieur; vous me donnez dix roubles par an; n'est-il pas vrai?

NICODÊME, écrivant.

Dix.

CHIFFREKINE.

Il est sûr qu'à présent c'est bien en pure perte; mais, si vous profitiez tant soit peu de mes leçons, vous ne feriez pas mal de mettre encore dix roubles de plus.

NICODÊME, écrivant.

Allons, allons, dix.

CHIFFREKINE.

Dans ce cas, combien m'en reviendrait-il par an?

NICODÊME, calculant

Zéro plus zéro, un plus un.

(Il se met à rêver.)

Mme. PROSTAKOF.

Ne te casse pas la tête sans nécessité, mon enfant; je ne donnerai pas un sou de plus; et à quel propos? Je vois que la science ne fait que te tourmenter, et qu'à tout prendre elle ne sert à rien. Si l'on n'a pas d'argent, à quoi bon compter? En a-t-on, on saura le compter sans Chiffrekine. Oh! je t'en réponds.

LE SÉMINARISTE.

Tu vois bien, Chiffrekine; tes deux problèmes sont résolus; on n'en viendra pas à la preuve.

NICODÊME, au séminariste.

Ne crains rien, l'ami; maman ne s'y trompera pas. A ton tour maintenant; montre-moi ma leçon d'hier.

LE SÉMINARISTE, prenant son livre d'heures.

Commençons et rendons grâces à Dieu. Attention! répétez mes paroles; dites : Je suis un ver...

NICODÈME.

« Je suis un ver. »

LE SÉMINARISTE.

Un ver, c'est-à-dire un animal, c'est-à-dire je suis un animal.

NICODÈME.

« Je suis un animal. »

LE SÉMINARISTE.

Et non un homme.

NICODÈME.

« Et non un homme. »

LE SÉMINARISTE.

L'opprobre des hommes.

NICODÈME.

« L'opprobre des hommes. »

LE SÉMINARISTE.

Et le....

SCÈNE VII.

Les précédens; VRALMANN, précepteur allemand [21].

(Il est inutile de faire remarquer au lecteur que dans ce rôle tous les *j* sont remplacés par des *ch*, tous les *b* par des *p*, et tous les *v* par des *f*.)

VRALMANN.

O ciel! ô ciel! que fois-che? On feut exténuer ce malheureux enfant. Ah! madame, ayez pitié de l'enfant que fotre fentre a porté. Si on lâche la pride à ces maudits coquins, leur en coûtera-t-il peaucoup pour en faire une cruche? et il y a déjà de l'étoffe; il y a tout ce qu'il faut.

Mme. PROSTAKOF.

Tu as raison, tu as raison, maître Vralmann! Nicodême, mon enfant, si l'étude est si dangereuse pour ta petite tête, mon avis est de la planter là.

NICODÊME.

C'est encore plus le mien.

LE SÉMINARISTE, fermant son livre d'heures.

Amen!.. Voilà qui est fini.

Mme. PROSTAKOF.

Le ciel le conserve, ce cher enfant! Hier encore, il a si mal soupé!

VRALMANN.

Jugez fous-même, madame; il s'est pourré l'es-

tomac. Tant pis. Mais sa tête est pien plus faiple que son estomac; Dieu garde de la trop remplir!

Mme. PROSTAKOF.

Tu as raison, maître Vralmann; mais que veux-tu que je fasse? S'il n'est pas bien *éduqué*, et qu'il aille à Pétersbourg, on dira c'est un sot. Les gens d'esprit sont devenus bien communs; et je les crains fort.

VRALMANN.

Pourquoi les craindre, madame? Les chens d'esprit ne fiendront pas l'attaquer et lui chercher dispute : il n'a qu'à ne pas afoir affaire à eux, et la pénédiction du ciel sera touchours avec lui.

Mme. PROSTAKOF.

Oui, Nicodême, c'est ainsi qu'il faut te comporter dans le monde.

NICODÊME.

Soyez tranquille, maman; je ne suis pas grand amateur de gens d'esprit. Il vaut mieux vivre avec ses pareils.

VRALMANN

Oui, fifre dans sa société, c'est le meilleur parti.

Mme. PROSTAKOF.

Mais où trouvera-t-il cette société?

VRALMANN.

Ne soyez pas en peine, madame, ne soyez pas en peine; votre cher fils n'est pas seul de sa pande; il

y en a mille qui lui ressemblent : comment ne trouverait-il pas une société?

Mme. PROSTAKOF.

Il a beau être mon fils, c'est un garçon spirituel, avisé.

VRALMANN.

Fous auriez fu pien autre chose, si on ne l'a fait exténué à force d'études. La grammaire russe! l'arithmétique! Jésus Maria! on dirait qu'un chentilhomme ne peut pas se produire dans le monde sans grammaire.

LE SÉMINARISTE, à part.

Le diable t'arrache la langue!

VRALMANN.

On dirait que les hommes ont été des sots, des penêts, afant l'invention de l'arithmétique.

CHIFFREKINE. à part.

Je te caresserai joliment l'échine; viens t'y frotter!

VRALMANN.

Il n'a pesoin de rien, sinon de safoir se conduire dans le monde. Je connais le grand monde par cœur. Oh! je suis un fieux routier!

Mme. PROSTAKOF.

Comment ne le connaîtrais-tu pas, maître Vralmann? Je parie qu'à Pétersbourg seulement tu as vu de tout.

VRALMANN.

A peu près, madame, à peu près; chai toujours

aimé à regarder le public. Les chours de fête, par exemple, quand toutes les foitures étaient rassemblées à Catherine-Hoff *, je considérais toujours les personnes qui étaient tetans ; che restais des heures entières cloué sur le sièche.

Mme. PROSTAKOF.

Sur quel siége ?

VRALMANN, à part.

Ai ! ai ! la langue m'a fourché. (*Haut.*) Fous safez, madame, qu'il est plus commode de regarder d'en haut : aussi je grimpais sur les carrosses de mes amis, et je me campais sur le sièche pour foir passer le peau monde.

Mme. PROSTAKOF.

C'était certainement plus commode : un homme d'esprit trouve toujours le moyen de grimper.

VRALMANN.

Il faut espérer que fotre cher fils aura aussi le talent de se fourrer dans les endroits où il pourra regarder les chens, et se montrer à eux. C'est un gaillard qui fera son chemin (*Nicodême s'agite*) ; oh ! il fera son chemin ; il est comme un chefal échappé ; il ne peut pas rester un instant en place. Allons, courez.

(Nicodême sort en courant.)

* Promenade où le beau monde de Pétersbourg se rend au 1er. mai et à d'autres époques de la belle saison.

Mme. PROSTAKOF, riant de joie.

Ce garçon-là ferait un mari bien bâti... Suivons-le cependant; je crains que par mégarde ses gentillesses n'indisposent notre hôte.

(Elle sort; Vralmann la suit; les deux maîtres sortent par une autre porte, en faisant des gestes menaçans au précepteur (22).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE seule. Elle regarde à la pendule.

Mon oncle va bientôt sortir. (*Elle s'assied.*) Je l'attendrai ici. (*Elle prend un livre et commence à lire.*) L'auteur a raison. Comment le cœur ne serait-il pas satisfait, quand la conscience est tranquille? (*Elle lit encore un peu.*) Il est impossible de ne pas aimer les préceptes de la vertu; ils sont la source du bonheur.

SCÈNE II.

SOPHIE, STARODOUME.

STARODOUME.

Déjà ici, mon aimable enfant!

SOPHIE.

Je vous attendais, mon oncle. Je me suis mise à lire.

STARODOUME.

Quel livre?

SOPHIE.

Un livre français : Fénélon, *de l'Education des filles.*

STARODOUME

Fénélon, l'auteur de Télémaque? bien. Je ne connais pas ton livre, mais lis-le, lis toujours. Celui qui a écrit Télémaque ne blessera jamais les mœurs. Je ne crains pour vous autres que les philosophes du jour. Il m'est arrivé de lire de leurs ouvrages ce qu'on en a traduit en russe. Ils déracinent, il est vrai, vigoureusement les préjugés; mais aussi ils dessèchent dans les cœurs le germe de la vertu. Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*) Mon désir serait de te voir heureuse, autant qu'on peut l'être sur cette terre.

SOPHIE.

Vos conseils, mon oncle, seront la base de mon bonheur. Donnez-moi des instructions que je doive suivre; dirigez mon cœur, il se plaira à être docile.

STARODOUME.

Je suis satisfait de ces dispositions. C'est avec joie que je te donnerai mes avis; prête-moi seulement une attention égale à la sincérité de mes discours. Approche-toi.

SOPHIE.

Mon oncle, chacune de vos paroles sera gravée dans mon cœur.

STARODOUME, avec dignité et sentiment.

Te voilà parvenue à un âge où l'âme veut jouir de toute son existence, où la raison aspire à connaître,

et le cœur à sentir. Tu entres dans un monde où souvent le premier pas décide de la vie entière; où plus souvent encore nous rencontrons dès notre entrée des esprits pervers, des cœurs corrompus. O mon enfant! sache les reconnaître; sache te fixer à ceux dont l'amitié peut être une garantie sûre pour ton esprit et ton cœur.

SOPHIE.

Je ferai mon possible pour mériter la bonne opinion des gens respectables; mais comment échapper à la haine de ceux qui s'apercevront que je les fuis? N'y aurait-il pas moyen, mon cher oncle, d'obtenir que personne ne me souhaitât de mal?

STARODOUME.

La haine des méchans n'est pas faite pour nous affliger. Apprends qu'on ne hait jamais ceux qu'on méprise; mais on hait ceux qui ont droit de nous mépriser. Ce n'est pas seulement à la naissance ou aux richesses qu'on porte envie; la vertu a aussi ses envieux. Ils réunissent tous leurs efforts pour pervertir un cœur innocent, pour le rabaisser jusqu'à eux. Ils flattent les êtres sans expérience, pour les empêcher de mettre leur bonheur dans ce qui seul peut l'assurer.

SOPHIE.

Il me semble, mon oncle, que j'ai vu jusqu'ici tout le monde d'accord sur ce qui fait le bonheur commun: l'élévation, la fortune....

STARODOUME.

Sans doute, ma chère; et moi aussi, je consens à

appeler heureux celui qui est élevé et celui qui est riche. Mais commençons d'abord par nous entendre sur ce qui constitue un homme riche ou élevé. J'ai de mon côté mon petit calcul : je compte les degrés d'élévation par le nombre de services qu'un grand personnage aura rendus à sa patrie, et non par le nombre de places qu'aura accaparées son ambition ; non par le nombre de gens qui remplissent ses antichambres, mais par celui des admirateurs de sa conduite et de ses actes. Mon homme élevé est réellement heureux. J'en dis autant du riche : on n'est pas riche à mes yeux, quand on ne compte ses écus que pour les entasser dans son coffre-fort ; mais on l'est bien lorsqu'on compte son superflu pour aider ses semblables privés du nécessaire.

SOPHIE.

Se peut-il, mon oncle, que de pareilles vérités ne soient pas regardées comme évidentes ? Est-il possible que personne ne réfléchisse ? Où est donc cet esprit dont on fait tant de bruit ?

STARODOUME.

Dont on fait tant de bruit !... et pourquoi ? L'esprit qui n'est que de l'esprit est une pure bagatelle. Avec un esprit transcendant, on peut être mauvais mari, mauvais père et mauvais citoyen. Il n'y a que la vertu qui donne du prix à cette faculté. Sans elle un homme d'esprit peut devenir un monstre. La vertu est bien supérieure à toutes les finesses de l'esprit. C'est ce que concevra facilement tout être qui sait penser. Il y a tant d'esprits, et de si divers ! On peut excuser un homme spirituel, s'il est privé

de quelqu'une des nuances dont l'esprit se compose; mais un honnête homme est impardonnable, s'il manque d'une seule des qualités du cœur; toutes lui sont indispensables. Le mérite du cœur n'admet pas de partage; l'honnête homme doit être complétement honnête homme.

SOPHIE.

Vos maximes, mon oncle, sont en harmonie avec un sentiment intérieur que je ne pouvais m'expliquer. Maintenant je conçois vivement le mérite d'un honnête homme, et les devoirs que ce nom lui impose.

STARODOUME.

Ses devoirs? Ah! ma chère; toute le monde a ce mot à la bouche, et combien peu le comprennent! L'usage continuel de ce mot nous a tellement familiarisés avec lui, qu'en le prononçant, souvent on n'y attache aucune idée. Si l'on en comprenait bien l'importance, personne ne pourrait l'exprimer sans une vénération profonde. Songe un peu à ce que sont ces devoirs. C'est le vœu sacré qui nous lie à ceux avec qui nous vivons, de qui nous dépendons. Si on accomplissait ces devoirs tels qu'on nous les enseigne, chaque état conserverait son véritable esprit, et jouirait d'un parfait bonheur. Par exemple, un noble regarderait comme un véritable opprobre de ne rien faire quand il a tant d'obligations à remplir, ses semblables à aider, sa patrie à servir. Alors, il n'y aurait pas autant de gentilshommes dont la noblesse est pour ainsi dire ensevelie avec leurs ancêtres. Gentilhomme, indigne d'être gen-

tilhomme! je ne connais rien au monde de plus avilissant.

SOPHIE.

Peut-on en effet se rabaisser à ce point?

STARODOUME.

Mon enfant, ce que j'ai dit du noble, je l'étends à l'homme en général; chacun a ses devoirs à remplir. Voyons comment ils s'en acquittent; voyons, par exemple, quels sont la plupart des maris d'aujourd'hui; nous n'oublierons pas non plus quelles sont les femmes. O ma chère, j'ai besoin maintenant de toute ton attention. Prenons pour exemple une de ces familles malheureuses, dont on voit un si grand nombre, où l'épouse n'éprouve aucun penchant pour son époux; où celui-ci manque de confiance dans sa compagne; où l'un et l'autre se sont écartés du sentier de la vertu. Au lieu d'un ami indulgent et sincère, la femme n'envisage dans son mari qu'un tyran dur et pervers. D'un autre côté, au lieu de la douceur, de la candeur, ces qualités d'une femme vertueuse, le mari ne trouve dans sa femme qu'une impudence audacieuse; et l'impudence dans ce sexe est l'enseigne du vice. Ils deviennent l'un pour l'autre un insupportable fardeau. Ni l'un ni l'autre ne font cas d'une bonne renommée, parce que tous deux l'ont perdue. Est-il une situation plus funeste? la maison est à l'abandon. Les serviteurs secouent le joug de l'obéissance, en voyant leurs maîtres eux-mêmes esclaves de leurs passions. Les biens se dissipent; ils ne sont plus à personne, lorsque celui qui les possède n'est plus

à lui-même. Leurs enfans, leurs malheureux enfans, sont devenus orphelins du vivant même de leurs parens. Le père, n'ayant plus de respect pour son épouse, ose à peine les prendre dans ses bras, se livrer avec eux aux plus doux sentimens de la nature. Ces enfans innocens sont également privés de la vivacité des caresses maternelles. Pour elle, indigne d'être mère, elle évite leur amitié; car elle voit en eux la cause de ses inquiétudes, ou le reproche de ses désordres. Eh! quelle éducation peuvent-ils attendre d'une mère devenue étrangère à la vertu? Comment leur donnera-t-elle les principes qu'elle a reniés? Ah! quel enfer doit régner dans l'âme de ces époux, pour peu qu'ils réfléchissent sur leur situation.

SOPHIE.

Grand Dieu! d'où proviennent de si horribles maux?...

STARODOUME.

Du peu de soin, ma chère, qu'on prend aujourd'hui de consulter les inclinations. On demande si un prétendu est riche; s'il est de naissance; si une demoiselle a de la beauté, de la fortune. Pour les principes on n'en parle point. Il n'entre dans la tête de personne qu'aux yeux des gens qui pensent un homme d'honneur qui n'est pas d'un rang élevé est un homme considérable. Je t'avoue que mon âme ne sera tranquille, que lorsque je te verrai mariée à un homme digne de ton cœur, lorsque votre amour mutuel...

SOPHIE.

Eh! comment ne pas chérir un époux digne de notre amour?

STARODOUME.

C'est bien dit; cependant, prends garde de ne pas aimer ton époux d'un amour qui ressemble un peu trop à l'amitié. Aie plutôt pour lui une amitié qui ressemble un peu plus à l'amour; cela sera beaucoup plus solide. Alors, après vingt ans de mariage, vous retrouverez en vous toute la force d'un premier attachement. Un mari raisonnable, une femme vertueuse! Qu'y a-t-il au monde de plus respectable? il faut, ma chère, que ton mari se laisse guider par la raison, et toi, par ton mari, et vous serez parfaitement heureux l'un et l'autre.

SOPHIE.

Tous vos discours ont pénétré mon cœur.

STARODOUME.

Et le mien est ravi de te trouver si sensible. Ton bonheur est en ton pouvoir. Dieu t'a accordé toutes les grâces de ton sexe, et ton âme respire la vertu. Tu es l'enfant de mon cœur; je me flatte que ta tendresse ne m'aveugle pas; que la vertu...

SOPHIE.

Vous en avez rempli tous mes sentimens.

STARODOUME, lui baisant lui-même la main.

Je remercie le ciel de trouver en toi les bases de ton propre bonheur. Il sera indépendant de la grandeur et de la richesse. Tu pourras en être douée

comme une autre; mais tu seras en possession d'un bonheur infiniment plus grand, celui de te sentir digne de toutes les faveurs de la fortune.

SOPHIE.

Mon vrai bonheur est d'avoir un parent tel que vous, et je sais l'apprécier.

SCÈNE III.

Les précédens, un VALET DE CHAMBRE portant une lettre.

STARODOUME.

D'où vient cette lettre?

LE VALET DE CHAMBRE.

De Moscou. Un exprès l'a portée.

(Il sort.)

STARODOUME.

Ah! c'est du comte Alceste. Sophie, ma petite! mes lunettes : sur la table, dans un livre.

SOPHIE.

De suite, mon oncle.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

STARODOUME seul.

Sûrement sa lettre a pour objet la proposition qu'il me fit à Moscou. Je ne connais pas Milon; mais lorsque son oncle, mon ami intime, lorsque la société le cite pour un honnête et digne jeune homme, si le cœur de Sophie est libre....

SCÈNE V.

STARODOUME, SOPHIE.

SOPHIE.

Les voici, mon oncle.

STARODOUME, lisant.

« J'apprends dans l'instant qu'il mène sa compa-» gnie du côté de Moscou... Vous devez vous ren-» contrer sans faute... Je serai ravi si cela peut avoir » lieu... Prenez la peine de sonder sa façon de pen-» ser... » (*A part.*) Et je n'y manquerai pas. Point de mariage sans cela. « Vous trouverez... Votre » ami, etc. » Voilà qui est bien Cette lettre te regarde. Je t'ai dit qu'un jeune homme plein de bonnes qualités m'est recommandé... Mais quoi! ma chère, ce que je viens de dire t'a troublée. Je l'avais remarqué tantôt; j'en suis sûr à présent. Quoi, ta confiance en moi...

SOPHIE.

Puis-je avoir quelque chose de caché pour vous? Non, mon oncle, je vous avouerai avec sincérité....

SCÈNE VI.

Les précédens, PRAVDINE, MILON.

PRAVDINE.

Permettez-moi de vous présenter monsieur Milon, mon ami intime.

STARODOUME, à part.

Milon!

MILON.

Je regarderais comme un bonheur particulier de mériter votre estime, vos bontés...

STARODOUME.

Le comte Alceste n'est-il pas de vos parens?

MILON.

C'est mon oncle.

STARODOUME.

Je suis charmé de faire connaissance avec un homme de votre mérite. Votre oncle m'a parlé de vous; il vous rend pleine justice. Vos qualités...

MILON.

C'est un effet de son indulgence. A mon âge, il y aurait trop de présomption à regarder comme mé-

rités les encouragemens que nous prodiguent les hommes respectables.

PRAVDINE

Je suis sûr d'avance que mon ami méritera vos bonnes grâces, dès que vous l'aurez connu plus particulièrement. Il a été reçu fréquemment dans la maison de feue madame votre sœur...

(Starodoume regarde Sophie.)

SOPHIE, bas à Starodoume.

Et ma mère l'aimait comme un fils.

STARODOUME.

J'en suis charmé. (*A Milon.*) J'ai appris que vous aviez fait la guerre : votre courage...

MILON.

J'ai fait mon devoir ; mais ni mon âge, ni mon grade, ni ma position, ne m'ont permis de déployer positivement le vrai courage, si toutefois j'en suis doué (23).

STARODOUME.

Mais ayant été dans les batailles, ayant risqué votre vie...

MILON.

Je l'ai risquée comme tous les autres. La bravoure n'est dans ce cas qu'un mouvement du cœur, commandé au soldat par son chef, à l'officier par l'honneur.

STARODOUME.

Je serais vraiment curieux de savoir en quoi vous faites consister le vrai courage.

MILON.

Si vous me permettez de vous dire toute ma pensée, je tiens que le vrai courage est encore plus dans l'âme que dans le cœur. Qui l'a une fois dans l'âme ne peut manquer de l'avoir dans le cœur. Dans l'état militaire, le soldat doit être brave, le capitaine courageux. Celui-ci doit juger de sang-froid toutes les chances du danger, prendre toutes les mesures nécessaires, préférer sa gloire à sa vie, et, ce qui est bien plus encore, oublier sa propre gloire pour le salut de son pays. Le courage ne consiste donc pas uniquement à mépriser la vie. L'homme vraiment courageux ne la risque jamais en vain; il sait la sacrifier.

STARODOUME.

Rien de plus juste. Vous faites du vrai courage une qualité du capitaine. Est-il également propre aux autres états de la vie?

MILON.

Le vrai courage est une vertu; ainsi il n'est point d'état qui ne doive s'en faire honneur. Il me semble que la bravoure du cœur se manifeste le jour d'une bataille, et le courage de l'âme dans toutes les épreuves et situations de la vie. Eh! quelle différence en effet de la bravoure du soldat qui hasarde dans un assaut sa vie à l'égal des autres, au courage de l'homme d'état qui dit la vérité à son souverain au risque de lui déplaire; à celui du juge qui, ne redoutant ni la vengeance, ni les menaces de l'homme puissant, ose rendre justice à l'opprimé! Ceux-là, selon moi, sont de véritables héros. Combien est petit à mes yeux celui qui en provoque un

autre en duel pour une bagatelle, à côté de l'homme qui prend la défense de l'absent qu'on calomnie! C'est ainsi que je comprends le vrai courage.

STARODOUME.

Et c'est ainsi que le comprend celui qui l'a dans l'âme. Embrasse-moi, mon ami... Excusez ce mouvement de sincère abandon. Je suis l'ami des hommes d'honneur; mon éducation a enraciné en moi ce sentiment. Je vois en vous la vertu embellie des lumières de la raison.

MILON.

Homme généreux!.. non, je ne puis contenir davantage mes sentimens; non, la puissance de votre vertu m'arrache mon secret le plus intime. Si mes sentimens méritent votre suffrage, s'ils sont dignes de me procurer le bonheur, c'est de vous qu'il dépend de me rendre heureux. Je mets toute ma félicité à devenir l'époux de votre aimable nièce. Notre inclination mutuelle....

STARODOUME.

Quoi! ton cœur avait déjà su distinguer celui que ma tendresse te destinait? Voilà l'époux dont je te parlais....

SOPHIE.

Ah! mon oncle, vous prévenez mes vœux!

STARODOUME.

Vous êtes dignes l'un de l'autre. (*Unissant leurs mains.*) Je vous accorde mon consentement du meilleur de mon cœur.

MILON, SOPHIE et PRAVDINE.

Quel bonheur!

SCÈNE VII.

Les précédens, SKOTININE.

SKOTININE.

Me voici!

STARODOUME.

Et pourquoi?

SKOTININE.

Pour mes affaires.

STARODOUME.

Que puis-je faire pour votre service?

SKOTININE.

Vous n'avez qu'à dire quatre mots.

STARODOUME.

Lesquels?

SKOTININE.

Dites, en m'embrassant bien fort : *Sophie est à vous.*

STARODOUME.

Ne vous repaissez-vous pas de chimères? Pensez-y un peu.

SKOTININE.

Je ne pense jamais; et je suis persuadé d'avance que, si vous perdez aussi l'habitude de penser, Sophie est à moi.

STARODOUME.

Et comment voulez-vous que je donne ma nièce à un homme que je ne connais point?

SKOTININE.

Vous ne me connaissez pas? je vais me faire connaître. Je suis Basile Skotinine, sans être pour cela le dernier de ma race. La race des Skotinine est nombreuse et ancienne : notre quadrisaïeul ne se trouve pas dans le nobiliaire.

PRAVDINE, en riant.

Vous nous prouverez sans doute que vous êtes plus ancien qu'Adam.

SKOTININE.

Et pourquoi pas? Quoique peu de gens...

STARODOUME, en riant.

C'est-à-dire que votre quadrisaïeul a bien été créé le sixième jour, mais un peu avant Adam.

SKOTININE.

Précisément. Vous avez donc bonne opinion de l'ancienneté de ma race?

STARODOUME.

Si bonne, que je suis étonné de vous voir chercher une femme autre part que dans la famille des Skotinine.

SKOTININE.

Jugez donc quel bonheur pour Sophie d'être ma femme. Elle est noble.

STARODOUME.

Quel homme! Et c'est pour cela que vous ne sauriez lui convenir.

SKOTININE.

J'ai pris mon parti là-dessus. Qu'on blâme Skoti-

nine d'avoir épousé la fille d'un petit gentilhomme, qu'on en jase tant qu'on voudra, je m'en moque.

STARODOUME.

Mais elle ne veut pas s'exposer à ce que l'on dise que la fille d'un gentilhomme a épousé Skotinine.

MILON.

Une pareille inégalité ferait le malheur de tous deux.

SKOTININE.

Que parle-t-il d'inégalité, celui-là? (*Bas à Starodoume.*) Ne voudrait-il pas me couper l'herbe sous le pied?

STARODOUME, bas à Skotinine.

Je serais tenté de le croire.

SKOTININE, toujours bas.

Oh! qu'il en fasse son deuil.

STARODOUME, toujours bas.

Cela est dur.

SKOTININE, haut, montrant Milon.

Qui de nous est ridicule? Ah! ah! ah!

STARODOUME, en riant.

Je vois bien celui qui prête à rire.

SOPHIE.

Mon cher oncle, je suis charmée de vous voir si gai.

SKOTININE, à Starodoume.

Mais vous êtes un bon vivant; je vous ai cru tantôt inabordable; vous ne m'avez pas dit un mot, et maintenant nous rions ensemble.

STARODOUME.

L'homme est fait de la sorte, mon cher; chaque heure amène un changement.

SKOTININE.

C'est évident. Tantôt j'étais tel que je suis à présent; vous, vous étiez en colère.

STARODOUME.

Et non pas sans sujet.

SKOTININE.

Ah! je vous devine. Sur ce chapitre-là, je suis comme vous; quand ma basse-cour n'est pas en règle, je me fâche; vous n'avez pas trouvé la maison de ma sœur mieux tenue qu'une basse-cour, et vous vous êtes fâché.

SCÈNE VIII.

Les précédens, Mme. PROSTAKOF, PROSTAKOF, NICODÊME, PÉTRONILLE.

Mme. PROSTAKOF.

Nicodême, n'as-tu rien oublié?

NICODÊME.

Eh! ne vous mettez pas en peine!

Mme. PROSTAKOF, à Starodoume.

Nous venons tous trois, monsieur, vous demander une grâce. (*A son mari et à son fils.*) Saluez.

STARODOUME.

Parlez, madame.

Mme. PROSTAKOF.

D'abord je prie tout le monde de s'asseoir. (*Tous prennent place, excepté Nicodême et Pétronille.*) Voici l'affaire, monsieur : touché des prières de nos parens (car celles de pauvres pécheurs comme nous n'auraient pas eu tant d'efficacité), le ciel nous a fait don de Nicodême. Nous avons fait l'impossible pour le rendre tel que vous le voyez. Auriez-vous la complaisance, monsieur, d'examiner un peu son éducation ?

STARODOUME.

Ah! madame,... je sais que la fin de son éducation date d'aujourd'hui seulement. On m'a nommé ses maîtres, et je vois d'avance de quelle littérature doit être imbu votre fils, en sortant des mains de Blaise le séminariste, et jusqu'où il a poussé les mathématiques sous la direction de Chiffrekine, le sergent congédié. (*A Pravdine.*) Mais je serais curieux de voir ce que le précepteur allemand lui a enseigné.

Mme. PROSTAKOF.

Toutes les siences, mon cher monsieur.

PROSTAKOF.

Tout, monsieur.

NICODÊME.

Tout au monde.

} ensemble.

PRAVDINE, à Nicodême.

Mais quoi, entre autres choses?

NICODÊME, lui présentant un livre.

Tenez, la grammaire.

PRAVDINE, prenant le livre.

Fort bien. Voilà une grammaire. Connaissez-vous quelques-unes des règles qu'elle contient ?

NICODÈME.

J'en connais beaucoup. Le substantif et l'adjectif....

PRAVDINE.

Prenons pour exemple le mot *porte*. Est-ce un nom substantif ou adjectif ?

NICODÈME.

La porte ? Quelle porte ?

PRAVDINE.

Quelle porte ? celle-ci.

NICODÈME.

Celle-ci ? c'est un *adjectif*.

PRAVDINE.

Pourquoi ?

NICODÈME.

Parce qu'elle est *ajoutée* à la chambre. Voilà bientôt six semaines que cette porte *subsiste* sans qu'on la cloue au cabinet ; en attendant qu'on l'arrange elle est un *substantif* (24).

STARODOUME.

Ainsi, d'après toi, le mot *âne* est adjectif, parce qu'on l'ajoute à l'idée d'un imbécile.

NICODÈME.

Sans doute.

Mme. PROSTAKOF.

Eh bien! qu'en dites-vous, monsieur?

PROSTAKOF.

Monsieur, êtes-vous satisfait?

PRAVDINE.

On ne peut l'être davantage. Il est fort sur la grammaire.

MILON.

Probablement, il ne l'est pas moins sur l'histoire.

Mme. PROSTAKOF.

Oh! je vous en réponds. Il était encore tout petit qu'il aimait déjà les histoires.

SKOTININE.

Nicodême me ressemble sur ce point. Je ne m'endors jamais sans que le bailli ne me conte quelque histoire; il en sait, le maroufle, il en sait!... D'où diable les pêche-t-il?

Mme. PROSTAKOF.

Malgré cela, il ne pourrait pas tenir tête à maître Vralmann.

PRAVDINE, à Nicodême.

Avez-vous déjà fait beaucoup de chemin dans l'histoire?

NICODÊME.

Si j'ai fait beaucoup de chemin? c'est selon l'histoire. Il y en a telle qui vous mène jusque dans la lune.

PRAVDINE.

Ah! c'est de cette histoire-là que M. Vralmann vous entretient.

STARODOUME.

Vralmann! Ce nom ne m'est pas inconnu.

PRAVDINE.

Est-ce de la même manière que vous savez la géographie?

Mme. PROSTAKOF, à son fils.

Entends-tu, mon ami? quelle est donc cette science?

NICODÊME, bas à sa mère.

Le sais-je, moi?

Mme. PROSTAKOF, à Nicodême.

Ne boude pas, cher petit cœur; c'est à présent qu'il faut te montrer.

NICODÊME, bas à sa mère.

Mais je ne comprends rien à ce qu'ils me demandent.

Mme. PROSTAKOF, à Pravdine.

Comment avez-vous nommé cette science?

PRAVDINE.

La géographie.

Mme. PROSTAKOF, à son fils.

Entends-tu? l'ogergaphie.

NICODÊME.

Mais que me veulent-ils? Bon Dieu! ils me mettent le couteau sur la gorge.

Mme. PROSTAKOF.

Le pauvre enfant! (*A Pravdine.*) Dites-lui, de grâce, ce que c'est que cette science, et il vous en rendra compte.

PRAVDINE.

C'est la description de la terre.

Mme. PROSTAKOF, à Starodoume.

Par exemple, à quoi cela sert-il?

STARODOUME.

Par exemple, cela sert à ce que, si vous faites un voyage, vous sachiez où vous allez.

Mme. PROSTAKOF.

Eh! monsieur, n'a-t-on pas assez de postillons? c'est leur affaire. Cette science n'est pas une science de gentilhomme. Un gentilhomme n'a qu'à dire: Je veux aller là, et on le conduit où bon lui semble. Croyez-moi, monsieur, ce que Nicodême ne sait pas ne peut-être qu'une sottise (15).

STARODOUME.

Oh! certainement, madame; il est consolant pour les ignorans de traiter de sottise ce qui n'est point à leur portée.

SKOTININE.

La science est à coup sûr une sottise; feu mon oncle Gilles Skotinine l'a prouvé invinciblement. Jamais personne ne l'a entendu parler de lecture ou d'écriture, et jamais il n'a voulu en entendre parler. C'était pourtant une tête!...

PRAVDINE.

Comment?...

SKOTININE.

Voici ce qui lui est arrivé. Un jour qu'il était ivre, tout en chevauchant au grand galop, il court droit à une porte de pierre; la porte était basse et le gaillard bien bâti. Il oublie de se baisser, et se cogne le front contre la muraille d'une si terrible manière qu'il tombe à la renverse. Le cheval le traîne dans cet état depuis la porte jusqu'à l'escalier. Certes, un front savant se serait brisé en mille morceaux; mais mon oncle, (Dieu veuille avoir son âme!) se relevant frais et dispos, demande si la porte était encore debout.

MILON.

Vous avouerez, sans doute, monsieur Skotinine, que vous n'êtes pas trop lettré; cependant, en pareille occurrence, je crois que votre front n'aurait pas mieux résisté que celui d'un enfant.

STARODOUME, à Milon.

Ne pariez pas. Je crois que dans la famille des Skotinine tous les fronts sont durs.

Mme. PROSTAKOF.

Eh! mon Dieu! le plaisir est-il déjà si grand, d'avoir toujours le nez dans les livres? (*A Pravdine.*) Vous-même qui en savez plus qu'un autre, que de peines vous vous donnez!... A propos, j'ai oublié de vous dire qu'en venant ici, j'ai vu porter un paquet à votre adresse.

PRAVDINE.

Un paquet pour moi? et personne ne m'en parlait! Pardonnez si je vous quitte. Ce sont peut-être des ordres du gouvernement.

STARODOUME, se lève; tous les autres se lèvent.

Sans adieu, mon cher ami.

PRAVDINE.

J'aurai encore l'honneur de vous voir; vous partez demain matin?

STARODOUME.

A sept heures.

(Pravdine sort.)

MILON.

Et moi aussi, tout en vous reconduisant je ferai partir ma compagnie.

(Milon sort en faisant des signes d'adieu à Sophie.)

SCÈNE IX.

M. et Mme. PROSTAKOF, NICODÊME, PÉTRONILLE, STARODOUME, SOPHIE.

Mme. PROSTAKOF, à Starodoume.

Eh bien, monsieur, vous connaissez maintenant Nicodême.

SKOTININE.

Eh bien, mon cher ami, vous me connaissez maintenant.

STARODOUME.

Oui, je vous connais à fond tous les deux.

SKOTININE.

Épouserai-je Sophie?

STARODOUME.

Non.

Mme. PROSTAKOF.

Nicodême sera-t-il le mari de Sophie?

STARODOUME.

Non.

Mme. PROSTAKOF.

Et qu'est-ce qui empêche?...

SKOTININE.

Que trouve-t-on à redire?...

STARODOUME, les prenant tous deux à part.

Je ne puis dire ce secret qu'à vous seul. Ma nièce est fiancée.

(Il sort et fait signe à Sophie de le suivre.)

Mme. PROSTAKOF.

Le traître!

SKOTININE.

Il nous a fait faux bond.

Mme. PROSTAKOF, impatientée.

Quand décamperont-ils?

SKOTININE.

Tu l'as entendu,... à sept heures du matin.

Mme. PROSTAKOF.

A sept heures?

SKOTININE.

Demain, je veux me lever avec le jour. Il a beau faire, il ne se débarrassera pas facilement de Skotinine.

Mme. PROSTAKOF, en colère.

A sept heures!... nous nous lèverons avant... ma volonté se fera... Venez tous. (*Tous s'empressent autour d'elle.—A son mari.*) Demain, à six heures, que le carrosse soit avancé à l'escalier dérobé. Entends-tu? ne va pas faire quelque sottise.

PROSTAKOF.

Je vous entends, ma petite mère.

Mme. PROSTAKOF, à Pétronille.

Et toi, veille toute la nuit aux portes de Sophie. Si tu t'endors, gare à toi! Sitôt qu'elle sera éveillée, viens m'avertir.

PÉTRONILLE.

Je ne laisserai rien échapper.

Mme. PROSTAKOF, à son fils.

Et toi, mon cher enfant, sois prêt à six heures, et défends aux domestiques de sortir de la maison.

NICODÊME.

Tout sera fait.

Mme. PROSTAKOF.

Allez donc;... que Dieu vous bénisse. (*Elle reste seule.*) Et moi, je sais ce que j'ai à faire. Le pardon suit de près la colère. Notre barbon se fâchera un peu, et finira par pardonner. En attendant, je prendrai, moi, ce qui me convient.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

STARODOUME, PRAVDINE.

PRAVDINE.

C'est là le paquet que m'avait annoncé hier en votre présence la maîtresse du logis?

STARODOUME.

Tu as donc maintenant le moyen de mettre un terme à l'inhumanité de cette odieuse femme?

PRAVDINE.

J'ai l'autorisation de prendre sous ma tutelle sa maison et ses terres, au premier accès de fureur dont ses vassaux seraient menacés.

STARODOUME.

Bénissons Dieu de ce que l'humanité peut trouver des défenseurs. Crois-moi, quand on a pour souverain un homme qui pense, un prince qui sait où placer sa véritable gloire, l'humanité doit recouvrer ses droits; on ne tarde pas à s'apercevoir que chacun doit chercher ses avantages et sa satis-

faction seulement dans ce qui est légal, et qu'il est illégal d'appesantir l'esclavage sur ses semblables.

PRAVDINE.

D'accord, mais combien il est difficile de détruire des préjugés enracinés, surtout quand ils sont une source de profit pour les âmes basses.

STARODOUME.

Écoute-moi, mon ami. Un grand souverain n'est autre chose qu'un souverain éminemment sage; son affaire est de guider les hommes vers leur véritable bonheur; sa gloire, sa sagesse est de diriger des hommes, car il n'y en a aucune à diriger des automates. On choisit d'ordinaire, pour garder les troupeaux, le plus sot paysan du village, parce qu'il ne faut pas une grande force d'esprit pour faire paître les bêtes. Un souverain digne du trône tend à élever l'âme de ses sujets : nous en avons des exemples sous les yeux.

PRAVDINE.

Le plaisir que doivent goûter les souverains à régner sur des âmes libres est si grand, que je ne conçois pas quelles suggestions peuvent les en détourner.

STARODOUME.

Ah! combien l'âme du souverain doit être élevée pour suivre le sentier de la verité, et ne s'en écarter jamais! D'abord la troupe détestable des flatteurs...

PRAVDINE.

On ne saurait penser au rôle d'un flatteur sans le plus profond mépris.

STARODOUME.

Le flatteur est un être qui ne peut avoir bonne opinion, non-seulement d'autrui, mais même de sa propre personne : tous ses efforts tendent d'abord à aveugler l'esprit des gens, et ensuite à les tourner à ses fins. C'est comme un voleur de nuit qui commence par éteindre les lumières, et se met ensuite à voler.

PRAVDINE.

Sans doute la source des malheurs des hommes est dans leur propre perversité; mais les moyens de les rendre meilleurs....

STARODOUME.

Sont dans les mains du souverain. Dès qu'on verra qu'on ne peut devenir quelque chose sans une conduite parfaite; que ni l'officieuse bassesse, ni l'argent ne pourront acheter ce qui doit être la récompense des services; qu'on choisira les gens pour les places, au lieu de faire des places la proie des intrigans; alors on trouvera ses vrais avantages dans une conduite irréprochable, et chacun en deviendra meilleur. Un grand souverain donne sa faveur et son amitié à qui bon lui semble, les places et les honneurs à qui les mérite.

PRAVDINE.

Pour ne pas manquer de gens capables, il faut avouer qu'on donne aujourd'hui un soin particulier à l'éducation.

STARODOUME.

Elle doit être le gage de la félicité d'un empire.

N'avons-nous pas sous les yeux dans ce moment les effets d'une mauvaise éducation? Quel parti, par exemple, tirera la patrie de ce Nicodême, pour lequel des parens ignares paient des maîtres aussi ignares qu'eux? Combien voit-on de pères, parmi nos gentilshommes, qui confient l'éducation de leur fils à un esclave! Au bout d'une quinzaine d'années il se trouve alors de fait deux esclaves au lieu d'un : le vieux pédagogue et le jeune maître.

PRAVDINE.

Cependant les gens d'un rang élevé donnent à leurs enfans une éducation plus éclairée.

STARODOUME.

A la bonne heure! Je voudrais néanmoins qu'au milieu de toutes ces belles sciences ils oubliassent un peu moins le but de toute instruction, les bonnes mœurs. La science, dans un homme corrompu, lui met en main une arme terrible pour faire le mal. Les lumières ne donnent d'élévation qu'à une âme vertueuse. Je voudrais, par exemple, que l'instituteur d'un jeune homme de grande maison, lui indiquât chaque jour dans la lecture de l'histoire deux passages différens; dans l'un il verrait comment les grands hommes ont travaillé au bien-être de leur patrie; dans l'autre comment un puissant pervers, qui a abusé de son crédit et de son pouvoir, peut tomber du sommet de la grandeur dans un abîme de mépris et d'ignominie.

PRAVDINE.

Il faudrait en effet que chacun reçût une éduca-

tion proportionnée à son état; alors on pourrait être.... Mais quel bruit?

STARODOUME.

Qu'est-il arrivé?

SCÈNE II.

Les précédens, MILON, SOPHIE, PÉTRONILLE.

(Milon, l'épée à la main, soutenant Sophie que retient Pétronille; celle-ci crie au secours.)

SOPHIE.

Mon oncle, défendez-moi.

STARODOUME.

Ma chère, qu'y a-t-il donc?

PRAVDINE.

Quelle violence!

SOPHIE.

Tout mon cœur frissonne.

PÉTRONILLE.

Ah! je suis perdue!

} tous ensemble.

MILON.

Les scélérats! je venais de ce côté-ci, lorsque je vis tout à coup des gens qui, la prenant par le bras, malgré ses cris, malgré sa résistance, l'entraînaient vers une voiture.

SOPHIE.

Voilà mon sauveur.

STARODOUME.

Ah ! mon ami.

PRAVDINE, à Pétronille.

Déclare sur-le-champ où ils voulaient l'entraîner, où ta scélérate de maîtresse....

PÉTRONILLE.

A l'église, mon bon monsieur, à l'église.

Mme. PROSTAKOF, derrière la coulisse.

Brigands, infâmes, scélérats, je vous ferai rouer de coups.

SCÈNE III.

Les précédens, Mme. et M. PROSTAKOF, NICODÊME.

Mme. PROSTAKOF.

Je suis une jolie maîtresse de maison ! (*Elle montre Milon.*) un étranger menace, et mes ordres sont comme non avenus.

PRAVDINE.

Le crime dont je viens d'être témoin vous donne droit à vous, comme oncle de Sophie, et à vous, comme son époux futur....

Mme. PROSTAKOF.

Son futur !

PROSTAKOF.

Nous voilà bien lotis !

NICODÈME.

Le diable s'en mêle.

PRAVDINE.

Vous avez le droit d'armer la rigueur des lois et l'équité du gouvernement contre les auteurs d'une injure aussi cruelle. Je cours dénoncer cette femme comme une perturbatrice du repos public.

Mme. PROSTAKOF, tombant à genoux.

Grâce! monsieur, j'avoue mon crime.

PRAVDINE.

Le fils et le mari sont sans doute complices.....

PROSTAKOF, à genoux.

Hélas ! je suis coupable sans avoir rien fait.

NICODÈME, à genoux.

Grâce ! grâce ! mon digne monsieur.

Mme. PROSTAKOF.

Ah ! chienne que je suis ! où me suis-je fourrée ?

SCÈNE IV.

Les précédens, SKOTININE.

SKOTININE.

Eh bien, ma sœur ! ton escapade.... Mais.... qu'est-ce que cela ? toute la maison à genoux.

Mme. PROSTAKOF, à genoux.

Ah! messieurs! je suis coupable!... Sauvez ma tête de la mort!.... ayez pitié d'une malheureuse! (*A Sophie.*) Sophie, mon enfant, ma bonne enfant, pardonnez-moi; miséricorde! pour moi, (*montrant son mari et son fils*) et pour ces pauvres orphelins.

SKOTININE.

Ma sœur, es-tu folle?

PRAVDINE.

Tais-toi, Skotinine.

Mme. PROSTAKOF.

Dieu vous bénira, vous et votre cher époux; que feriez-vous de ma tête (26)?

SOPHIE.

Mon oncle, j'oublie mon injure.

Mme. PROSTAKOF, tendant les mains à Starodoume.

Monsieur, au nom de Dieu, pardonnez-moi aussi. Je ne suis qu'une femme; je ne suis pas un ange.

STARODOUME.

Je sais qu'une femme ne saurait être un ange; mais elle pourrait se passer d'être un diable.

MILON.

Son crime et son repentir sont également méprisables.

PRAVDINE, à Starodoume.

Si la moindre plainte parvient de votre part au gouvernement, rien ne pourra la sauver.

STARODOUME.

Je ne veux la perte de personne;.... je lui pardonne.

(Les Prostakof se lèvent précipitamment.)

Mme. PROSTAKOF.

Il me pardonne, ah Dieu! Ouf! c'est à présent que je vais donner la chasse à mes coquins de valets. C'est à présent que je compte les arranger de la bonne façon. Je saurai bien qui l'a laissée échapper. Non, canaille! non, scélérats! de ma vie je ne vous pardonnerai de m'avoir jouée.

PRAVDINE.

Pourquoi voulez-vous punir vos domestiques?

Mme. PROSTAKOF.

Eh! monsieur, que signifie cette question? N'ai-je pas de droits sur mes gens?

PRAVDINE.

Vous prétendez avoir le droit de les battre!

SKOTININE.

Un gentilhomme n'est-il donc pas libre de rosser ses valets, quand il lui plaît?

PRAVDINE.

Quand il lui plaît; voilà un beau plaisir. C'est parler en vrai Skotinine! Non, madame, personne n'est libre de tyranniser des hommes.

Mme. PROSTAKOF.

Vraiment! à vous croire, un gentilhomme ne pourrait pas faire châtier un domestique. Pourquoi

donc nous a-t-on donné l'*ukaze* [27] sur la liberté de la noblesse?

STARODOUME.

Vous avez du talent pour interpréter les ukazes.

Mme. PROSTAKOF.

Riez, riez, messieurs; je m'en moque et je vais de ce pas...

PRAVDINE.

Arrêtez, madame. (*Il prend un papier, et dit d'un air solennel. — A Prostakof.*) Au nom du gouvernement, je vous enjoins de rassembler à l'instant, vos domestiques et vos vassaux, pour leur donner connaissance de l'ukaze par lequel, ayant considéré l'inhumanité de votre femme, qu'encourage votre propre faiblesse, le gouvernement m'ordonne de prendre sous ma tutelle votre maison et vos terres.

(Elle veut sortir.)

PROSTAKOF.

Hélas! à quoi sommes-nous réduits!

Mme. PROSTAKOF.

Comment! une nouvelle histoire! Pourquoi? pourquoi? monsieur, est-ce parce que je suis maîtresse chez moi?...

PRAVDINE.

Vous êtes une maîtresse barbare, dont la méchanceté ne saurait être tolérée dans un état bien gouverné. (*A Prostakof.*) Sortez.

PROSTAKOF, à sa femme.

A qui devons-nous cela?

Mme. PROSTAKOF.

Je crève, j'étouffe... O ciel!

SKOTININE.

Ah! ah!... il pourrait bien m'en arriver autant. Tous les Skotinine courent risque d'être mis en tutelle... Vite, sortons d'ici... tirons notre épingle du jeu.

Mme. PROSTAKOF.

J'ai tout perdu,... je suis morte!

SKOTININE, à Starodoume.

Je guette le moment de m'expliquer avec vous. Eh bien! le prétendu...

STARODOUME, montrant Milon.

Le voici.

SKOTININE.

Bon!... je n'ai donc plus rien à faire ici qu'à mettre les chevaux à ma carriole et...

PRAVDINE, l'interrompant.

Oui, va-t'en à ta basse-cour. Mais je te conseille de prendre garde à toi. J'ai appris que tu te conduisais beaucoup plus honnêtement avec les pourceaux qu'avec les hommes.

SKOTININE, tout tremblant.

Eh! mon cher monsieur, je vous en fais juge... Comment puis-je avoir de l'affection pour les hommes? ils font toujours les entendus avec moi; mais, quand je suis parmi les pourceaux, je me trouve le plus spirituel de la compagnie.

SCÈNE V.

Mme. PROSTAKOF, STARODOUME, PRAVDINE, NICODÊME, SOPHIE, PÉTRONILLE.

Mme. PROSTAKOF, à Pravdine.

Mon cher monsieur, ne me perdez pas ; que vous en reviendrait-il? Ne pourrait-on pas éluder l'ukaze? Exécute-t-on tous les ukazes?

PRAVDINE.

Je ne transigerai jamais avec mon devoir.

Mme. PROSTAKOF.

Accordez-moi un délai; quand ce ne serait que pour trois jours. (*A part.*) Je lui montrerais alors...

PRAVDINE.

Pas même pour trois heures.

STARODOUME.

Bien, mon ami; elle pourrait, en trois heures, faire un tel dégât qu'un siècle ne suffirait pas pour y porter remède.

Mme. PROSTAKOF.

Comment, monsieur, pouvez-vous vous résoudre à entrer dans les petits détails?

PRAVDINE.

C'est mon affaire ; le bien d'autrui sera restitué, et...

Mme. PROSTAKOF.

Et les dettes?... les maîtres de Nicodême n'ont pas reçu leurs appointemens...

PRAVDINE.

Les maîtres? (*à Pétronille.*) sont-ils ici? Fais-les venir.

PÉTRONILLE.

Je crois qu'ils sont ici. Et le précepteur allemand...

PRAVDINE.

Qu'ils viennent tous. (*La bonne sort.*) Soyez sans inquiétude, madame, je contenterai tout le monde.

STARODOUME.

Madame, vous serez soulagée vous-même par l'impossibilité de nuire.

Mme. PROSTAKOF.

Je vous suis vraiment obligée de la consolation: à quoi suis-je bonne, si j'ai les mains liées dans ma propre maison?

SCÈNE VI.

Les précédens, PÉTRONILLE, VRALMANN, LE SÉMINARISTE et CHIFFREKINE.

PÉTRONILLE.

Monsieur, voici toute la séquelle.

VRALMANN, à Pravdine.

Fotre seigneurie a désiré me foir..

LE SÉMINARISTE.

On m'a demandé; me voici.

CHIFFREKINE.

Qu'ordonne votre seigneurie?

STARODOUME.

Bah! c'est toi, Vralmann.

VRALMANN.

Ah! ah! ah! c'est fous, mon cher maître, (*il baise le pan de son habit*) fotre chère santé fa-t-elle pien?

PRAVDINE.

Comment! vous le connaissez?

STARODOUME.

Si je le connais? Pendant trois ans il a été mon cocher.

PRAVDINE.

Le joli précepteur!

STARODOUME.

Tu es précepteur, Vralmann? Je te croyais un brave homme qui ne se mêlait jamais de ce qu'il n'entendait pas.

VRALMANN.

Que faire, mon cher maître? Che ne suis ni le premier ni le dernier. Ch'ai été trois mois à pattre le pafé de Moscou, sans troufer de place. Il fallait ou mourir de faim, ou de fenir précepteur.

PRAVDINE, aux maîtres.

Le gouvernement m'ayant ordonné de prendre

les Prostakof sous ma tutelle, je romps vos engagemens.

CHIFFREKINE.

Ma foi, tant mieux.

LE SÉMINARISTE.

Vous rompez nos engagemens? mais nous avons préalablement un petit compte à régler.

PRAVDINE.

Voyons,... parle;... dis-moi vite ce que tu demandes.

LE SÉMINARISTE.

Tout doux, monsieur, mon compte est bien fourni. Premièrement, pour six mois de leçons; pour ma chaussure; pour être quelquefois venu inutilement; pour....

Mme. PROSTAKOF.

Ame insatiable! vilain bedeau! pourquoi tout cela?

PRAVDINE.

Ne vous mêlez de rien, madame, je vous prie.

Mme. PROSTAKOF.

Mais, puisque nous en sommes à dire la vérité, qu'as-tu appris à Nicodême?

LE SÉMINARISTE.

C'est lui que ça regarde, et pas moi.

PRAVDINE, au séminariste.

Bien! bien! (*A Chiffrekine.*) Que te revient-il à toi?

CHIFFREKINE.

A moi? rien.

Mme. PROSTAKOF.

On lui a donné dix roubles pour une année de leçons; pour ce qui est de la seconde année, il n'a pas reçu un sou.

CHIFFREKINE.

Il est vrai. J'ai usé pour dix roubles de bottes pendant deux ans. Nous voilà quittes.

PRAVDINE.

Et pour les leçons que demandes-tu?

CHIFFREKINE.

Rien.

STARODOUME.

Comment, rien?

CHIFFREKINE.

Je ne veux rien. Il n'a rien appris.

STARODOUME.

Mais tu n'en dois pas moins être payé.

CHIFFREKINE.

Et pourquoi? J'ai servi l'empereur plus de vingt ans. J'ai pris de l'argent pour mon service; mais je n'en prendrai jamais pour rien.

STARODOUME.

Tu es vraiment un honnête homme.

(Starodoume et Milon tirent de l'argent de leur bourse.)

PRAVDINE, au séminariste.

Tu n'as pas honte, maître Blaise?

LE SÉMINARISTE, baissant les yeux.

Je rougis, je l'avoue.

STARODOUME, à Chiffrekine.

Tiens, mon ami, voilà pour ton bon cœur.

CHIFFREKINE.

Grand merci, monsieur, grand merci; vous êtes libre de donner; mais je ne demande jamais ce que je n'ai pas gagné.

MILON.

Tiens encore, brave homme.

CHIFFREKINE.

Et encore grand merci. (*Pravdine lui donne aussi de l'argent.*) Mais pourquoi vos seigneuries me comblent-elles ainsi?

PRAVDINE.

Parce que tu ne ressembles pas à ce séminariste.

CHIFFREKINE.

Ça n'est point étonnant; ne suis-je pas un soldat?

PRAVDINE, à Chiffrekine.

Va donc, mon ami, Dieu te bénisse. (*Au séminariste.*) Et vous, maître Blaise, venez ici demain, et ayez la bonté de régler vos comptes avec madame elle-même.

LE SÉMINARISTE, s'enfuyant.

Avec elle! Ah! je renonce à tout.

VRALMANN, à Starodoume.

N'oupliez pas un fieux serfiteur, monsié; reprenez-moi auprès de fous.

STARODOUME.

Tu dois avoir perdu l'habitude des chevaux.

VRALMANN.

Oh ! que non ; tant que ch'ai demeuré ici, che me suis touchours fu au milieu des chefaux.

SCÈNE VII.

Les précédens, UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, à Starodoume.

Votre voiture est avancée.

VRALMANN.

Foulez-fous que je fous mène ?

STARODOUME.

Va,... mets-toi sur le siége.

(Vralmann s'en va.)

SCÈNE VIII.

M^me^. PROSTAKOF, STARODOUME, MILON, SOPHIE, PRAVDINE, NICODÊME, PÉTRONILLE.

STARODOUME, à Pravdine.

Nous partons, mon cher ami ;... souhaite-nous...

PRAVDINE.

Tout le bonheur auquel les cœurs bien nés ont droit d'aspirer.

Mme. PROSTAKOF, embrassant son fils avec force.

Je n'ai plus que toi, Nicodême, mon enfant, mon cher enfant!

NICODÊME.

Laissez-moi tranquille. Je ne puis m'en dépêtrer....

Mme. PROSTAKOF.

Et toi! toi! tu m'abandonnes aussi! ingrat!

(Elle s'évanouit.)

SOPHIE.

O ciel! elle est sans connaissance.

STARODOUME.

Du secours; qu'on lui donne du secours.

(Sophie et Pétronille s'empressent autour d'elle.)

PRAVDINE, à Nicodême.

Malheureux!... Est-ce à toi d'insulter ta mère? C'est son amour insensé pour toi qui, plus qu'autre chose, l'a précipitée dans l'abîme.

STARODOUME, à Pétronille.

Comment va-t-elle? comment va-t-elle?

PÉTRONILLE.

Monsieur elle ouvre les yeux.

PRAVDINE, à Nicodême.

Quant à vous, monsieur Nicodême, vous aurez la bonté d'aller prendre du service.

NICODÊME.

Qu'on fasse ce qu'on voudra.

Mme. PROSTAKOF.

Je suis morte !... On m'a ôté mon autorité.... J'ai honte de me montrer... Je n'ai plus de fils !

STARODOUME.

Voilà les dignes fruits de la méchanceté [38].

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE DADAIS.

(1) Les noms des personnages du *Dadais*, sont en grande partie l'expression de leur caractère.

Prostakof dérive de l'adjectif *prostoï*, *simple*, *commun*, *niais*.

Pravdine, du substantif *pravda*, *vérité*, *rectitude*, *droiture*.

Starodoume, de *staroï*, *vieux*, *ancien*; et de *doumat*, *penser; homme qui pense à l'ancienne mode*.

Milon, de *miloï*, *agréable*, *charmant*.

Skotinine, de *skott*, *animal*, *imbécile*.

Vralmann, du verbe *vrat*, *mentir*, *radoter*, *rabâcher*.

Je n'ai pas voulu *franciser* ces noms, pour ne pas leur ôter la couleur locale : il en est deux cependant que j'ai absolument changés: 1°. *Nicodéme* s'appelle dans l'original *Mitrophane*. J'ai donné dans la notice la raison de ce changement; 2°. la nourrice *Pétronille* porte aussi un nom que je n'ai pas cru devoir conserver, par égard pour l'euphonie.

(2) Cette première scène, quoique très-courte, suffit pour faire connaître le caractère de Mme. Prostakof. Nous voyons, dans tout leur jour, son excessive sollicitude pour son fils, son aigreur avec ses domestiques, son humeur impérieuse à l'égard de son mari. C'est une excellente exposition; le dialogue est spirituel; la réponse du tailleur à sa maîtresse est très-plaisante.

(3) Madame Prostakof chasse ignominieusement son valet,

pour le punir d'avoir raison. Molière n'eût point dédaigné ce trait.

(4) Boisson acide, qui a quelque rapport avec le *cidre*.

(5) Le dialogue qui précède ces mots touche de près la caricature; mais l'exclamation de madame Prostakof est d'un excellent comique.

(6) On sent bien que cela n'est point la peinture des mœurs de toute une nation. Fon-Visine n'a frappé de l'arme du ridicule que quelques individus ignorans et barbares qui croient pouvoir traiter les hommes à l'égal des troupeaux. Mais la vigilance du gouvernement et l'indignation publique en font bientôt justice. Cette justice était même le seul dénoûment raisonnable que la pièce pût avoir; c'est aussi celui que Fon-Visine a adopté.

(7) Cette scène se termine par un dialogue trivial dont j'ai purgé le texte. Pour mettre ma traduction à l'abri du reproche d'infidélité, je donne ce passage dans les notes.

MME. PROSTAKOF.

« Cette petite fille t'a furieusement donné dans l'œil ?

SKOTININE.

» Ce n'est pas à la petite fille que je vise.

PROSTAKOF.

» C'est donc à ses terres, en qualité de voisin ?

SKOTININE.

» Ni à ses terres.... Mais je meurs d'envie d'avoir ce qui est » sur ses terres.

MME. PROSTAKOF.

» Quoi donc, mon frère?

SKOTININE.

» J'aime les cochons, ma sœur; et, dans notre canton, ils » sont si grands, qu'il n'y en a pas un qui, en se mettant sur » les pieds de derrière, ne s'élève de la tête entière au-dessus de » tous tant que nous sommes. »

(8) Imitation de Molière. Madame Prostakof, craignant de s'adresser à son père, s'en prend à son mari, de même que Chrysale rejette sur Bélise tous ses griefs contre Philaminte.

(9) J'ai supprimé le commencement de cette scène.

PRAVDINE.

» Je me fais une joie de votre connaissance.

SKOTININE.

» Fort bien, monsieur! Mais votre nom de famille? Je ne l'ai » pas bien entendu.

PRAVDINE.

» Je me nomme Pravdine. Entendez-vous, maintenant?

SKOTININE.

» D'où êtes-vous, mon cher monsieur? où sont vos terres?

PRAVDINE.

» Je suis de Moscou, puisque cela vous intéresse, et mes terres » sont situées dans ce gouvernement-ci.

SKOTININE.

» Et oserai-je vous demander, monsieur (car je ne sais ni » votre nom propre ni celui de votre père), s'il y a des cochons » sur vos terres? »

Les mots placés entre deux parenthèses peuvent nous fournir une observation locale. En Russie, on est dans l'usage d'appeler les personnes par leur propre nom joint à celui de leur père. Ainsi en abordant quelqu'un, on lui dit, par exemple: « Comment vous portez-vous, Iwann Alexeïevitch? c'est-à-dire, Jean, fils d'Alexis. » Cet usage est venu des Grecs. Homère désigne fréquemment Diomède, Ajax, etc., par les noms de fils de Tydée, fils de Télamon, etc. Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, traduit le nom d'*Ivann Wassilievitch*, par *Jean Basilides*, et il n'a pas tort. La terminaison *es* a, dans ce cas, la même valeur que le *itch* des Russes; elle signifie *issu de*, etc.

(10) Ici viennent une phrase ou deux qui ne valent pas même la peine d'être rejetées dans les notes.

(11) Encore une *trivialité* de Skotinine :

« Elle est la première à m'opposer des défaites. — Eh ! mon » frère ! quel besoin as-tu d'une femme, pourvu que tu aies » une bonne truie... ?— Non, ma sœur, je veux faire aussi des » marcassins. Tu ne m'en empêcheras pas. »

La scrupuleuse fidélité qui distingue toutes les livraisons de cette collection des *Théâtres étrangers* a pu seule m'engager à traduire des platitudes, qui ne sont ni plaisantes ni naturelles. Fon-Visine était bien loin d'avoir autant de goût que d'esprit.

(12) Après ce trait de caractère, qui est d'un très-bon comique, Skotinine revient encore sur les *cochons*.

(13) Cette scène est très-plaisante, mais elle est plus faite pour les boulevards que pour un théâtre épuré.

(14) Le Séminariste est une réminiscence de M. Bobinet : « *Je donne le bon vépre à l'honorable compagnie.* » (Voyez *la Comtesse d'Escarbagnas*.)

(15) Les dernières scènes de cet acte sont parfaitement dialoguées, et remplies d'observations spirituelles.

(16) Malgré la tournure dogmatique, que Fon-Visine leur prête, de pareilles maximes sont des absurdités. Certainement les qualités du cœur doivent passer avant toutes les autres ; mais la culture de l'esprit est-elle pour cela absolument inutile ? Faut-il se complaire dans l'ignorance, parce qu'on suit les lois de la vertu et de la probité ? Ce Starodoume s'exprime quelquefois avec beaucoup de finesse ; mais, en somme, c'est peut-être le personnage le moins raisonnable de la pièce.

(17) L'auteur a dû s'armer d'une étonnante hardiesse pour énoncer une semblable pensée. Nonobstant beaucoup d'idées faus-

ses, tout ce que dit Starodoume est très-piquant : toutefois cette scène est trop longue, elle n'a rien de dramatique ; c'est une satire par demandes et par réponses.

(18) Singulière déclamation, à propos des mines. C'est, je pense, la seule et unique fois qu'on se soit avisé de faire l'éloge de la Sibérie.

(19) Antithèses vides de sens. Ce qui suit est exprimé dans le texte autrement que dans la traduction. Il y a mot à mot : *J'ai vu souvent des freluquets en habits dorés, mais avec une tête de plomb.*

(20) C'est ici que se trouve l'une des deux scènes que j'ai supprimées. Je ne la donnerai pas dans les notes, parce qu'elle est intraduisible : le Séminariste et Chiffrekine en sont les acteurs. Le Séminariste parle toujours slavon, et c'est dans cette affectation pédantesque que consiste le comique de la scène.

(21) Cette partie du troisième acte est pleine de sel et de gaieté. La fin de la scène sixième, la septième dans l'original, rappelle le dialogue de Petit-Jean et du Souffleur, dans la jolie farce de Racine.

(22) J'ai substitué une courte pantomime à la scène longue et triviale qui termine cet acte ; la voici :

SCÈNE IX.

VRALMANN, LE SÉMINARISTE et CHIFFREKINE.

CHIFFREKINE, *se moquant de Vralmann.*

Oh ! le vilain magot !

LE SÉMINARISTE.

Le chien de mécréant !

VRALMANN.

Pourquoi me montrez-vous les dents, malotru ?

CHIFFREKINE, *lui frappant sur l'épaule.*

Et toi, vieux hibou finois *, pourquoi fronces-tu tes gros sourcils?

VRALMANN.

Laisse donc, laisse donc, tu as des mains de fer! (*Le Séminariste lui donne aussi un grand coup sur l'épaule. A part.*) Je suis perdu! Que faites-vous donc? Vous gaussez-vous de moi?

CHIFFREKINE.

Tu manges ton pain sans le gagner, et n'en laisses pas gagner aux autres; encore si ta face n'était pas si insolente.

LE SÉMINARISTE, *pédantesquement.*

Ta bouche exhale toujours des paroles superbes, réprouvé que tu es!

VRALMANN, *tout tremblant.*

Osez-vous manquer de respect à une savante personne? Je vais crier au secours!

CHIFFREKINE.

Et nous, nous allons te porter les armes; moi avec cette planche....

LE SÉMINARISTE.

Moi, avec ce livre....

VRALMANN.

Je me plaindrai de vous à madame.

CHIFFREKINE.

Je te fendrai le museau.

LE SÉMINARISTE.

Je te casserai les dents, pécheur endurci! (*Après avoir proféré contre Kralmann d'autres invectives, Chiffrekine et le Séminariste le chassent de la chambre.*)

(23) La distinction que Fon-Visine établit entre la bravoure et le courage ne manque pas de justesse; mais il est choquant

* Le peuple, à Pétersbourg et à Moscou, désigne par le nom de *Tchoukonetz* (Finois) tous les étrangers, et particulièrement les Allemands.

et ridicule d'entendre dire à un jeune officier : *Si toutefois j'ai du courage.* Au total, tout cette dissertation est ennuyeuse, inutile et alambiquée.

(24) Il m'a été impossible de rendre les jeux de mots qui occasionent les réponses burlesques de Nicodême. J'ai tâché cependant d'en donner une idée.

(25) Fon-Visine a emprunté ce trait à *Jeannot et Colin*, joli conte de Voltaire ; il l'a très-heureusement intercalé dans l'une des meilleures scènes de sa pièce.

(26) Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?
(Regnard, *les Ménechmes.*)

(27) C'est-à-dire, un édit.

(28) Cette scène est belle et morale. Madame Prostakof est punie de sa longue insensibilité par le plus grand des malheurs, celui d'être repoussée par l'ingratitude d'un fils trop aimé.

LE MAGASIN DE MODES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE M. KRILOF.

Ivan Andreievitch Krilof, Krylof, ou Kruilof

NOTICE

SUR

LE MAGASIN DE MODES.

On trouve, dans les œuvres de La Fontaine, à la suite de ses immortelles fables, deux ou trois petites pièces qui se distinguent par un dialogue spirituel et par des situations plaisantes. Plusieurs scènes du *Florentin*, de la *Coupe enchantée*, etc., appartiennent à la bonne comédie; mais quelques-unes tombent dans la charge, et la décence n'y est pas toujours exactement observée.

Ces remarques peuvent en partie s'appliquer au *Magasin de modes*, jolie comédie de M. Krilof, surnommé le La Fontaine de la Russie.

Les caractères sont parfaitement tracés. L'auteur fait passer sous nos yeux une galerie de personnages dont les ridicules sont relevés par d'heureux contrastes; ainsi, le campagnard,

ennemi des raffinemens de la capitale, est opposé à un jeune *merveilleux*. La provinciale, étonnée de tout ce qu'elle voit, engouée d'une robe ou d'un chapeau uniquement parce que la princesse *une telle* l'a commandée, paraît encore plus ridicule auprès de la grisette rusée et séduisante qui, habituée au manége des grandes villes, dupe la campagnarde et se joue de sa simplicité.

Les contrastes sont l'âme de la comédie : sans cette source inépuisable de combinaisons philosophiques et de gaieté franche, la comédie dégénère en drame larmoyant ou en froide satire ; ces sortes de pièces ne provoquent jamais que ce demi-sourire si voisin du signe énergique de l'ennui. Malheureux les poëtes comiques qui vivent dans des pays où la confusion des rangs et des conditions jette tous les individus dans un même moule ! Que serait devenu Dancourt, dans un siècle où *madame Patin* marche sur la même ligne que la femme de qualité ; où la provinciale et l'habitante de la capitale ne se distinguent l'une de l'autre que par des nuances imperceptibles ? M. Krilof n'a pas eu cet obstacle à vaincre.

Marianne rappelle les affranchis de Plaute et de Térence, si naturels dans les comédies latines, et si faux dans les pièces de Regnard et de Destouches. Pour une fille de boutique, elle tient un langage trop recherché, mais ses actions ne sortent pas des bornes de la vraisemblance. Ce rôle remplit toutes les scènes et imprime à l'ouvrage un cachet original.

L'intrigue est très-amusante. Au second acte, elle prend ce caractère libre qui ne choquait point les contemporains de Molière, mais que supportent difficilement les oreilles timorées de la génération actuelle.

L'art dramatique n'est pour M. Krilof qu'une occupation accessoire : c'est vers l'apologue qu'il a tourné son beau talent. Il s'est fait, comme fabuliste, une immense réputation en Russie; elle serait sans doute, déjà confirmée par tout le monde littéraire, si de bonnes traductions avaient fait passer les fables de M. Krilof dans les différentes langues de l'Europe.

Cet auteur, encore vivant, est né en 1768.

A. DE S^{T}.-P.....

LE MAGASIN DE MODES.

PERSONNAGES.

M. SOMBOUROF, provincial.
Madame SOMBOUROF, sa femme.
ÉLISE, fille de M. Sombourof, mais d'une première femme.
LESTOF, amant d'Élise.
MARIANNE, ANNETTE, } filles de boutique.
Madame CARRÉ, marchande de modes française.
M. TRICHÉ.
ANDRÉ, valet de Lestof.
BLAISE, valet de M. Sombourof.
OFFICIERS DE POLICE.

La scène est à Saint-Pétersbourg, dans un magasin de modes.

LE MAGASIN DE MODES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Intérieur d'un magasin de modes très-élégant, rempli d'articles dans le dernier goût.

LESTOF, MARIANNE, assise, et travaillant.

LESTOF.

Eh bien! parle, Marianne; as-tu fait fortune; as-tu bien mené ta barque sans mon secours; tiendras-tu bientôt boutique? Une jeune fille aussi jolie, aussi avisée que toi, devrait déjà être hors de condition, et ne dépendre que d'elle-même.

MARIANNE.

Oh! monsieur,... je ne suis pas assez bien née pour cela!

LESTOF.

Comment, assez bien née! pour tenir un magasin de modes?

MARIANNE.

Vous croyez plaisanter?... Là comme ailleurs on

regarde à la naissance; et quand on ne s'appelle pas madame *La Broche* ou madame *Bochard*....

LESTOF.

Pauvre fille! Tu n'as donc pas de quoi acheter un mari français?

MARIANNE.

J'aurais bien pu le faire; mais madame votre sœur consentira-t-elle à ce qu'on me donne ma liberté?

LESTOF.

Étourdi que je suis! je m'imagine toujours que tu es libre. Ah! Marianne, que ne m'es-tu tombée en partage! Ma sœur ne se doute pas du trésor qu'elle possède. Chez moi tu n'aurais qu'un ordre à recevoir; celui de régner sur mon âme,... cher petit ange.

MARIANNE.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi; vous m'empêchez de travailler, vous offensez mon honneur.

LESTOF.

Bon! Cette marchandise-là se mêle-t-elle jamais à celles que vous débitez?

MARIANNE.

Je vois que vous êtes tout aussi mauvais sujet qu'avant la dernière campagne.

LESTOF.

Oh! non, non. Tu ne saurais t'imaginer combien une seule année m'a changé; je ne suis plus le même homme.

MARIANNE.

Quoi ! vous ne jetez plus votre argent par les fenêtres ?

LESTOF.

Pas le moins du monde.

MARIANNE.

Depuis quand ?

LESTOF.

Depuis que mes poches sont vides.

MARIANNE.

Et le jeu ?

LESTOF.

Fi donc !

MARIANNE.

Quoi ! réellement, vous ne jouez plus ?

LESTOF.

Du tout ; si ce n'est aux cartes et quelquefois au billard.

MARIANNE.

Peste ! quelle réforme ! Et les affaires de cœur, les galanteries ?.... Celles-là vont toujours leur train ?

LESTOF.

Ah ! Marianne, que viens-tu me rappeler ?

MARIANNE.

Que signifie ce long soupir, ce regard mélancolique ? N'est-ce pas une comédie que vous répétez devant moi ?

LESTOF.

Non ; je suis, sans plaisanterie, amoureux; mais amoureux fou, désespéré.

MARIANNE.

Vous êtes amoureux fou, désespéré ; et de combien de belles, je vous prie ?

LESTOF.

Étourdie ! Il y a un an, qu'en me rendant à l'armée, je m'arrêtai dans un gros village situé à quelque distance de Koursk *. Le seigneur du lieu m'invita à dîner....

MARIANNE.

Ah! monsieur; vous ne sauriez vous figurer ma joie, quand je vois arriver des gens d'un pays perdu comme celui-là, surtout des élégans ou des élégantes de province. Alors je n'ai plus même envie de voir l'éléphant **.

LESTOF.

En ce cas, il est fâcheux que tu n'aies pas vu mes hôtes. M. Sombourof est un vieillard, bon homme au fond, mais violent, et fortement attaché à tous les vieux usages russes; il n'est content de lui que s'il trouve occasion de dauber, soit sur les nouvelles modes, soit sur les étrangers; il est original au point que le moindre scandale donné par ses

* Ville russe, chef-lieu du gouvernement qui porte le même nom.

** On montrait alors, à Pétersbourg, un éléphant énorme qui excitait vivement la curiosité des grisettes et de la populace.

proches le tourmente à l'égal d'une condamnation à mort; et comme parmi ses parens les moins éloignés il y a environ vingt femmes, juge combien il lui reste de momens tranquilles! Madame Sombourof, sa seconde femme....

MARIANNE.

Comment! on a deux femmes dans ce pays-là?

LESTOF.

Quelle folie! c'est un homme moral; il a commencé par devenir veuf.

MARIANNE.

J'entends. Eh bien! sa femme....

LESTOF.

Est une merveilleuse de campagne qui, depuis quinze ans, tourne sur sa trentième année; elle est volontaire, méchante, avare, artificieuse et remplie de violence. En revanche, Élise, fille de M. Sombourof, mais d'un premier mariage...

MARIANNE.

Votre voix s'adoucit; votre visage prend une expression intéressante. Ah! monsieur, cette Élise est une habile enchanteresse! elle a jeté un charme sur vous.

LESTOF.

Elle est belle comme un ange; aimable, spirituelle; toutes les qualités, toutes les grâces....

MARIANNE.

Oh!... bien entendu que la nature a dépouillé

MARIANNE, à part.

Ah! ce sont sans doute des hôtes que la province nous envoie.

LESTOF, à part.

Quel bonheur!... Non,... je ne me trompe pas.

Mme. SOMBOUROF.

Holà! madame la marchande, montrez-moi ce que vous avez de bon.

MARIANNE.

Nous n'avons rien qui ne soit bon. Que désire madame?

Mme. SOMBOUROF.

O ciel!... que veut dire cela? Blaise, coquin de Blaise, approche un peu.

BLAISE.

Voyez donc les beaux bonnets! les beaux chapeaux! madame la baillive elle-même n'en a pas tant que ça.

Mme. SOMBOUROF.

Au diable la baillive!... Ne t'avais-je pas ordonné, maraud, de me mener dans une boutique française. Où m'avez-vous conduite, animaux que vous êtes?

MARIANNE.

Il a raison, madame. C'est le premier magasin français de la capitale; informez-vous chez qui vous voudrez de la maîtresse de la maison, de madame Carré; les élégantes les plus jolies et les plus huppées ont l'honneur de se ruiner chez nous.

Mme. SOMBOUROF.

Quoi! vraiment?... Pardon, mon cœur! en t'entendant parler russe, je m'étais déjà effrayée; mes imbéciles de gens n'y entendent rien; ils seraient en état de me conduire à une boutique russe!.... Je veux tout ce qu'il y a de plus beau; c'est pour le trousseau de ma belle-fille.

LESTOF, à part.

Son trousseau?... quelle affreuse nouvelle!... On marie Élise; sachons tout, et, quoi qu'il en coûte, rompons cette union. (*A madame Sombourof.*) Permettez-moi, madame, de vous exprimer ma joie...

Mme. SOMBOUROF.

Moi, mon cher monsieur, je suis très-joyeuse de votre joie, quoiqu'en vérité je ne sache pas sur quoi roule cette joie. (*A part.*) Oui, c'est Lestof.

LESTOF, à part.

La réception n'est pas des plus gracieuses. (*Haut.*) L'année passée, pendant le séjour trop court que j'ai fait, avec mon régiment, dans vos terres...

Mme. SOMBOUROF.

Pardon, monsieur... je ne vous avais pas reconnu. D'abord, toute l'armée a passé par nos terres; comment se rappeler tout le monde? (*A Marianne.*) Fais voir un peu, ma chère, tes plus riches dentelles et tes plus belles gazes.

LESTOF.

Permettez-moi, madame, de venir vous présenter moi-même mes respects.

Mme. SOMBOUROF.

A quoi bon, monsieur? nous devons repartir bientôt. (*A Marianne.*) Est-il vrai, ma chère, qu'on se soit avisé de porter ici des *saraphanes* * ?

MARIANNE.

Ici, madame, on a liberté pleine et entière de se mettre comme on veut.

LESTOF.

Vous n'êtes probablement pas arrivée seule?

Mme SOMBOUROF, à part.

Il revient à la charge! (*A Lestof.*) Je suis avec mon mari, monsieur, avec mon mari. Je n'aime pas à me lancer dans des pays éloignés sans M. Boniface Sombourof: sait-on si on en reviendra?

BLAISE.

Vous avez ma foi raison! Quand on fait un voyage d'un jour, il faut se munir de provisions pour une semaine.

Mme. SOMBOUROF.

Qui te prie d'ouvrir la bouche? Tais-toi, animal!

BLAISE.

Hélas! j'ai été sur les dents toute la journée, à force de me taire; je crains d'en crever au bout de vingt-quatre heures.

* On nomme *saraphane* le vêtement si gracieux et si pittoresque des paysannes russes.

LESTOF.

Votre charmante belle-fille est sans doute avec vous?

Mme. SOMBOUROF.

Oui, monsieur. (*A Marianne.*) Tes dentelles ne me plaisent point du tout; montre-moi des garnitures en tulle.

LESTOF.

Permettez-moi de vous demander, madame, le nom de la personne dont vous décidez le bonheur par ce mariage.

Mme. SOLBOUROF.

Ce sont des affaires de famille; elles seraient trop longues à raconter; et d'ailleurs elles vous ennuieraient. (*A part.*) Il va me chasser. (*A Marianne.*) Rien ne me plaît ici: vous n'avez, ce me semble, rien de joli, ma mignonne; voyons un autre magasin.

MARIANNE, à part.

Ma mignonne! Ah! c'est une provinciale! elle ne sortira pas d'ici, j'en réponds. (*Haut.*) Voyez ces guirlandes, madame; nous les avons reçues de Paris par les derniers vaisseaux.

Mme. SOMBOUROF.

De Paris?

LESTOF, bas à Marianne.

Marianne, au nom du ciel! fais-la sortir, pour que je puisse, par son valet....

MARIANNE.

Attendez, attendez; vous verrez comme elle rabattra de sa morgue. Annette! Annette!

SCÈNE III.

Mme. SOMBOUROF, LESTOF, MARIANNE, ANNETTE, BLAISE.

ANNETTE.

Plaît-il?

MARIANNE.

La robe de la comtesse Zénéide est-elle prête? Tu sais qu'elle en aura besoin pour le bal qui a lieu ce soir à la cour.

ANNETTE.

Elle sera prête aujourd'hui avec celle de la dame d'honneur.

Mme. SOMBOUROF.

Quoi! vous travaillez pour des dames d'honneur? Ne pourrait-on pas voir....

MARIANNE, à Annette.

Là-bas, sur la fenêtre, ce carton avec ces voiles de gaze, envoie-le à la baronne de Préfané; elle nous en a déjà fait compliment.

Mme. SOMBOUROF, à part.

Comment, une baronne leur fait des complimens! (*A Marianne.*) Chère petite, écoute un peu. (*A part.*) Que faire maintenant? je l'ai blessée; elle ne me regarde même plus.

MARIANNE, à Annette.

A propos, n'oublie pas de dire à madame Carré que la générale Filinback présente, après-demain,

ses filles à la cour, et que trois fois elle est venue ici pour nous engager à leur fournir des modes.

Mme. SOMBOUROF, à part.

Ah! qu'ai-je fait, qu'ai-je fait? (*A Marianne.*) Ma chère amie, mon petit ange, j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce de m'habiller dans le même goût que vos comtesses, vos princesses et vos dames d'honneur : quant à l'argent, je n'en parle pas.

MARIANNE.

Dans ce cas, nous autres, nous ne parlons pas de modes. Voici notre usage : les dames nous demandent ce qui leur plaît; et nous, en revanche, nous tirons d'elles ce qui nous plaît.

Mme. SOMBOUROF.

Ah! ma bonne.... Montrez-moi du moins tous ces beaux costumes, peut-être obtiendrai-je qu'on m'en fasse de semblables. Mais où donc est votre patronne? Ne serait-il pas possible de la voir?...

MARIANNE.

Impossible! Elle prend son thé; et je n'ose pas vous annoncer.

Mme. SOMBOUROF.

M'annoncer? Eh! ma chère, cela ne se pratique que chez les gens considérables.

MARIANNE.

Apprenez, madame, que ceux dont on a besoin sont toujours considérables.

Mme. SOMBOUROF.

Voyons donc les parures,.... voyons les parures.

MARIANNE.

Annette, montre à madame ce qu'il y a de plus brillant... Madame, je suis à vous dans un instant.

SCÈNE IV.

MARIANNE, LESTOF, BLAISE.

LESTOF.

Marianne, c'est la même.....

MARIANNE.

Vous me croyez donc bien peu de perspicacité? J'ai tout lu comme dans un livre.

LESTOF.

Écoute-moi; sers assidûment mon amour : tu sais combien ma sœur a d'amitié pour moi. Si tu me procures la main d'Élise,.... d'abord ta liberté,.... ensuite trois mille roubles de dot.... Eh bien! cela te tente-t-il?

MARIANNE.

Si cela me tente?.., Il faut seulement que madame Carré soit du complot : vous êtes dans ses bonnes grâces, vous venez chez elle sans cérémonie.... Allez-y; vous savez combien son cœur se laisse aisément vaincre par les soupirs amoureux; je ne doute pas qu'elle ne me permette de vous protéger; et alors tout notre magasin.... Je suis persuadée que vos vues sont honnêtes.

LESTOF.

En peux-tu douter ?

MARIANNE.

La demoiselle vous aime?.... Je garantis presque le succès.

LESTOF.

Comment! tu espères ?...

MARIANNE.

Oh ! ce n'est pas la première jeune personne qui aura fait un saut de notre boutique à l'église.

LESTOF.

Dépêche-toi, Marianne; moi, je vais tâter ce garçon-là. Je crois qu'il me regarde de travers.

MARIANNE.

Ne craignez rien; secouez bien vos poches : l'argent en a gagné bien d'autres que lui.

SCÈNE V.

LESTOF et BLAISE.

LESTOF, à part.

Il faut prendre un air indifférent pour qu'il n'ait aucun soupçon de l'importance que je mets à cette affaire; agissons comme si une simple connaissance... Bon ! c'est cela même.

BLAISE.

Ma foi, monsieur, je crois que le palais de l'empe-

reur n'est pas plus beau ! — Quelque part que je tourne les yeux, je trouve merveille sur merveille.

LESTOF.

Dis à mademoiselle Élise que M. de Lestof la salue et désire vivement... C'est à toi que je parle, mon ami.

BLAISE.

A moi, monseigneur? — Ne vous fâchez pas, je n'ai pas bien entendu. Ces effets-là viennent sans doute d'outre-mer?

LESTOF, à part.

Voilà ce qu'il m'importe de savoir. (*A Blaise.*) Oui, d'outre-mer. Je serais bien aise que tu fisse des complimens de la part de M. de Lestof...

BLAISE.

C'est donc ici que nos maîtres apportent leur argent de si loin.

LESTOF, à part.

Oui; par lui... (*Haut.*) Dis, au nom de Dieu, à mademoiselle....

BLAISE.

Ne vous fâchez pas, mon cher seigneur, si je vous interromps. Porte-t-on ces affiquets-là tous les jours de l'année? Il y en a tant!

LESTOF, à part.

Je suis au supplice. (*A Blaise.*) Écoute-moi, au nom de tous les saints, j'ai grand besoin que tu dises à...

BLAISE.

Ne vous fâchez pas, monsieur; mais si on porte ces habits-là les jours ordinaires, que porte-t-on les jours de fête?

LESTOF, à part.

Il ne reste rien à faire! Parlons-lui amicalement; peut-être pourrai-je m'en dépêtrer. (*A Blaise.*) Ici, mon ami, on n'établit pas ces différences comme dans votre bourgade; on s'habille, on boit, on mange, on vit les jours ordinaires comme les jours fériés; en un mot, cette capitale est faite de sorte qu'il y a fête tous les jours. Je t'ai dit ce que tu voulais savoir; écoute-moi à mon tour : j'aurais grande envie que mademoiselle Élise sût...

BLAISE.

Quelle coutume! quelle coutume! — Mais si le carnaval tombe en carême, le mercredi des cendres ne tombe-t-il pas aussi à Pâques?

LESTOF, à part.

Le diable l'emporte avec ses remarques! (*Haut.*) je voudrais que mademoiselle Élise apprît que Lestof...

BLAISE.

Ne vous fâchez pas, monsieur, si....

LESTOF.

Le barbare! je crois que, pour me faire enrager le diable lui-même a tourné sa langue.

SCÈNE VI.

MARIANNE, LESTOF, BLAISE.

MARIANNE.

Eh bien! monsieur, en êtes-vous venu à bout?

LESTOF.

Moi?... Tu me vois en nage; ce scélérat m'a arraché l'âme, et je n'ai rien pu...

MARIANNE.

Laissez-le; je suis plus avisée que vous. Sortez maintenant, et ne revenez que dans deux heures; votre belle sera ici.

LESTOF.

Comment? serait-il possible? — Que tu es aimable, Marianne. Il faut que par mille baisers...

MARIANNE.

Tout doux, monsieur, tout doux, gardez-en quelque chose pour votre maîtresse; je vais voir si vous avez bon goût. — Sortez, sortez, pour détourner tout soupçon.

LESTOF.

Ma petite Marinette, je te promets...

MARIANNE.

Ne promettez rien, monsieur; j'ai ouï dire à des gens expérimentés que les promesses sont de mauvaises cautions.

LESTOF.

Adieu donc. — Je n'ai pu aborder la dame, j'ai échoué contre le valet; je sors et vais envoyer un furet au cocher.

SCÈNE VII.

Mme. SOMBOUROF, MARIANNE, ANNETTE, BLAISE.

Mme. SOMBOUROF.

Tout cela est charmant, ma chère.

BLAISE.

Madame.

Mme. SOMBOUROF.

Qu'est-ce?

BLAISE.

Cet homme-là est le monsieur qui, souvenez-vous, il y a deux ans... On nous avait dit qu'il avait été tué; notre pauvre demoiselle en a bien pleuré; mais, quand je le considère, je vois qu'il est vivant.

Mme. SOMBOUROF.

Laisse-là ton radotage, et va plutôt à la voiture; tu n'ouvres jamais la bouche que pour dire des bêtises.

BLAISE.

Oh! je me suis bien douté qu'on ne l'avait pas tué.

SCÈNE VIII.

Mme. SOMBOUROF, MARIANNE.

Mme. SOMBOUROF.

N'oublie pas, ma toute bonne, de dire à ta maîtresse qu'il me faudra beaucoup de parures et d'étoffes dans le dernier goût. Je veux habiller ma belle-fille comme une petite poupée : c'est le meilleur parti de toute notre banlieue ; de plus, je la donne à un de mes parens ; par conséquent, je veux me faire honneur.

MARIANNE.

Vous n'avez qu'à venir avec elle ; je lui prendrai mesure, et vous pouvez être certaine... Enfin, vous serez contente de notre savoir-faire.

Mme. SOMBOUROF.

Oui, sans doute, ma chère, nous ne manquerons pas de nous rendre ici nous-mêmes en personnes ; j'aurais bien pu vous envoyer chercher, mais j'ai un mari si têtu et si quinteux, qu'on n'en peut jamais venir à bout. Comment s'y prendrait-on ? il ne veut pas entendre parler des magasins français, de marchandises françaises, même il hait les Français ; il n'aime que ce qui est russe. Mais que fait-on de bon chez nous ?—Si ce n'étaient vos Françaises, on en serait réduite à marcher sans habits.

MARIANNE.

Douée d'un goût aussi exquis, que n'êtes-vous une grande dame ?

Mme. SOMBOUROF.

N'en suis-je donc pas une? ne suis-je pas la première personne de notre endroit?

MARIANNE.

Votre gendre n'aurait-il pas besoin de se fournir en habillemens? nous avons, dans notre magasin, de très-belles marchandises pour hommes; probablement vous avez choisi pour gendre quelqu'un d'aussi bon goût que vous, madame.

Mme. SOMBOUROF.

En peux-tu douter, mon enfant? — J'ai eu, dans cette affaire, beaucoup de bourrasques à essuyer de la part de mon mari; mais enfin je suis parvenue à mon but. — Mon gendre, M. Cléante, est une pièce curieuse; figure-toi, ma chère, qu'il a été à Londres, à Paris, et qu'il a fait son tour d'Europe; il n'y a rien à dire sur son compte; c'est un homme de tête, un homme d'ordre; et à tel point qu'il est resté à la campagne par économie. Il fait tout à la manière des étrangers; il sème, il récolte d'après l'almanach allemand. Mais nous avons un terrain si bête que lorsqu'il a besoin d'été, pan! vient l'automne comme un fait exprès, et tout est détruit!.. Ainsi, ma bonne, je vais revenir dans l'instant... Je crains fort que mon mari ne s'avise de tout découvrir, Dieu nous en garde! On entendrait alors un sabbat à faire trembler tous les saints du paradis.

SCÈNE IX.

Mme. SOMBOUROF, M. SOMBOUROF, MARIANNE.

M. SOMBOUROF.

Ouais! madame ma femme! voilà qui est bien! tout ce que je dis, autant en emporte le vent! Je sentais au fond du cœur je ne sais quoi qui me criait que tu ne pourrais résister au plaisir de faire quelque sottise! Pourquoi es-tu ici?

Mme. SOMBOUROF.

Ayez honte, monsieur, de brailler de la sorte au nez des gens.

M. SOMBOUROF.

De quels gens? ce ne sont pas des gens, ce sont des sangsues qui nous dévorent, nous trompent, nous ruinent, et qui, après nous avoir bien volés, se moquent encore de nous.

MARIANNE.

A en juger par ses manières, il paraît que votre cher époux n'est pas un homme de la cour.

Mme. SOMBOUROF.

Vous ne rêvez qu'à ce qui est russe; j'ai pris conseil des personnes qui en savent pour le moins autant que vous; par exemple, ma nièce Pélagie...

M. SOMBOUROF.

Elle a déjà eu le temps de vendre son bien et celui de son mari à force de courir les magasins.

Mme. SOMBOUROF.

Ma cousine Sophie....

M. SOMBOUROF.

Par la même cause, elle en est réduite à crever de faim.

Mme. SOMBOUROF.

Mon frère est un homme sage...

M. SOMBOUROF.

Votre frère, l'homme sage, a signé tant de comptes et de registres de ces maudites boutiques, qu'il se verra bientôt forcé de vivre de sa seule sagesse.

Mme. SOMBOUROF.

Eh! monsieur! laissez là toutes vos vieilles idées russes. Vous connaissez Éraste et Géronte, ce sont des gens raisonnables, des gens posés; ils disent parfois...

M. SOMBOUROF.

Oh! ils ont corné cent fois leur rabâchage à mes oreilles; ils ne font que se vanter de ce qu'ils n'ont rien de fabrique russe, que tout leur vient d'Angleterre ou de France; je parie qu'ils feront bientôt apporter des vessies remplies de vent anglais; et tu veux que je marche sur leurs traces! Non, ma femme, il n'en sera rien, et jamais âme française n'aura de mon argent.

Mme. SOMBOUROF.

Cependant, les étrangers ont un goût!...

M. SOMBOUROF.

Oh! ils ont un goût décidé pour nos écus. Crois-

tu donc que sans eux nous serions nus comme la main?

Mme. SOMBOUROF.

Cela fait pitié!... Voudrais-tu que nous nous missions comme nos grand'mères, pour faire peur aux gens.

M. SOMBOUROF.

Laisse là ton radotage, ma femme : si nos grand'mères avaient fait peur aux gens; la race d'à présent ne serait pas au monde. Une jolie femme est jolie, sans le secours des marchandes françaises. — A quoi lui sont-elles utiles?

MARIANNE.

A n'être point ridicules...

M. SOMBOUROF.

Ridicules? aux yeux de qui? d'étourdis et d'étourdies; c'est sans doute un grand crime!

MARIANNE.

Ce n'est pas un crime, monsieur; mais dans une grande ville c'est pire que tous les crimes.

Mme. SOMBOUROF.

Et non pas sans raison. On ne répond des crimes qu'à Dieu; mais, si l'on est ridicule, on ne peut plus se montrer nulle part.

M. SOMBOUROF.

Tu divagues, ma mie; tu verras comme Lisette sera jolie sous des étoffes russes... Mais, à propos, j'oublie qu'elle m'attend dans la voiture.

MARIANNE, à part.

Ah! si Lestof l'avait su!

Mme. SOMBOUROF.

Comment! dans la voiture?

M. SOMBOUROF.

Oui, à la porte. En me promenant avec elle, j'ai aperçu Blaise, et je suis vite accouru pour te retirer de ce gouffre. — Allons-nous-en.

Mme. SOMBOUROF.

Laisse-moi voir encore un peu.

M. SOMBOUROF.

Pas un bout de ruban, pas une petite aiguille; et je ne te conseille pas de te traîner à l'avenir dans des lieux semblables, à moins que tu ne veuilles... Tu m'entends. Je ne cours pas après la mode, et, en homme de l'ancien temps, je veux que ma femme m'obéisse. Blaise! le mantelet de madame.

SCÈNE X.

Les précédens, BLAISE, ivre.

(Blaise présente le mantelet à madame Sombourof, qui l'attache très-lentement.)

M. SOMBOUROF.

Tu regrettes la séparation! mais n'importe; marche, marche toujours. (*A Blaise.*) Toi, nigaud, pourquoi restes-tu la bouche béante. Ouvre la porte.

BLAISE.

Laquelle, monsieur?

M. SOMBOUROF.

Hé! tu es dans les vignes.

Mme. SOMBOUROF.

Quand as-tu eu le temps?...

BLAISE.

Pardon, monsieur, mais l'ami de tantôt a bien voulu nous donner pour boire à Simon et à moi, et nous a indiqué un cabaret. J'aurais eu conscience de refuser.

M. SOMBOUROF.

Vous avez des amis partout, vous autres; où est Simon?

BLAISE.

Il ne tardera pas à finir.

MARIANNE, à part.

C'est notre vert-galant qui a fait cela.

Mme. SOMBOUROF.

Quels ivrognes! on ne peut les perdre un seul instant de vue. — Si c'était ce vaurien de Lestof!....

M. SOMBOUROF.

Marchez, madame, marchez.

MARIANNE, les accompagnant.

Ne nous oubliez pas, madame. (*A part.*) L'affaire va mal pour Lestof; ce Hottentot a dérangé tous nos plans.

SCÈNE XI.

MARIANNE, M. SOMBOUROF.

M. SOMBOUROF.

Arrête un peu, la belle! tu me parais Russe.

MARIANNE.

Hélas oui! pour mon malheur.

M. SOMBOUROF.

Pour ton malheur; comment cela?

MARIANNE.

Comment?...

M. SOMBOUROF.

Il m'est entré en tête;... mais je n'en ai plus le temps! L'occasion reviendra; il faut mûrir ce projet. Sortons.

MARIANNE.

Que veut-il? de quoi parle-t-il?... Ces campagnards-là sont comme des sauvages.... Je cours arranger mon affaire avec madame Carré.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE et ANDRÉ.

MARIANNE, lisant une lettre.

« J'ai été chez les Sombourof. » Il n'y a pas eu de temps perdu. « Le barbon commença par me re- » cevoir à bras ouverts, et me pria, comme fils de » son meilleur ami, de venir le voir plus souvent. » Voilà qui va bien! « Mais sa chienne de femme vint » tout gâter; elle lui dit que j'avais grisé ses gens, et » que j'avais parlé à Élise. » Ah! pauvre garçon! quelle mésaventure! « Sombourof se mit en fureur; » il m'ôta toute espérance d'obtenir Élise, et me fit » quitter la place à force de sentences et de me- » naces. Et je suis au désespoir.... » (*A André.*) Où donc est ton maître?

ANDRÉ.

Il est rentré chez lui, et de douleur il s'est jeté sur son lit.

MARIANNE.

En ce cas, la douleur n'est pas mortelle. Mais je n'ai pas lu; voyons. (*Elle continue la lecture de la lettre.*) « Je veux demander raison à mon rival. »

Bien imaginé! « Ensuite je me battrai avec Som-» bourof. » Encore mieux! « Et enfin je me brû-» lerai la cervelle. » Le plaisant projet! « Si tu peux » me donner un conseil plus sage, viens me voir. » La conclusion est ce qu'il y a de plus raisonnable.

ANDRÉ.

Il attend la réponse.

MARIANNE.

Dis-lui, en termes honnêtes, qu'il n'a pas le sens commun.

SCÈNE II.

MARIANNE seule.

Il est bon, il est excellent, mais il n'en plaisante pas moins comme un maître.

SCÈNE III.

MARIANNE, M. TRICHÉ.

M. TRICHÉ.

Eh! bonjour, ma chère * Marinette! comment te portes-tu, mon ange?

* Les mots distingués par des italiques sont en français dans l'original ; M. Triché et madame Carré parlent un très-mauvais russe. Ce genre de comique a nécessairement disparu dans la traduction.

MARIANNE.

Que vois-je! M. Triché! Quel heureux jour! je retrouve toutes mes anciennes connaissances. J'ai revu tantôt un de mes amis qui revenait de l'armée; mais vous, M. Triché, vous n'avez probablement pas couru après la gloire, pendant ces six mois que nous ne vous avons pas vu.

M. TRICHÉ.

Non, certes; je m'attache, moi, au profitable, au solide;... en un mot, aux espèces.

MARIANNE.

Et pourquoi donc avez-vous cessé de nous vendre de la pommade; nous avons toujours bien payé, je crois. Dieu sait d'où votre colère est venue!

M. TRICHÉ.

Oh! je ne fais plus de pommade, *ma chère enfant;* je ne suis plus un colporteur, mais bien un honnête marchand.

MARIANNE.

Je te félicite, M. Triché, je te félicite; tu as donc trouvé un trésor?

M. TRICHÉ.

Un trésor!... Non pas; mais un charmant *seigneur*, un jeune homme très-affamé d'argent. Je lui ai enseigné le commerce; à la fin le jeune homme a eu par mes soins table rase,... et moi j'ai grimpé jusqu'au haut de l'échelle.

MARIANNE.

Je pense; M. Triché, que, pour avoir exercé un

aussi beau métier, vous auriez tout aussi-bien fait de rester suspendu en haut.

M. TRICHÉ.

Il ne faut désespérer de rien. Madame Carré est-elle à la maison ?

MARIANNE.

Elle est chez elle. Que lui veux-tu ?

M. TRICHÉ.

C'est pour une *affaire* très-importante. Je sais qu'elle a reçu des marchandises où l'on avait oublié de mettre le timbre de la douane.... M'entends-tu ?

MARIANNE.

Oh ! parfaitement. Mais tu radotes.

M. TRICHÉ.

Je ne radote point du tout : je sais même où l'on a déposé ces marchandises. *Eh bien !* j'ai pour cent mille roubles de lettres de change d'un riche propriétaire nommé Cléante ;.... et comme il me faut de l'argent ou des marchandises,... je veux faire une *proposition* à madame Carré : c'est de me prendre ces lettres de change en cautionnement. J'espère que madame Carré, mon ancienne amie, ne me refusera pas ce plaisir.

MARIANNE, à part.

Cléante ! Cléante !... c'est le prétendu d'Élise ! A merveille ! Il faut faire mettre aux Sombourof le nez sur ces lettres de change, cela les dégoûtera de marier leur fille à ce Cléante... M. Triché, je veux te donner un conseil.

M. TRICHÉ.

Un conseil?

MARIANNE.

Je connais quelqu'un... (*A part.*) Bon! Sombourof sera notre affaire;... eh! le voici qui vient;... c'est fort à propos. Demeure, monsieur Triché, tu m'en remercîras.

M. TRICHÉ.

Volontiers, ma belle enfant.

SCÈNE IV.

MARIANNE, M. SOMBOUROF, M. TRICHÉ.

MARIANNE, bas, regardant M. Sombourof.

N'est-il pas ensorcelé?... il parle tout seul.

M. SOMBOUROF, à part.

Si cette jeune fille consentait à se mettre au service de ma femme ou de ma fille!... elle n'aurait qu'à les habiller à la turque ou à la chinoise, n'importe;.... mais mon argent du moins ne serait pas entre les mains des mécréans.

MARIANNE, à M. Triché.

Ce monsieur est un gentilhomme de Koursk; il est riche; il vous débarrassera volontiers de vos lettres de change.

M. TRICHÉ.

A merveille! (*A M. Sombourof.*) *Monsieur...*

M. SOMBOUROF.

Serviteur. (*A Marianne.*) Je voudrais, ma chère, te dire deux mots.

MARIANNE, à part.

A moi?... je ne comprends pas!...

M. SOMBOUROF, à part.

Mais non, elle est habillée en dame, et regarde les gens avec des yeux de princesse,.... je n'ose lui dire...

M. TRICHÉ.

Monsieur, parlez-vous français?

M. SOMBOUROF.

Qui, moi? Si je voulais m'établir en France, je commencerais certainement par apprendre le français, et ceux qui viennent ici ne feraient pas mal de savoir nous parler dans notre langue.

M. TRICHÉ, à Marianne.

Ma chère Marinette, ce monsieur est un peu têtu.

M. SOMBOUROF, à Marianne.

J'aurais grande envie, mignonne, de t'engager... (*A part.*) Elle n'y consentira jamais.

MARIANNE, à part.

M'engager?... Voudrait-il...? Non, cela n'est pas possible.

M TRICHÉ.

Pourrais-je parler à votre excellence....

M. SOMBOUROF, l'interrompant.

Je ne suis pas excellent. (*A part.*) La peste l'é-

touffe ! (*A Marianne.*) Comment parviendrais-je, ma chère, à avoir un tête-à-tête avec toi? Il s'agit d'une affaire...

MARIANNE, à part.

Un tête-à-tête?... Non, non, ses yeux ne disent pas cela.

M. TRICHÉ, à M. Sombourof.

Je voudrais bien, mon cher monsieur.....

M. SOMBOUROF, se jetant sur lui.

Eh bien ! parle, bourreau ! que me veux-tu?

M. TRICHÉ.

Aï ! aï ! *mon cher monsieur,* pourquoi cette colère? Je ne vous demandais rien, si ce n'est que je voulais vous proposer d'acheter des lettres de change signées par un jeune *seigneur* de votre province, par M. Cléante.

MARIANNE, à part.

La pierre est lancée, frappera-t-elle au but?

M. SOMBOUROF.

Qu'est-ce? qu'est-ce? que parle-t-il de Cléante? il est donc aussi fourré dans ce tripotage... Ah ! madame ma femme ! vous m'avez éloigné de Lestof, Dieu veuille que nous ne nous soyons pas trompés ! (*A Triché.*) Mais de quelles lettres de change parles-tu?

M. TRICHÉ.

Oh ! *monsieur !* je connais les lois de la politesse, je ne veux pas vous interrompre.

M. SOMBOUROF.

Mons Triché ! je vois que tu ne sais ni parler ni

te taire à propos.... Mais montre-moi ces lettres de change. (*A part.*) Elles sont entre les mains des usuriers,... et je n'ai rien entendu de semblable sur le compte de Lestof. (*A M. Triché.*) Eh bien! ces lettres de change?

M. TRICHÉ.

Oh! c'est une bagatelle, c'est une véritable bagatelle pour un seigneur aussi riche que M. Cléante.

M. SOMBOUROF.

Je me doute bien que ce n'est pas grand'chose: Cléante passe, chez nous, pour très-économe.

M. TRICHÉ.

Oh! cet argent a été destiné à une bonne œuvre.

(Il présente les lettres de change à M. Sombourof.)

M. SOMBOUROF.

Comment! elles sont de vingt, trente, cinquante mille roubles! la belle économie! Ça, quand a-t-il jeté tout cet argent par les fenêtres?

M. TRICHÉ.

Pardonnez-moi, monsieur, il ne jette rien par les fenêtres, mais il fait beaucoup d'achats: tantôt des vaches et des veaux de Hollande; tantôt des brebis anglaises; tantôt des agneaux espagnols pour sa bergerie.

M. SOMBOUROF.

Il y a de la friponnerie là-dessous; je n'ai rien vu de tout cela chez lui.

M. TRICHÉ.

Est-il possible? Ce climat est si rude! la moitié a péri faute de soins, l'autre moitié est crevée; mais

je suis certain que M. Cléante en a reçu les peaux très-exactement.

M. SOMBOUROF.

Les peaux? apparemment pour la reproduction des races! (*A part.*) La belle économie! Plus j'y pense, plus je regrette Lestof: son père était mon ami de cœur; Lestof est une mauvaise tête qui envoie mes gens au cabaret pour pouvoir causer avec Élise; c'est fort mal! c'est indigne! mais enfin cela vaut mieux que de donner des lettres de change pour cent mille roubles. Et à qui?...

M. TRICHÉ.

Cela convient-il à monsieur?

M. SOMBOUROF.

Demande à mon domestique le numéro de l'hôtel où nous nous sommes arrêtés, et viens m'y trouver dans une demi-heure. (*A part.*) Je veux m'en informer en détail.

M. TRICHÉ, revenant.

Serviteur; je voudrais pour un instant que madame Carré....

MARIANNE.

Pourquoi faire?

M. TRICHÉ.

C'est, vois-tu, que dans les grandes villes il y a plus d'un M. Cléante et que j'ai beaucoup d'autres lettres de change.

SCÈNE V.

MARIANNE, M. SOMBOUROF.

MARIANNE, à part.

Le barbon est tout pensif! Nous avons, je crois, le vent en poupe.

M. SOMBOUROF.

Mais il faut que je consulte ma femme; je ne veux pas faire le malheur de mon enfant. Messieurs les usuriers savent très-bien dépouiller nos *mirliflors*, et ils ont terriblement enfoncé leurs griffes dans le seigneur Cléante.

MARIANNE.

Vous rêvez, sans doute, à ces lettres de change?

M. SOMBOUROF.

Précisément. La chose regarde un de mes proches. Mais laissons cela; ce n'est pas un cas pendable, on peut y porter remède. Il a fait une folie! bonne leçon pour l'avenir. Cependant il a passé la mesure... Allons! laissons cela. (*A Marianne.*) Écoute un peu : tu me parais une bonne fille; tu me plais beaucoup...

MARIANNE, à part.

Oh! le vieux pécheur.... C'est donc là le dénoûment. (*A M. Sombourof.*) Monsieur, je suis fort heureuse...

M. SOMBOUROF.

Dis-moi donc, ma toute bonne, ce que tu prendrais d'appointemens annuels....

MARIANNE, à part.

Des appointemens! diantre, il tranche du grand seigneur. (*A M. Sombourof.*) Quoi! vous vous imaginez....?

M. SOMBOUROF, à part.

Je prévoyais bien qu'elle n'y consentirait pas. (*A Marianne.*) Écoute-moi, ma belle, au lieu de travailler pour toute la ville, comme tu le fais ici, tu auras fort peu de travail chez moi; tu ne t'éreinteras pas, je t'assure.... Mais pourquoi me fais-tu des yeux si extraordinaires? Cela t'offenserait-il, par hasard?

MARIANNE, à part.

S'il n'est pas devenu fou....

M. SOMBOUROF.

Penses-y bien, mon enfant; tu es si spirituelle, si mignonne, si gentille, que je ne te conseille pas de demeurer dans un lieu où le premier étourdi...

MARIANNE.

Pouvez-vous, monsieur, ayant une femme, une fille...!

M. SOMBOUROF.

Eh bien, oui, c'est pour elles que j'ai besoin de toi; que faire si les modes et les parures leur ont tourné la tête?

MARIANNE, à elle-même.

Voilà donc le fin mot. Pauvre homme! c'est bien à tort que je soupçonnais ton innocence.

(Madame Sombourof entre.)

M. SOMBOUROF.

Je te laisse réfléchir à cela, ma cocotte; je te donnerai de gros appointemens, un entretien considérable, et tu seras chez moi comme le poisson dans l'eau.

SCÈNE VI.

M. SOMBOUROF, Mme. SOMBOUROF et MARIANNE.

Mme. SOMBOUROF, à part.

Bravo! monsieur mon mari! Je vois maintenant pourquoi il me chasse des boutiques françaises.

MARIANNE, à part.

Non, je ne refuserai point!... je veux en tirer pied ou aile... (*A M. Sombourof.*) J'y penserai!...

M. SOMBOUROF.

Tu feras bien; je te récompenserai aussi bien que ta madame peut le faire; puis je te marierai. Ah! friponne! tu rougis... (*La prenant par la main.*) Et puis enfin, une bonne dot.

Mme. SOMBOUROF, se mettant entre eux.

Une bonne dot!... Ah! vieux fou,... voilà donc de tes prouesses!...

M. SOMBOUROF.

Laisse-moi donc, laisse-moi! (*A part.*) A qui en a-t-elle?

Mme. SOMBOUROF.

Comment, vilain magot, tu fais le galant, et plantes là ta femme légitime! Et je le souffrirais, moi?... non, certes; je crierai de toutes mes forces pour que tous les gens honnêtes se rassemblent, et voient....

M. SOMBOUROF, à part.

Quel scandale!... elle ne se taira point... (*A sa femme.*) Écoute-moi, tête à l'envers.

Mme. SOMBOUROF.

Oh! j'ai bien écouté!... Devant moi vous faites semblant de ne pas aimer les magasins français, vous tombez dessus; mais il paraît que sans moi vous chantez sur un autre ton.

MARIANNE.

Mettons cette circonstance à profit.... C'est ainsi, madame, que l'innocence même est en butte à la calomnie! Eh bien! que direz-vous, si au lieu de quereller monsieur, il y a de quoi le remercier?

M. SOMBOUROF,

Certes, il y a de quoi.

Mme. SOMBOUROF.

Cela se peut. Mais, la belle, c'est à vous à le remercier, et non pas à moi.... Je n'ai pas entendu ce qu'il a dit de la dot?

MARIANNE.

Eh bien! oui; de la dot.... de sa fille.

M SOMBOUROF.

Quoi?....

Mme. SOMBOUROF.

De Lisette ?

MARIANNE.

Oui, madame. Il voulait vous causer un plaisir inattendu, et avait déjà mis de côté une quantité de marchandises superbes, qu'il destinait surtout à vous.

Mme. SOMBOUROF.

A moi ?

M. SOMBOUROF.

Quoi ! quoi ! que chantes-tu là.

MARIANNE, bas à M. Sombourof.

Dissimulez, si vous voulez éviter les querelles et le scandale.

M. SOMBOUROF.

Le scandale !... Elle a raison ; c'est le meilleur moyen de l'éviter.

Mme. SOMBOUROF, à Marianne.

Se peut-il ?... Mais non ; c'est un conte.

MARIANNE.

Vous allez vous convaincre sur-le-champ de la vérité. Holà ! quelqu'un. Annette ! Julie ! prenez deux pièces de mousseline brodée, et remettez-les au domestique de monsieur.

M. SOMBOUROF.

Je me souviens que ce n'est qu'une seule....

MARIANNE.

Vous avez bien mauvaise mémoire, monsieur. (*Aux jeunes filles de comptoir.*) Prenez ces den-

telles et ces deux corbeilles de fleurs, et placez-les avec précaution dans la voiture.

Mme. SOMBOUROF.

Mon cher petit trésor, je n'aurais jamais cru cela de toi.

M. SOMBOUROF, à part.

Et moi aussi. (*A Marianne.*) Veux-tu m'assassiner, scélérate ?

MARIANNE, à madame Sombourof.

On voit bien que monsieur vous aime passionnément. (*A une des jeunes filles.*) Allez, et prenez bien soin de ne pas casser ce déjeuner de porcelaine. Voyez, madame ; quel goût ! quelles couleurs ! et c'est pour vous.

Mme. SOMBOUROF, à Sombourof.

Mon incomparable ! Mais pourquoi n'es-tu pas gai ? N'est-il pas vrai que dans les magasins russes on ne trouverait jamais d'aussi belles choses ?

MARIANNE.

Certainement ! Qu'ont-ils de bon ? On n'y trouve rien.

M. SOMBOUROF, à Marianne.

Carogne que tu es, je voudrais trouver une corde pour t'étrangler !

Mme. SOMBOUROF.

Que dit-il donc ? que dit-il ?

MARIANNE.

Monsieur m'ordonne de prendre mesure à vous

et à votre belle fille, pour vous faire des robes plus riches.

M. SOMBOUROF.

Comment! comment! je n'ai pas dit cela; tu as mal entendu. Viens çà, ma mie; viens un peu: sais-tu qu'à la fin tu me mettras hors des gonds.

MARIANNE.

Des menaces! Oh! c'est le signe de la faiblesse.... Mais qui vous empêche de plaider votre cause? Nous verrons, en fait de paroles, qui de nous deux cédera la place.

Mme. SOMBOUROF.

Que marmottez-vous là-bas, vous autres? N'est-ce pas encore quelque fantaisie de mon mari.?

MARIANNE.

Monsieur est d'une impatience!... Il se plaint de ce que mademoiselle votre belle-fille n'est point ici; il voudrait qu'on prît mesure sur-le-champ.

M. SOMBOUROF, à sa femme.

Non, non, mignonne; ce sera pour une autre fois. (*A Marianne.*) Coquine, tu vas retomber dans tes filets!

Mme. SOMBOUROF, à son mari.

Pourquoi cela, mon ange? Lisette sera ici dans un instant. En voyant ton laquais sur la porte, j'ai voulu savoir ce que tu faisais au magasin: tes gentillesses ne m'étaient certainement pas entrées en tête. J'ai laissé ta fille avec sa tante; elles ne voulaient faire qu'un tour d'allée, et dans un moment elles

seront avec nous. J'avais comme un pressentiment qui me disait que tu deviendrais raisonnable.

MARIANNE.

Ah! c'est fort à propos; je cours vous annoncer à madame Carré. (*A part.*) Allons lui dire que la donzelle est ici, et envoyons chercher Lestof. (*A madame Sombourof.*) Madame Carré s'empressera de vous servir. (*A M. Sombourof.*) Eh bien! monsieur, qui de nous est retombé dans ses filets?

M. SOMBOUROF, à part.

Quel supplice!... Il faut prendre patience, de peur qu'il n'arrive encore pis. (*A Marianne.*) Ah! chienne!... Je crois que le diable lui-même m'a fourré ici.

(Marianne sort.)

SCÈNE VII.

M. SOMBOUROF, Mme. SOMBOUROF, Mme. CARRÉ, M. TRICHÉ.

Mme. CARRÉ.

Non, non, monsieur.

M. TRICHÉ.

Je ne veux pas parler français; je veux que monsieur et madame apprennent votre ingratitude.

Mme. SOMBOUROF, à madame Carré.

Je viens, ma chère madame....

Mme. CARRÉ, à M. Triché.

Et vous osez....

M. TRICHÉ.

Je ne parlerai pas français.... Monsieur, écoutez-moi. Madame, que voici, me connaît parfaitement; j'ai besoin d'argent, d'une bagatelle; j'ai des lettres de change en cautionnement, et madame est assez mal apprise, assez grossière pour ne pas se fier à ma bonne foi.

Mme. CARRÉ.

Eh bien! oui; je ne m'y fie pas : je n'ai pas d'argent pour les aventuriers.

M. TRICHÉ.

Aventurier!... Aventurière, toi-même, maudite femme! Souviens-toi que tu traînais la savate dans les rues de Paris et maintenant tu es enflée comme une grande dame.

Mme. CARRÉ.

Et vous, monsieur, souvenez-vous qu'à Paris...

M. TRICHÉ.

Allons, soyez discrète.

Mme. CARRÉ.

A présent, c'est moi qui ne parlerai pas français. Vous avez oublié, monsieur, qu'à Paris vous preniez l'argent dans les poches; vous avez oublié que vous n'aviez ni sou ni maille. Mais *monsieur* est adroit; monsieur a quitté Paris... *Le scélérat!*

Mme. SOMBOUROF.

Je suis venu, ma chère...

M. TRICHÉ.

Souvenez-vous, comment, grâce à ma *recomman-*

dation, vous êtes entrée dans une bonne maison russe en qualité de gouvernante pour montrer à une jeune personne à se bien conduire; et madame, pour sa bonne conduite, avait fait deux fois une visite à la Salpétrière.

Mme. CARRÉ.

Ah! la mauvaise langue! J'étais innocente et j'avais des ennemis puissans.

M. TRICHÉ.

Oui, oui, votre innocence a toujours eu des démêlés avec la police de Paris. Je saurai bien vous dévoiler; je saurai bien dire que vous trompez les gens et faites la contrebande. (*A M. Sombourof.*) *Monsieur*, en sortant d'ici, je me rendrai chez vous; je vous y attendrai, car j'ai une affaire importante à vous communiquer.

M. SOMBOUROF.

Va, va. (*A sa femme.*) Allons, ma femme, j'ai aussi quelque chose à te dire.

Mme. SOMBOUROF.

Attendons, au moins, que Lisette soit arrivée.

M. TRICHÉ, à madame Carré.

Adieu... vous entendrez bientôt parler de moi.

Mme. CARRÉ.

Traître!

SCÈNE VIII.

M. SOMBOUROF, Mme. SOMBOUROF, Mme. CARRÉ.

M. SOMBOUROF.

Marchez, madame; partons. J'ai un besoin pressant de vous parler en particulier.

Mme. SOMBOUROF.

Prenez donc patience; voici Élise... Donne-moi le temps de lui faire prendre mesure.

M. SOMBOUROF.

Certes, il faut une fameuse dose de patience! Mais, au nom du ciel, dépêchez-vous. Chienne de Marianne, si je pouvais...

SCÈNE IX.

Mme. CARRÉ, ÉLISE, M. et Mme. SOMBOUROF.

ÉLISE.

Encore ici, mon père? Je craignais d'arriver trop tard, mais ma tante était si fatiguée que nous nous sommes traînées à grand'peine jusqu'à ce magasin. Elle m'y a laissée et s'en est retournée...

Mme. CARRÉ.

Madame ne parle pas français.

Mme. SOMBOUROF.

Hélas! non, ma bonne. — Voyez monsieur, comme mes parens m'ont élevée; j'ai honte de me montrer chez des gens comme il faut; et vous, vous avez élevé votre fille de même.

M. SOMBOUROF.

Je l'ai élevée pour être une bonne ménagère, une bonne épouse, une bonne mère, mais non pour bavarder comme une pie. J'ai déjà eu le temps de voir ici quelques-unes de vos amies : c'est honteux, disent ces belles dames, de ne pas savoir la musique, de ne pas danser, de ne pas balbutier le français; mais il n'y a pas de honte à... Diantre! j'étais déjà sur le point... Mais je suis discret.

Mme. CARRÉ.

Vous êtes sans doute d'une province éloignée?

M. SOMBOUROF.

Pourquoi? est-ce une merveille ici que de penser comme je fais?

Mme. SOMBOUROF.

Ma chère madame, ma belle fille et moi avons besoin de plusieurs robes...

M. SOMBOUROF.

Arrête, ma femme; de la modération. Commandez chacune une robe; ce sera bien assez. Prétends-tu enlever toute la boutique?

Mme. CARRÉ.

Venez, madame, je vous choisirai moi-même l'étoffe et vous n'aurez qu'à payer.

Mme. SOMBOUROF.

Bien, mon ange !... Entends-tu, mon cher ? elle veut choisir elle-même, la bonne personne ! Toi, Lisette, reste un instant ici.

Mme. CARRÉ.

Marianne ! Marianne !

SCÈNE X.

Les mêmes, MARIANNE.

Mme. CARRÉ.

Ayez la bonté de rester avec mademoiselle ; je m'en vais pendant ce temps choisir quelques marchandises pour madame.

M. SOMBOUROF.

Si je ne la suis pas, elle est capable de faire rafle sur tout le magasin. Allons-y Élise ; ma chère, qu'as-tu à faire ici ?

MARIANNE.

Voyez la belle idée ! Venez, venez, mademoiselle, vous verrez là-dedans les plus belles choses et les plus recherchées. Laissez-moi faire, je vous en ferai un choix...

M. SOMBOUROF.

Non ! non ! vous n'avez qu'à rester ici ; j'irai bien tout seul. Cette coquine ne demanderait pas mieux que de me ruiner.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ÉLISE, MARIANNE, Mme. CARRÉ.

Mme. CARRÉ.

Ma chère enfant, vous allez voir ici un jeune seigneur qui vous adore.

ÉLISE.

Ah! comme le cœur me bat...

Mme. CARRÉ.

N'ayez pas peur, mademoiselle, madame Carré connaît son affaire et saura retenir le bon homme dans l'arrière-boutique. Marianne, n'oublie pas de dire à M. Lestof que j'expose la réputation de ma maison pour lui procurer un rendez-vous avec cette aimable demoiselle, et que j'espère qu'il reconnaîtra ce service en bonne monnaie.

MARIANNE.

Allez, allez toujours; je n'oublierai rien de ce qu'il faut dire.

SCÈNE XII.

ÉLISE, MARIANNE, LESTOF.

LESTOF.

Élise, ma bien-aimée? répète-moi encore une fois que tu m'aimes.

ÉLISE.

En avez-vous pu douter ! N'ai-je pas été élevée au sein de la campagne, loin des grandes villes?

MARIANNE.

Allons, allons, laissez vos fadeurs jusqu'au mariage; le loisir ne vous manquera pas, pourvu seulement que l'envie vous en dure. Il est plus pressé de songer, comment faire face aux obstacles.

ÉLISE.

Que puis-je faire, hélas! Ne vous suffit-il pas de la parole que je vous ai donnée, ou de n'épouser que vous, ou de mourir fille.

MARIANNE.

Non, non; ce n'est pas du tout ce que nous voulons. Il nous faut tout ou rien; n'est-il pas vrai, monsieur?

LESTOF.

Oui, sans doute; je ne puis être heureux sans vous, la vie me serait trop pénible; ou vous serez à moi, ou.....

MARIANNE.

Ou il vivra, vivra, puis mourra; ayez donc pitié, mademoiselle.....

LESTOF.

Consentez à partir avec moi pour nous rendre chez ma sœur. Sa terre n'est qu'à une lieue d'ici; là nous nous marierons; et dès lors rien ne pourra nous désunir.

ÉLISE.

Dieu! que me proposez-vous?

MARIANNE.

Eh! le grand malheur, mademoiselle! Un enlèvement! Combien de comédies, combien de romans se terminent par-là? Eh! mort de ma vie! combien de filles sont enlevées! cela ne peut se compter. Et combien plus encore qui seraient ravies de l'être et que personne n'enlève.

ÉLISE.

Ah! qu'exigez-vous de moi?

LESTOF.

Accordez-moi cela, du moins pour ranimer tant soit peu mon espoir.

ÉLISE.

Cruelle marâtre! à quoi me réduis-tu?

LESTOF.

Je ne vous demande qu'un mot.... Vous gardez le silence.... Adieu donc, pour jamais.

ÉLISE.

Arrêtez! (*Elle se jette dans un fauteuil.*) Lestof! que je suis malheureuse!

LESTOF.

Marianne, elle perd le sentiment...

MARIANNE.

Eh bien! vous voyez que tout est dans l'ordre, le roman marche...

(Monsieur Sombourof paraît.)

LESTOF se jette aux genoux d'Élise.

Élise! chère Élise! Ciel, que faire? Marianne! Élise!

MARIANNE.

Je cours chercher des sels. Eh, bon Dieu! comme vous perdez la tête! Est-il possible, monsieur, que vous en soyez à voir un évanouissement pour la première fois!

SCÈNE XIII.

M. SOMBOUROF, MARIANNE, ÉLISE, LESTOF, ensuite Mme. SOMBOUROF.

M. SOMBOUROF.

Comment, comment! Que veut dire ceci? à genoux devant ma fille! dans une boutique! au milieu de toute la ville! au beau milieu du jour. O scandale! ô honte!... les impudens!

ÉLISE.

Mon père!

LESTOF.

Nouvelle disgrâce!

M. SOMBOUROF.

Fille indigne! Tu mériterais que je t'étranglasse....

Mme. SOMBOUROF.

Quel bruit! quelles clameurs! Que se passe-t-il ici?

M. SOMBOUROF.

Approche, femme, regarde, complais-toi dans tes œuvres; car nous t'avons l'obligation de tout

ceci. Sans ta manie diabolique de te traîner dans tous ces maudits magasins...

Mme. SOMBOUROF.

Mais qu'y a-t-il enfin!

M. SOMBOUROF.

Ce qu'il y a, que j'ai trouvé le beau monsieur que voilà, à genoux devant ma fille! Comprends-tu maintenant, sotte? Quelle honte pour toute notre race; ..... à genoux, dans un lieu ouvert à tout le monde...

Mme. SOMBOUROF.

Eh bien! monsieur mon mari, c'était vous qui preniez toujours son parti; va, tu n'as que ce que tu mérites. Et vous, monsieur, comment avez-vous osé?...

M. SOMBOUROF, la contrefaisant.

Et vous, monsieur, comment avez-vous osé?... Pourquoi ne pas oser, dès qu'il rencontre une folle; viens seulement un peu plus souvent ici; à la fin il osera aussi quelque chose avec toi-même.

LESTOF.

Daignez m'excuser, monsieur; ma flamme...

M. SOMBOUROF.

Non, non, monsieur! Jamais je ne pardonnerai une pareille esclandre. Comment! vous avez pu...? et moi! moi qui penchais déjà pour vous. Votre première galanterie envers moi a été d'envoyer mes gens au cabaret, pour rester à causer avec ma fille, sans égard pour mon nom, sans penser à ce que diraient les passans, en voyant une demoiselle seule

dans un carrosse, et personne auprès d'elle qu'un jeune fou; qu'ont-ils dû penser et d'elle, et de ceux dont elle est fille!... Encore aurait-on pu laisser passer cela, je l'aurais rejeté sur votre jeunesse, sur votre irréflexion. Je songeais à me rappeler ma vieille amitié avec votre père, et vous, vous avez gagné ici ces fripons pour vous prêter la main...

MARIANNE.

Eh! monsieur...

M. SOMBOUROF.

Tais-toi, tais-toi, ma poulette, je ne suis ni si aveugle ni si niais... Oui, vous avez gagné ces fripons pour nous tromper et vous procurer un rendez-vous; vous n'avez ménagé ni l'honneur, ni la bonne renommée de l'ami de votre père;.... et devant cette étourdie, à ma honte, et afin que chacun le vît, grands et petits, gens à pied ou à cheval; vous avez..... Non, non! toute relation finit entre nous.

LESTOF.

Je vous conjure....

M. SOMBOUROF.

Je ne veux rien entendre.

LESTOF.

Je fais serment....

M. SOMBOUROF.

Dites adieu à ma maison; oubliez aussi, si vous pouvez, que j'étais l'ami de votre père, sans cela la conscience vous reprochera éternellement votre procédé.... (*A sa femme.*) Allons, partons!

LESTOF.

Ainsi ni mes prières, ni ma promesse de réparer....

M. SOMBOUROF.

Je ne m'en soucie guère....

LESTOF.

Adieu donc, monsieur, et attendez tout de mon désespoir !

M. SOMBOUROF.

Effronté ! Voilà, femme, voilà tes magasins français, voilà tes faiseuses françaises ; elles t'auraient fait là un joli cadeau. O honte ! ô scandale ! tel qu'il n'y en eut point depuis qu'il y a des Sombourof au monde ! Hors d'ici ! vite, hors de ce nid infernal !

(Madame Sombourof sort.)

MARIANNE.

Eh ! mon Dieu, est-ce notre faute ?...

M. SOMBOUROF.

Et toi, ma mie, va trouver ta madame, et dis-lui qu'elle est une drôlesse, et toi avec elle ; qu'elle est une friponne, et toi avec elle ; que pour l'honnête métier qu'elle fait elle devrait aller dans la maison de correction, et toi avec elle ; et que je voudrais que la terre engloutît sa maudite personne, sa boutique et toi avec elle.

(Il repousse Marianne et s'en va.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LESTOF, MARIANNE, ANNETTE.

LESTOF.

Excellente idée. André! Mais écoute donc, Marianne!

MARIANNE.

Maudit Français! A-t-on fait disparaître tout ce qu'il faut?

ANNETTE.

Net. On n'a laissé que de ces choses que la police n'a qu'à admirer tout son soûl; mais il n'y a rien où elle puisse s'accrocher.

LESTOF.

Qu'est-il donc arrivé chez vous? Moque-toi de cela, Marianne, et apprends mon invention. André!

MARIANNE.

Eh! mais attendez donc un moment; et commençons par tenir conseil sur nos affaires. Vous voyez que j'ai autre chose en tête. (*A Annette.*) Et les bronzes?

ANNETTE.

Au grenier.

LESTOF.

Quelle diablerie est tout cela? Qu'avez-vous à faire de traîner là-haut tous ces dieux et déesses en fonte?

MARIANNE.

Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien; seulement il leur est arrivé un petit malheur, qui les force à s'enfuir au grenier devant la police.

LESTOF.

Vous serait-il venu quelque avertissement? Sottises que tout cela, Marianne; avec des amis puissans on se tire de tout. Écoute-moi plutôt.

MARIANNE.

Oh! dans un instant.... Et les dentelles?

ANNETTE.

Pour celles-là, je les ai cachées dans un endroit qui n'est connu que de moi seule, et dont par conséquent je n'irai pas montrer le chemin à la police.

MARIANNE.

Eh bien! vas-y de nouveau en attendant, et continue à prendre tes mesures.

SCÈNE II.

MARIANNE, LESTOF, ensuite ANDRÉ.

LESTOF.

Mais enfin que signifie tout ce remue-ménage?

MARIANNE.

Une persécution dirigée contre notre innocence. Il y a de par le monde un vaurien de Français, un certain Triché, qui nous a menacées de déclarer que nous avions de la contrebande.

LESTOF.

Y en a-t-il y en effet?

MARIANNE.

Non, certes; mais, bien que nous soyons en règle, un peu de précaution en cas pareil n'est pas de trop.

LESTOF.

Triché! Triché! Qu'est-ce que c'est que ce Triché?

MARIANNE.

Il y a environ deux ans qu'il faisait le métier de colporteur, ensuite il a fait celui de valet de chambre; il s'appelait alors Dupré : depuis il a fait fortune, et s'est gratifié du nom de M. Triché.

LESTOF.

Dupré! Eh! c'est ce coquin qui m'a servi comme valet de chambre, puis m'a dévalisé de la tête aux pieds, et a disparu.

MARIANNE.

C'est ce chien d'homme qui en veut à notre magasin, et nous menace.

LESTOF.

Fadaises! je le mettrai à la raison dès que je le voudrai. Écoutez d'abord ce que j'ai imaginé. André! Où diable s'est-il fourré?

ANDRÉ.

Qu'ordonnez-vous, monsieur?

LESTOF.

Cours au plus vite, déterre où sont les Sombourof; dis à la dame bien doucement, que personne n'en entende rien... (*Il lui parle à l'oreille.*) Cours, vole comme un trait..

ANDRÉ.

J'y vole, monsieur.

LESTOF.

André!

ANDRÉ.

Plaît-il, monsieur?

LESTOF.

Tu devines que tu ne dois pas passer pour mon domestique, mais bien pour quelqu'un du magasin.

ANDRÉ.

J'entends bien, monsieur.

LESTOF.

Va donc... André!

ANDRÉ.

Me voilà, monsieur.

LESTOF.

Que le vieillard, surtout, ne t'aperçoive pas, entends-tu?

ANDRÉ.

Il suffit, monsieur.

LESTOF.

André!

ANDRÉ.

J'y suis, monsieur.

LESTOF.

Diligence et précaution!

ANDRÉ.

Bien entendu, monsieur.

LESTOF.

André!

ANDRÉ.

Me voilà encore.

LESTOF.

Écoute : ou la pièce d'or dans la main et permission de boire pendant deux jours sans miséricorde, ou une bonne volée au corps-de-garde. Tu m'entends; adieu.

SCÈNE III.

MARIANNE, LESTOF.

LESTOF.

Eh bien, Marianne, l'ambassadeur est en chemin ; combinons maintenant.

MARIANNE.

Mais est-il envoyé à propos? Qu'en dites-vous?

LESTOF.

Eh! mon Dieu, quel amour-propre! Il suffit que la petite n'ait pas imaginé une chose pour qu'elle soit mal!

MARIANNE.

Eh! bon Dieu, quel amour-propre! Il suffit que monsieur ait imaginé une chose pour qu'elle soit bien! Voyons donc cette belle chose.

LESTOF.

Pas si mauvaise; écoute de tes deux oreilles, et admire mon esprit inventif. J'ai envoyé André chez madame Sombourof, pour lui dire, de la part de madame Carré, que vous aviez en ce moment des modes et parures de contrebande qu'elle pourrait acheter pour un rien ; qu'elle n'avait qu'à se rendre ici ce soir même, un peu tard. Qu'en penses-tu? se prendra-t-elle à l'hameçon?

MARIANNE.

Il se peut aisément qu'elle vienne... Après?

LESTOF.

Elle viendra avec Élise en se cachant avec soin du vieillard. Tu l'emmèneras là-dedans; Élise sait qu'il ne nous reste plus d'autre espoir que la fuite après l'esclandre de ce matin. Il faudra bien qu'elle y consente.

MARIANNE.

Et si la Sombourof vient sans sa belle-fille?

LESTOF.

Sans sa belle-fille! Ah! cela ne m'était pas venu en tête. Eh bien, alors j'accepte tous les moyens pour la gagner : larmes, prières...

MARIANNE.

Et si elle ne se laisse pas fléchir, et qu'il n'y ait plus personne à enlever?

LESTOF.

Personne! je l'enlève elle-même.

MARIANNE.

Ah, ah, ah! excellente idée! Prétendez-vous la montrer à la foire?

LESTOF.

Non, vraiment; plaisanterie à part, je l'emmène hors de la ville à la terre de ma sœur; de là, je me lance chez le vieux Sombourof, j'entame un traité de paix, et alors je la rends comme à un échange de prisonniers; et moi, en attendant, j'emmène la charmante Élise.

MARIANNE.

Divin! maintenant, écoutez-moi : la belle-mère

ne viendra point, ou elle viendra seule : la fléchir n'est pas vraisemblable; et enlever cette vieille folle au travers de toute la ville, c'est bon dans un roman, mais pas en réalité. A présent, qu'en pensez-vous? ne valait-il pas mieux combiner tout cela ensemble, avant d'expédier André.

LESTOF.

Méchante! tu m'as tout-à-fait dégrisé, et très-mal à propos. J'étais heureux au moins en imagination. Pourquoi n'as-tu pas voulu me répondre, lorsque je t'ai demandé conseil?

MARIANNE.

Parce que chacun a soin de sa peau. A présent que je me suis mise à couvert, je puis imaginer pour vous. Seulement plus j'imagine, plus je suis convaincue que votre ambassade était tout-à-fait hors de propos.

LESTOF.

Tu as peut-être raison, Marianne. Mais enfin André est déjà loin; comment faire pour que sa mission ne soit pas en pure perte?

MARIANNE.

Tout ce qu'il pourrait en résulter, serait que j'eusse par-là l'occasion de m'insinuer dans la confiance de madame Sombourof, et cela avec le temps.

LESTOF.

Avec le temps! as-tu perdu le sens?

MARIANNE.

Vous voudriez, monsieur, que votre roman finît

dès la première page. Quelle impatience! cependant il me vient une idée. Oui, oui, la Sombourof n'a maintenant qu'à venir, c'est charmant! il faut dire vrai, on trouve dans notre sexe, même dans les petites filles, plus de ressources que chez l'homme le plus avisé.

SCÈNE IV.

LESTOF, MARIANNE, ANNETTE.

ANNETTE.

Madame Carré m'envoie vous dire que Triché et les agens de police vont arriver ici tout de bon; tout est-il en règle?

MARIANNE.

Il me semble que rien ne nous manque pour recevoir des hôtes aussi agréables. Ah! mon Dieu! j'avais entièrement oublié l'armoire que voilà. Au nom de Dieu, aidez-moi tous vite à déblayer....

ANNETTE.

Ils viennent.

MARIANNE.

Ah! c'est M. Sombourof!... Sortez, sortez. Dieu! quel contre-temps! c'est le diable qui l'amène ici à cette heure!

SCÈNE V.

MARIANNE, M. SOMBOUROF.

MARIANNE.

Quoi! monsieur, c'est vous? Visite vraiment inattendue!

M. SOMBOUROF.

Oui, mon enfant; j'espère bien aussi que ce sera la dernière. Je suis venu régler mes comptes avec vous autres pour toutes les raretés dont j'ai été affublé tantôt par ta grâce.

MARIANNE.

Mon Dieu! le compte n'est pas encore fait, et madame Carré n'y est pas. A qui en avez-vous, monsieur, est-ce que nous vous avons harcelé?

M. SOMBOUROF.

Non, non; je veux en finir avec vous, coûte qui coûte; jusque-là ma conscience ne sera pas à son aise. Je vous paierai, et alors je n'aurai plus qu'un souci, ce sera d'éviter de regarder même du côté de votre rue, si cela est possible.

MARIANNE.

N'avez-vous donc pas tout le temps demain?

M. SOMBOUROF.

Comment, demain! Revenir ici! Dieu m'en garde!

MARIANNE.

Réellement, monsieur, nous n'avons pas le temps maintenant. Nous vous enverrons le compte.

M. SOMBOUROF.

Quelle tête! n'entends-tu pas que je ne veux plus voir ni votre boutique, ni personne de votre boutique... Mais ne semble-t-il pas que tout soit ici en confusion!

MARIANNE.

Il faut que je vous l'avoue, monsieur; madame n'a pas fait le compte de vos emplettes. Elle est sortie, et il serait trop long.....

M. SOMBOUROF.

Je suis prêt à passer ici la nuit, pourvu seulement que je puisse en finir avec vous. Mais,... ma mignonne, pourquoi cet air affairé?... Vous gênerais-je, par hasard?

MARIANNE.

En quoi, monsieur?

M. SOMBOUROF.

Que sais-je, moi? vous faites tant de sortes de métiers. Et, si le Français Triché m'a dit vrai...

MARIANNE.

C'est un coquin!... ô maudit Triché!

M. SOMBOUROF.

Ah, ah! j'en suis bien aise; il est temps qu'on vous donne une bonne leçon, sans cela vous deviendriez trop tôt riches dans les voies de l'ini-

quité. Patience, patience ! Triché vous prépare un bon régal.

MARIANNE.

Nous ne le craignons pas.

M. SOMBOUROF.

C'est votre affaire; la mienne est d'avoir mon compte, ce compte que je ne cesse de vous demander.

MARIANNE.

Permettez;... peut-être le trouverai-je là-dedans. (*A part.*) Oh! le maudit vieillard! comment faire pour le tirer d'ici?

SCÈNE VI.

SOMBOUROF, seul.

Oui, oui; la voilà tout effarée. Sûrement le Français m'aura dit vrai; ils font la contrebande; si du moins, en les prenant sur le fait, on pouvait leur faire un peu porter la peine de tous les vilains métiers qu'ils exercent. Plus d'une mère, après avoir conduit sa fille dans ces bienheureux magasins, aura pleuré son imprudence. Et les pauvres maris! Oh! sans doute, ils sont encore bien peu instruits de tout ce qui se vend et s'achète ici.

SCÈNE VII.

SOMBOUROF, MARIANNE.

MARIANNE.

Quel malheur! elle n'est pas encore de retour.

M. SOMBOUROF.

Eh bien! mon compte! faut-il en effet que je passe ici la nuit pour l'attendre? je ne crois pas qu'un pareil hôte vous soit fort agréable, surtout dans ce moment.

MARIANNE.

Je regrette beaucoup de vous voir attendre si longtemps; mais en, vérité, il est impossible de faire ce compte sans madame; voudriez-vous tout de bon?...

M. SOMBOUROF.

Je veux attendre plutôt jusqu'à demain; vois-tu ce portefeuille? il me pèse plus que la charge d'un mulet, et cela parce que je sais qu'il renferme votre argent.

(Il jette le portefeuille sur la table.)

MARIANNE.

Je vous proteste que nous sommes à cette heure très-occupées.

M. SOMBOUROF.

Ainsi, les menaces du Français de tantôt n'étaient pas des mots en l'air. Dis vrai : vous avez de petits objets qui passent tout doucement à côté de la douane?

MARIANNE.

Non, monsieur; nous faisons le commerce en conscience.

M. SOMBOUROF.

Et avec assiduité... Voyez donc! toutes les boutiques russes sont déjà fermées : vous autres, vous ne voulez pas que les nuits se passent en pure perte. Puis il y a des marchandises plus profitables que d'autres. Triché m'a tout raconté.

MARIANNE.

Triché? il n'a jamais été notre commissionnaire.

M. SOMBOUROF.

Bon! et s'il a su par des gens sûrs d'où sont venues les marchandises et où elles ont passé? s'il l'a su de ceux qui les ont introduites et déposées? Par exemple, n'avez-vous pas dans cette pièce quelque armoire où il y en ait de cachées... Eh bien! te voilà devenue tout d'un coup bien souple!

MARIANNE.

Vraiment, je suis peinée de vos soupçons sur ma maîtresse. Il y a dans cette pièce les mêmes objets que dans les autres.

M. SOMBOUROF.

Il y a marchandises et marchandises : celles-ci sont de meilleur débit. Ah! ah! ah! que je serai aise, que je serai aise de voir arriver ici une compagnie qui ne vous plaira guère!

SCÈNE VIII.

MARIANNE, M. SOMBOUROF, BLAISE.

BLAISE.

Ah! monsieur, ça va mal!

M. SOMBOUROF.

Eh bien! qu'y a-t-il? avez-vous brisé la voiture?

BLAISE.

Il s'agit bien de ça!... Oh! ça va mal!

M. SOMBOUROF.

Le diable t'emporte! Qu'y a-t-il donc? les chevaux ont-ils emporté le cocher?...

BLAISE.

Non monsieur; ce n'est pas ça non plus. Oh! ça va mal!... Notre jeune demoiselle...

M. SOMBOUROF.

Ma fille! Que lui est-il arrivé?

BLAISE.

Ça va bien mal!... Oh! je m'étais bien aperçu que ça allait mal!

M. SOMBOUROF.

Veux-tu parler, bourreau! ou...

BLAISE.

Un instant, monsieur, un instant!... si vous m'interrompez toujours je m'embrouillerai davantage encore; écoutez-moi donc. J'étais sur le perron,

quand tout à coup je vis venir une voiture d'où sortit une petite voix flûtée qui m'appelait ainsi : Blaise ! Blaise ! est-ce toi ? Je me doutai bien de la chose ;... je vis bien qu'il y avait quelqu'un dans la voiture, et que ce quelqu'un était mademoiselle...

M. SOMBOUROF.

Mais était-elle avec ma femme ?

BLAISE.

Le mal est justement que madame n'y était pas. Cet officier qui a passé quelque temps chez nous à la campagne (c'était lui... je l'ai bien reconnu à la clarté des lanternes), cet officier mit la tête à la portière, et me cria : « Salue ton maître de ma part, » et dis-lui que c'est lui qui m'a réduit à cela. » A quoi ? Dieu le sait ! ensuite il dit à mademoiselle : « Arrêtons-nous quelque autre part, ma chère ; j'irai » te chercher une femme de chambre ; » et puis, fouette cocher ! Je compris alors que tout allait mal.... et que mademoiselle.... s'était enfuie avec l'officier.....

M. SOMBOUROF.

O déshonneur ! ô honte !... Le malheureux !... Mais pourquoi n'as-tu pas crié à l'instant ?

BLAISE.

Il ne tient qu'à vous, monsieur ; qui pourrait nous en empêcher ? descendons dans la rue et crions au secours ; nous crierons plus fort à nous deux.

M. SOMBOUROF.

Ma voiture est-elle ici ? — O fille indigne !

BLAISE.

Certainement, monsieur. J'ai bien deviné que vous ne resteriez pas ici, et j'ai ordonné au cocher de se mettre sur le siége.

M. SOMBOUROF.

Je cours à la maison voir si je ne trouverai pas de traces de leur fuite, et m'informer de quel côté il faut les poursuivre... Cours à l'hôtel et fais-leur courir après, bride abattue.

BLAISE.

Dame! je me suis bien douté qu'il ne s'agissait plus d'aller au pas.

SCÈNE IX.

MARIANNE, LESTOF, et ensuite ANNETTE.

LESTOF.

Marianne! Marianne! est-tu seule ici?

MARIANNE.

Toute seule. — Le barbon est joliment tombé dans nos filets; il est allé vous courir après. — Voyez! dans son trouble, il a oublié son chapeau, sa canne et son portefeuille... Comme il pèse ce portefeuille-là. Il paraît que la province l'a bien nourri. — Annette, videz cette armoire.

LESTOF, riant.

Ah! ah! ah! j'ai bien joué mon rôle, et Annette aussi... comme un ange. Quelle voix timide et douce.

Ce pauvre Blaise, en s'entendant nommer par son nom et celui de son père *, n'a pas manqué de croire qu'Annette était Élise; nous lui avons fait nos adieux dans les règles, nous avons fouetté nos chevaux. — De là nous avons pris vite une rue détournée,... et sommes rentrés ici par l'escalier dérobé. Eh bien! mademoiselle, êtes-vous satisfaite de mon rapport?

MARIANNE.

On ne saurait l'être davantage! — Si vous saviez ce qui me trotte maintenant dans la cervelle! — André est-il rentré?

LESTOF.

Madame Sombourof voulait venir tout à l'heure... Au surplus, que nous importe cette vieille sorcière;... j'ai même fait tantôt une sottise...

MARIANNE.

Oh! si vous saviez combien cette sottise peut finir heureusement pour vous!

LESTOF.

Comment?

MARIANNE.

Un instant, un instant; laissez-moi combiner... (*A Annette.*) Serrez ces cartons dans votre coffre. (*A part.*) Justement! (*A Annette.*) Vous pouvez laisser les robes ici... Non; attendez, attendez un peu. (*A part.*) Le vieillard est tel qu'il nous le faut. (*A Annette.*) Portez ces effets à madame, et faites-

* Voyez les notes du *Dadais*.

les placer dans quelque endroit bien reculé. Quoique nous soyons innocentes, plus nous serons à l'abri des griffes de la police, plus nous aurons l'âme tranquille. (*A part.*) Rien de plus vraisemblable, si nous parvenons seulement à l'entraîner....

LESTOF.

Tu bats la campagne, Marianne ; tu as la fièvre.

MARIANNE.

Oui, oui, mais cette fièvre me profitera à moi et non aux médecins. Maintenant, monsieur, sortez, et ne rentrez pas avant que madame Carré ne soit venue; alors faites le tour et entrez ici par la rue.

LESTOF.

Si j'y comprends un mot....

MARIANNE.

Allez, allez... On vient!... n'oubliez pas de me tenir parole si nous obtenons la demoiselle.

LESTOF.

As-tu donc quelque doute? tiens,... voilà un baiser en cautionnement.

SCÈNE X.

MARIANNE seule.

Eh bien, Marianne!... ta liberté et trois mille roubles de dot,... c'est à merveille!... Mets-toi en quatre, ma chère ; il n'y manque qu'une bagatelle :

un mari; en vérité, c'est une bagatelle; car nous sommes dans un siècle où avec une bonne dot l'on en trouve toujours.

SCÈNE XI.

MARIANNE, Mme. SOMBOUROF, ensuite M. SOMBOUROF.

Mme. SOMBOUROF.

Je viens faire ma paix avec toi, mignonne; il faut avouer que l'esclandre de tantôt...

MARIANNE.

Soyez persuadée, madame, que je n'y suis pour rien. Vous saviez combien nous avions d'embarras : déployer ceci, poser cela; enfin, je n'ai pas pris garde à ce jeune fou. Nous lui avons signifié de ne plus mettre les pieds dans notre magasin;... et réellement Dieu sait ce qu'on pense de nous... Dans le fait, madame, nous menons une vie de nonnes.

Mme. SOMBOUROF.

Parlons un peu raison, ma petite; ferme le magasin pour que personne de ma connaissance ne puisse me voir et faire parvenir aux oreilles de mon mari...

MARIANNE.

La porte est fermée; ne craignez rien.

Mme. SOMBOUROF.

Oh! je n'ai rien à craindre; ma voiture et mon

laquais sont à une lieue d'ici, quoiqu'il fasse très-sombre dans la cour. Mais la précaution est toujours bonne; car, Dieu garde que mon mari vienne à savoir... Écoute, ma chère, tu m'as fait dire que vous aviez des marchandises...

MARIANNE.

Superbes; et vous pouvez les avoir pour un morceau de pain; nous craignons qu'on ne les remarque ici, mais comme vous allez au bout du monde, vous pourrez les y porter à votre aise. Ne désirez-vous pas de ceci pour votre belle-fille?

Mme. SOMBOUROF.

Non, non, ma chère; il ne faut pas contrecarrer notre barbon sur tous les points... Nous ferons là-bas de belles robes à Élise... Cependant mets toujours de côté ce que tu as de plus beau.... Je crois voir déjà nos élégantes crever de dépit en me voyant; et moi je me pavanerai devant elles au bal, aux promenades!... Oh! qu'elles crèvent!... Tant mieux! (*On frappe.*) On frappe. Va voir ce que c'est, ma petite; et, si cela est possible, empêche d'entrer.

MARIANNE.

Quel train! quel tintamarre! Ils veulent, je crois, enfoncer la porte.

Mme. SOMBOUROF.

Ma bonne, ma chère, ne puis-je me cacher quelque part? Au nom du ciel! avant qu'il entre ici, permets-moi de me cacher dans le cabinet voisin!

UNE VOIX, derrière la porte.

Ouvrez, ouvrez.

Mme. SOMBOUROF.

O ciel! ô ciel! je suis perdue! Mon ange, prends pitié de moi;.... épargne-moi la honte.... C'est le diable qui m'a fait entrer ici!

MARIANNE, ouvrant l'armoire.

Ah! voilà un moyen. Placez-vous là-dedans; je mettrai la clef dans ma poche,... et vous verrez tranquillement passer l'orage.

Mme. SOMBOUROF.

Bien, bien, ma chère; seulement éconduis-le promptement. Où me suis-je fourrée? où me suis-je fourrée?

SCÈNE XII.

MARIANNE, M. SOMBOUROF, ÉLISE.

M. SOMBOUROF.

La sotte histoire! Mon portefeuille?

MARIANNE.

Le voici, monsieur; il est intact.

M. SOMBOUROF.

C'est louable! Cependant votre boutique.... Mes gants, mon chapeau? J'ai tout laissé là. Ah! je les vois. La sotte invention! je n'en puis revenir. Tu t'arrêtes à la porte, en voiture avec Lestof; il ordonne à Blaise... Que diable est-ce là! Le maroufle n'avait apparemment pas cuvé son vin.

ÉLISE.

Quoi! mon père; pouvez-vous croire...?

M. SOMBOUROF.

Je ne crois rien.... Mais, au reste, j'ai bien fait de ne pas t'avoir laissée maintenant seule à la maison. Où diantre ma femme s'est-elle nichée? Au reste je vais acquitter mon compte; et puis,.... droit à l'hôtel,.... je veux absolument que tout soit payé aujourd'hui.

SCÈNE XIII.

M. SOMBOUROF, ÉLISE, MARIANNE, M. TRICHÉ, un Officier de police, suivi d'agens de police.

M. TRICHÉ.

Ah! *monsieur*, je suis bien aise de vous trouver ici... Vous verrez si j'ai menti, monsieur l'officier; veuillez me suivre dans la chambre à côté.

MARIANNE, à part.

Allez, allez... vous aurez un pied de nez.

M. SOMBOUROF.

Ne t'es-tu pas trompé, monsieur Triché? Il me semble qu'ils reçoivent la police avec beaucoup de sécurité.

M. TRICHÉ.

Oh! non, non. — Voyez cette armoire, mon bon

monsieur ; vous y trouverez beaucoup de marchandises : je le tiens des gens qui les y ont cachées. Attendez, attendez ; vous verrez si j'ai tort.

SCÈNE XIV.

M. SOMBOUROF, MARIANNE, ÉLISE.

M. SOMBOUROF.

Eh bien, la belle, tu vois que je t'ai dit la vérité sur ce Français ; le maraud n'a pas perdu de temps ! Nous verrons comment vous vous en tirerez... Ah ! ah ! mesdames les friponnes, vous avez déjà mangé votre pain blanc le premier ; vous ne tromperez plus, vous ne ruinerez plus des bonnes gens comme nous autres ; vous ne ferez plus le joli petit commerce des marchandises prohibées, vous ne donnerez plus de rendez-vous dans votre chienne de boutique.... Vous n'avez que ce que vous méritez.

MARIANNE.

Mon Dieu ! vous voyez que je suis tranquille ; cette aimable visite ne nous effraie guère.... Mais pourquoi êtes-vous si acharné contre notre magasin ? Il y en a cent pour un où l'on fait le même commerce qu'ici.

M. SOMBOUROF.

Non, ma mie ; ne fais pas la modeste ; on ne trouverait pas aisément de marchandises comme celles qui sont là-dedans.

MARIANNE.

Mais quelles marchandises y a-t-il là?

M. SOMBOUROF.

Je sais tout, la belle!... Dis-moi à l'oreille si elles portent le timbre de la douane... Hein? Nous verrons bien.

MARIANNE.

Vous verrez bien? Et de quel droit, s'il vous plaît?

M. SOMBOUROF.

Un peu moins de feu, ma chère.... Je n'y toucherai pas, moi, du bout du doigt!.... Mais il se trouvera des gens en uniforme, des gens respectables, qui, tout doucement et tout discrètement, les remueront, les considéreront et verront....

MARIANNE.

Il n'y a ma foi rien à voir!

M. SOMBOUROF.

Rien à voir? Insolente!... Je ne bouge pas que je n'aie vu comment vous vous tirerez de ce guêpier. C'est bien dommage que ma femme n'y soit pas, je l'aurais amenée pour contempler à son aise la mine de ses bonnes amies; elle aurait vu leur honnêteté mise au grand jour.

SCÈNE XV.

MARIANNE, M. SOMBOUROF, M. TRICHÉ, Mme. CARRÉ, L'OFFICIER, et les gens de la police.

M. TRICHÉ

Monsieur l'officier, daignez continuer votre affaire; je suis certain qu'il y a autre chose encore.

Mme. CARRÉ.

Voilà qui est plaisant! Soupçonner une honnête personne comme madame Carré!

MARIANNE.

Vous nous offensez.

L'OFFICIER.

Ne te mets pas en peine, ma chère; si nous ne trouvons rien tu n'as rien à craindre....

Mme. CARRÉ.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! la vilaine histoire.... *C'est vous....*

MARIANNE.

Soyez tranquille....

M. TRICHÉ.

Monsieur l'officier, achevez votre *perquisition.*

L'OFFICIER.

Reposez-vous sur moi; je sais mon affaire.

M. SOMBOUROF.

Surtout n'oubliez pas l'armoire.

L'OFFICIER.

Je ne trouve rien de suspect ici.

M. SOMBOUROF.

Cela viendra.... Attendez un peu.

SCÈNE XVI.

SOMBOUROF, ÉLISE, TRICHÉ, Mme. CARRÉ, MARIANNE, les agens de police, LESTOF.

LESTOF.

Oh! oh! quelle brillante assemblée! Serviteur très-humble. Quelle est cette société?

M. SOMBOUROF.

Ce n'est rien, monsieur, rien qu'une visite amicale de la police à nos bons amis. Réjouissez-vous, on a trouvé chez eux de la contrebande.

LESTOF.

Comment! on en a trouvé?

M. SOMBOUROF.

Mon Dieu, si on n'en a pas trouvé on en trouvera. Voyez un peu, voyez ce qui va sortir.

LESTOF.

Que veut dire ceci, Marianne?

MARIANNE, lui parlant à l'oreille.

Eh bien! qu'en dites-vous?

LESTOF.

Je crois que c'est le diable en personne qui t'a inspirée.

L'OFFICIER.

Je n'ai rien trouvé nulle part.

M. TRICHÉ.

Monsieur, ayez la bonté de passer du côté de cette armoire.... Aï! Lestoff!.... Bon courage! *Allons Triché, de l'audace!*

M. SOMBOUROF.

Oui, oui, c'est là que gît le merveilleux trésor. Ah! quel dommage que ma femme ne soit pas ici! j'aurais payé cher pour qu'elle s'y trouvât: elle est leur champion perpétuel. Quelle mine elle eût faite en voyant leur mésaventure!

L'OFFICIER.

Ayez la complaisance de faire ouvrir cette armoire.

Mme. CARRÉ.

Marianne, donne la clef!

MARIANNE.

La voilà; mais je vous proteste....

SOMBOUROF, lui prend la clef.

Allons, donnez, donnez cette précieuse clef, ma poulette. Votre conscience n'est-elle pas en repos? cette clef ne nous montrera rien que de légal. C'est

charmant! cependant il me semble que vous n'êtes pas tout-à-fait contente d'avoir laissé sortir cette petite clef de vos mains. Ma chère madame, vous m'avez rendu aujourd'hui un joli service, et qui méritait bien que je le payasse de mes propres mains; eh bien, c'est de mes mains même que vous en recevrez le salaire : c'est moi-même qui ouvrirai la merveilleuse armoire. Allons, allons; voyons ces rares objets. Ah! ah! ah! Ils sont sûrement sans prix? Quel dommage, si nous n'y trouvions pas de timbre!

(Il s'avance vers l'armoire.)

MARIANNE, l'arrêtant.

Arrêtez, monsieur.

M. SOMBOUROF.

Tara re qu'y a-t-il à attendre? Voyons les raretés qu'il y a là-dedans? De quels climats lointains les a-t-on tirées? Ha! ha! ha!

MARIANNE, bas à M. Sombourof.

Arrêtez, vous dis-je; savez-vous bien ce que vous allez faire?

M. SOMBOUROF.

Eh bien, quoi?

MARIANNE.

Vous allez vous couvrir de ridicule.

M. SOMBOUROF.

Comment! quoi! y penses-tu, insolente?

MARIANNE.

Vous verrez là...

M. SOMBOUROF.

Je trouverai là...

MARIANNE.

Je vous dis que vous verrez là,..

M. SOMBOUROF.

Je te dis que je trouverai là de la contrebande.

MARIANNE.

Et moi je vous dis que vous verrez là... votre femme...

M. SOMBOUROF.

Plaît-il? que veux-tu dire?... Comment?

MARIANNE.

Votre femme, vous dis-je! Tenez regardez à travers les vitres, si vous ne me croyez pas.

M. SOMBOUROF, après avoir regardé.

Ouf! est-ce que j'aurais la berlue?.... Non, c'est bien elle en propre personne. O traîtresse! ô scélérate! nous en avons maintenant de la belle marchandise! nous en avons, de la contrebande!

MARIANNE.

Eh bien, que n'ouvrez-vous, monsieur?

M. SOMBOUROF.

Quelle démence! O la maudite femme!

L'OFFICIER.

Monsieur, je ne saurais attendre davantage.

M. SOMBOUROF.

Au nom de Dieu, un peu de patience, j'ai perdu

la tête ! O honte ! ô scandale ! Monsieur, ne pourrait-on pas remettre à demain ?

M. TRICHÉ.

Pourquoi à demain ? Mais, *que diable*, vous êtes tout ahuri ; veuillez me donner la clef, j'ouvrirai moi-même.

M SOMBOUROF.

La clef ? je te passerai mon épée au travers du corps avant que tu y touches, mécréant que tu es ! O femme abandonnée de Dieu !

L'OFFICIER.

Mais donnez donc cette clef.

M. SOMBOUROF.

La clef ? quelle clef ? que voulez-vous de moi ? Est-ce que j'ai une clef ?

MARIANNE.

Eh ! monsieur, revenez à vous ; vous la tenez à la main.

M. SOMBOUROF.

Hélas ! il n'est que trop vrai ; je voudrais pouvoir l'avaler et m'en étrangler, pour me sauver cette vergogne ! O femme perverse ! c'est Satan lui-même qui t'a fourrée dans cette armoire, pour me couvrir de confusion.

LESTOF, bas à M. Sombourof.

Monsieur ! je connais votre mal.

M. SOMBOUROF.

Chut ! au nom de Dieu, taisez-vous, si vous le connaissez ! Hélas ! sans doute toute la ville con-

naît déjà ma honte, mon affront! Lestof, mon bon ami! aide-moi par pitié; sauve-moi de cette détestable aventure.

LESTOF.

Vous sentez quel scandale, si on allait tirer votre femme de cette armoire.

M. SOMBOUROF.

Chut! plus bas, au nom du ciel! La scélérate!

LESTOF.

On en fera un rapport officiel au gouvernement.

M. SOMBOUROF.

Et on l'imprimera dans les gazettes? Ah! je suis mort!

LESTOF.

Je puis vous tirer de tout cela; mais, je vous en supplie, souvenez-vous de l'amitié qui vous unissait à mon père; souvenez-vous que je ne vous ai donné aucun motif de m'être contraire; apprenez enfin que votre fille partage mon amour.

M. SOMBOUROF.

J'entends, j'entends. Ainsi tu me tireras d'affaire? C'est bon; impudente, ce sera là ta première punition. Tu ne voulais pas de Lestof; eh bien, je suis enchanté d'avoir l'occasion de donner un pied de nez à ton panier percé de parent. Viens ici, ma fille; donne-moi ta main, voilà ton futur époux.

ÉLISE.

Quel bonheur, ah! mon père! A qui dois-je un si heureux changement?

M. SOMBOUROF.

A ma damnée de femme.

ÉLISE.

Ah ! je suis prête à tomber à ses pieds ! Où est-elle ?

M. SOMBOUROF.

Doucement, doucement ; que t'importe où elle est ? ce ne sont pas tes affaires.

M. TRICHÉ.

Eh bien, monsieur, vous ne voulez donc pas donner cette clef? je ne lâcherai pas prise, au moins.

LESTOF.

Dupré, me reconnais-tu ?

M. TRICHÉ.

Monsieur se méprend sans doute ; je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur ; je ne suis pas Dupré, on m'appelle M. Triché.

LESTOF.

A merveille ; n'oublie pas seulement, Dupré, ou monsieur Triché, que je puis te faire payer dès à présent toutes les friponneries que tu as commises chez moi il y a trois ans, quand tu étais mon valet de chambre. On pourra encore trouver à la police la déclaration que j'y fis faire lorsque tu jugeas à propos de décamper.

M. TRICHÉ.

Ah ! monsieur ! au nom de Dieu, ne me ruinez pas, ne me perdez pas de réputation ; voilà trois ans

que je suis devenu honnête homme; je suis maintenant un riche marchand; je ferai tout ce qui vous conviendra.

LESTOF.

Ainsi donc, à l'instant même....

(Il lui parle à l'oreille.)

M. TRICHÉ.

C'est dommage, bien dommage; mais vos volontés ont tout pouvoir sur moi.

(Il parle à l'oreille de l'officier.)

L'OFFICIER.

Comment! c'est tout de bon que vous retirez votre dénonciation; que vous reconnaissez votre erreur et l'innocence de madame Carré?

M. TRICHÉ.

Il est vrai, monsieur, je suis tout-à-fait dans mon tort, et madame Carré est l'innocence même; ce que j'ai dit était sans fondement.

Mme. CARRÉ.

Ah! moi, je prétends prouver mon innocence et confondre ce vaurien de Triché.

LESTOF.

Laissez cela, vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

Mme. CARRÉ, à M. Triché.

Eh bien, méchant homme, je vous pardonne.

L'OFFICIER.

Ainsi, je n'ai plus rien à faire ici; je vous con-

seille d'être à l'avenir plus circonspect dans ce que vous avancerez. Serviteur.

(Il sort.)

LESTOF.

Et toi, Triché, décampe de ton côté. J'ai tout oublié, sois sans inquiétude. Adieu.

M. TRICHÉ.

Le diable m'emporte si j'y comprends rien!.... Serviteur. Ah! quel contre-temps! Quelle bonne aubaine j'ai dû laisser échapper!

(Il sort.)

LESTOF, à madame Carré.

Et vous, madame, rentrez dans votre chambre, nous ferons nos comptes après.

Mme. CARRÉ.

Je suis persuadée que monsieur est galant homme. Bonne nuit.

SCÈNE XVII.

MARIANNE, ÉLISE, M. SOMBOUROF, Mme. SOMBOUROF, LESTOF.

MARIANNE.

Allons, monsieur, ouvrez maintenant l'armoire, à la garde de Dieu; mais de grâce ne vous emportez pas. La pauvre dame en a déjà bien eu assez de sa frayeur.

M. SOMBOUROF, ouvrant l'armoire.

Eh bien, déhontée! femme abandonnée de Dieu! bourreau de mon honneur! dis, quelle puissance diabolique t'a nichée là-dedans?

MARIANNE.

Rassurez-vous, madame; tout a fini pour le mieux.

M. SOMBOUROF, la poussant dehors.

Eh bien, sortiras-tu de là, diablesse! dis, as-tu résolu d'y passer ta vie?

Mme. SOMBOUROF.

Ah! mon cher mari! monsieur Boniface Sombourof! qu'ai-je fait, malheureuse que je suis?

M. SOMBOUROF.

Comment, comment, effrontée?

Mme. SOMBOUROF.

C'est le malin esprit qui m'a tentée, en m'inspirant de me cacher de toi pour aller...

M. SOMBOUROF.

Eh bien, qu'y a-t-il encore?

Mme. SOMBOUROF.

Je m'étais laissée affriander par le bon marché. Je n'avais pas même eu le temps de voir aucune de ces marchandises, lorsque tu as paru.

M. SOMBOUROF.

Ouf! me voilà soulagé! Je croyais, ma foi, qu'il y avait bien autre chose! Extravagante, écervelée!

grâce à toi, je me suis vu à deux doigts de ma perte. Eh bien, ma poule, en récompense, tiens, voilà ton gendre. Bon gré, mal gré, tu auras la bonté de le recevoir et le bien traiter, et tu n'as qu'à chercher une autre femme pour ce débauché de Cléante.

Mme. SOMBOUROF.

Comment? mon Dieu! O pauvre femme que je suis! Est-il possible, mon cher mari?

M. SOMBOUROF.

Tu vas le voir. Élise, embrasse ton fiancé. A présent vous pouvez vous convaincre que ma résolution est sincère. Aurais-je permis d'embrasser ma fille à tout autre qu'à son prétendu?

ÉLISE.

Mon père, vous me rendez la vie...

LESTOF.

Comment vous exprimer ma reconnaissance? Élise, chère Élise, comprends-tu mon bonheur? (*Bas à Marianne.*) Marianne, je te dois beaucoup; aussi j'espère te récompenser amplement. Ma sœur m'aime et me considère. Viens me trouver dans deux jours pour recevoir ton acte d'affranchissement et les trois mille roubles que je t'ai promis.

MARIANNE.

Quelle bonne fortune! Encore deux ou trois noces comme celle-là, et Marianne deviendrait grande dame.

Mme. SOMBOUROF.

Je ne sais où j'en suis. La tête me tourne.

M. SOMBOUROF.

Te voilà revenue à la fin, tête folle. Que Dieu te pardonne! je veux qu'il y ait paix générale entre nous; mais à une condition, c'est que désormais tu ne t'approcheras pas de plus près d'une *verste* * des magasins de modes.

* Quart de lieue.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LE COSAQUE POÈTE,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE,

PAR LE PRINCE SCHAKOFSKOI.

Prince Alexander Alexandrovitch Shakhovsky or Schachowski.

NOTE

SUR

LE COSAQUE POÈTE.

Le prince Schakofskoï, auteur vivant, connu par de jolies comédies, a tâché de naturaliser le vaudeville en Russie. Le *Cosaque poète* passe pour son meilleur ouvrage en ce genre. Cette bluette est tirée d'une anecdote arrivée sous Pierre le Grand, immédiatement après la bataille de Pultava. L'action se passe en Ukraine : aussi la plupart des personnages parlent-ils le dialecte *petit russien*, espèce de patois qui tient à la fois du russe et du polonais.

Le caractère franc et jovial de Klimofski, et la naïveté de la jeune fille, donnent au vaudeville du prince Schakofskoï un intérêt indépendant des allusions et des circonstances locales. Toutefois, il est juste de dire que son princi-

pal mérite consiste dans l'imitation exacte des mœurs et du langage des Cosaques, genre de mérite nécessairement perdu dans une traduction.

A. DE S^T.-P.....

LE COSAQUE POÈTE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE DE..... capitaine dans la garde du Tzar.
DAMIEN, *son denchik* *.
KLIMOFSKI, Cosaque, amoureux d'Annette.
ANNETTE, fiancée de Prodius.
PRODIUS, bailli d'un village cosaque.
GRÉGOIRE, scribe.

* On entend par *denchik* un soldat chargé de servir de domestique à un officier.

Le théâtre représente un grand village de la Petite Russie.

LE COSAQUE POÈTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE sort de sa maison, regarde la grande route et chante,

ROMANCE.

« Jeune cosaque est parti pour la guerre *,
» A son amie il a fait ses adieux.
» Blanche fillette! ô toi qui m'es si chère,
» Sèche les pleurs qui mouillent tes beaux yeux.

» Rempli d'amour, embelli par la gloire,
» Bientôt, bientôt je reverrai ces lieux...
» Mon noir coursier me mène à la victoire.
» Allons!... volons!... Blanche fillette,... adieu! »

— « Arrête, hélas! prends pitié de mes larmes.
» Mon bien-aimé, peux-tu m'abandonner?
» Songe du moins,... songe, en courant aux armes,
» A quels soupirs tu vas me condamner.

» Que parles-tu de gloire et de conquête?
» Je ne veux rien,... mon cœur ne veut que toi.
» Va,... sois heureux; pense à ta douce Annette:
» Va,... tout le reste est le néant pour moi. »

* Pour ne pas tomber dans le trivial, j'ai été obligé, quoiqu'à regret, d'altérer un peu la naïveté de la romance russe; au reste, j'en ai rendu toutes les idées, et ne me suis permis que de transposer un couplet.

Oui!... oui!... sois heureux; tout le reste est le néant pour moi... Comment pourrais-je chanter cette chanson sans pleurer? C'est pour moi que mon cher Klimofski l'a faite. Il est à la guerre maintenant; et ce vilain Prodius veut m'épouser. Il est riche,... mais...

« Mon bien-aimé, mon cœur ne veut que toi,
» Va, sois heureux, pense à ta douce Annette;
» Va, tout le reste est le néant pour moi. »

SCÈNE II.

ANNETTE; LE PRINCE, un bras en écharpe, et habillé en soldat; DAMIEN.

DAMIEN.

Entendez-vous, mon prince, ce petit oiseau qui chante si tristement?

LE PRINCE.

Je vois une jeune fille qui pleure. (*S'approchant d'Annette.*) Bonjour, mon enfant.

ANNETTE.

Bonjour, monsieur le militaire.

DAMIEN.

C'est toi qui chantais si mélancoliquement?

LE PRINCE.

Et qui pleurais.

ANNETTE.

J'ai du chagrin.

LE PRINCE.

Pourquoi?

ANNETTE.

Voyez-vous, c'est que mon bon ami... Mais il ne faut pas raconter cela à tout le monde.

DAMIEN.

Ne crains rien; explique-toi avec assurance; nous sommes des gens d'honneur, nous ne te trahirons pas.

ANNETTE.

Dites donc, vous revenez de la guerre?

LE PRINCE.

Précisément; nous sommes blessés, et nous retournons chez nous.

ANNETTE.

Vous êtes blessés!... Sans doute vous vous êtes bien battus?

DAMIEN.

Cela va sans dire,... des soldats de la garde!

ANNETTE.

De la garde!... Vous avez donc été partout avec le Tzar? On dit que les soldats de la garde ne le quittent pas.

LE PRINCE.

Il est toujours à notre tête.

DAMIEN.

Il est partout où nous sommes, et la victoire est partout où il est.

AIR.

Les Musulmans, les Suédois,
Sont les témoins de notre gloire;
Le Tzar lui-même mille fois
Nous a guidés à la victoire.
C'est notre père, notre appui;
Pour nous il prodigue sa vie.
Combattre et mourir devant lui,
Voilà notre plus chère envie.

ANNETTE.

Vous venez de quitter Pultava?

DAMIEN.

Oui, nous avons été à Pultava; on ne l'oubliera de long-temps.

ANNETTE.

Ayez la complaisance de me dire si les Cosaques étaient avec vous?

LE PRINCE.

Nous avions avec nous les fidèles régimens d'Iskra et de Kotchoubey.

ANNETTE.

Et Klimofski, en avez-vous entendu parler?

LE PRINCE.

Klimofski!... ce nom m'est connu. N'est-ce pas ce Cosaque qui fait des chansons?

ANNETTE.

Oui, oui, c'est lui.

LE PRINCE.

Tu chantais une romance de sa façon?

ANNETTE.

Cette romance, il l'a faite pour moi.

LE PRINCE, souriant.

Sans doute tu es sa fiancée?

ANNETTE.

Je suis Annette, fille de la veuve de l'enseigne Dobrenko; et Klimofski devait m'épouser. Vous l'avez donc vu?

LE PRINCE.

Non.

ANNETTE.

Et comment le connaissez-vous?

LE PRINCE.

Par ses jolies chansons.

ANNETTE.

Chante-t-on ses chansons dans votre régiment?

LE PRINCE.

Le Tzar lui-même les écoute avec plaisir.

ANNETTE.

Le Tzar les écoute! le Tzar écoute les chansons de mon bon ami! (*Tristement.*) Et je ne serai pas sa femme.

DAMIEN.

Qui diantre t'en empêche?

ANNETTE.

Qui m'en empêche? le seigneur Prodius, qui demeure là-bas... dans cette belle maison. Il est riche, et il m'aime; ma mère est une pauvre veuve. Kli-

mofski est parti pour l'armée, et quoiqu'on ait licencié son régiment, il n'est point encore de retour : depuis un mois, il ne donne pas signe de vie. Prodius consent à aider ma mère et moi ; par amour pour elle, j'ai promis d'épouser cet homme. Eh! pouvais-je faire autrement? Ma mère me dit un jour : Prends pitié de moi, ma chère Annette; je suis vieille, je suis pauvre,... épouse Prodius. Que veux-tu, bonne mère ? lui répondis-je, mon cœur n'est plus à moi ; je ne saurais lui commander de ne pas aimer ce qui lui semble aimable. Alors elle se prit à pleurer amèrement, et, les larmes aux yeux, je lui dis : Ma mère ! ma mère! ne pleure pas, Prodius sera mon mari.

LE PRINCE.

Tu as bien fait ; mais je pense qu'on pourrait porter remède à ton chagrin.

ANNETTE.

Porter remède à mon chagrin !... quoi ! messieurs, est-ce vous ?...

LE PRINCE, l'interrompant.

Nous sommes de pauvres soldats blessés auxquels personne ne veut donner asile pour la nuit.

ANNETTE.

Attendez, messieurs les militaires, je cours à la maison. Quoique ma mère soit indigente et malade, elle vous recevra sans aucun doute dans sa chaumière, et vous donnera de bon cœur de la soupe et du pain. Adieu ; je suis à vous dans un instant.

SCÈNE III.

LE PRINCE, DAMIEN.

LE PRINCE.

La bonne fille!... Je suis fort aise d'avoir des nouvelles de Klimofski. Notre auguste souverain, jaloux d'illustrer son pays, récompense le mérite, le talent; il veut voir lui-même le Cosaque poète, et se plaît à ses chansons simples, il est vrai, mais remplies de force et de sentiment. Ainsi ce village est la patrie de Klimofski.

DAMIEN.

Écoutez donc, monsieur;... ce Prodius, qui en veut à Annette, n'est-il pas du nombre des coquins qui, pendant que nous nous battions, ont fait en dessous leur coup de main, et se sont approprié les deniers du Tzar?

LE PRINCE

Je serais tenté de le croire. Le Tzar m'a envoyé du champ de bataille pour voir ce qu'on a fait ici; pour m'informer si sa volonté a été remplie; si on n'a fait souffrir aucune vexation aux habitans. D'après tout ce que j'ai ouï dire, il paraît que ce village n'a pas profité des dons généreux accordés par le souverain à tous ceux que la guerre a ruinés. Déguisé en simple soldat, je ne serai un objet de défiance pour personne; on ne me cachera rien...

DAMIEN.

Diantre, quelle est cette grue qui sort de cette grande maison?

SCÈNE IV.

Les précédens, PRODIUS, et peu après GRÉGOIRE.

PRODIUS, à la cantonnade.

Garçon!.... mets le pot-au-feu.... mets au four des tartes et des petits pâtés. Notre scribe, maître Grégoire, dort bien long-temps; il faut le réveiller. (*Il va à la maison de Grégoire, et frappe à la porte.*) Eh! eh! Grégoire!

GRÉGOIRE.

Quel tintamarre! A qui en veut-on?

PRODIUS.

Grégoire! Grégoire!

GRÉGOIRE.

Monsieur, je suis à vous.

PRODIUS.

Tu te fais bien attendre; vite donc, Grégoire; viens me parler.

GRÉGOIRE.

Un instant, monsieur, un instant.

PRODIUS.

Dépêche-toi.

GRÉGOIRE.

Me voici.

DAMIEN, au prince.

Encore une caricature.

GRÉGOIRE.

Comment ça va-t-il? seigneur Prodius?

LE PRINCE.

Prodius!... C'est lui.

PRODIUS.

Eh! maître Grégoire, je ne sais trop que faire. Je ne dors pas la nuit; le jour je ne mange pas. Je pense toujours à cette petite Annette.

AIR.

Oui, je m'inquiète
Le jour et la nuit,
Le minois d'Annette
Partout me poursuit.
Sa prunelle noire
A su m'enchanter;
Je ne veux plus boire,
Rire ni chanter.

Je suis sans tendresse
Pour mes blancs chevaux,
Et sans allégresse
Je vois mes troupeaux.
Je ne sais plus même
Compter mon argent.
Diantre! C'est que j'aime!
Voilà mon tourment.

LE PRINCE.

Quel amant passionné!

GRÉGOIRE.

Ne vous désespérez pas, monsieur, la mère d'Annette donne les mains à votre noce; la chose va bien.

PRODIUS.

S'il en est ainsi, je vais chez elle.

LE PRINCE.

Suivons-les, pour mieux connaître ce Prodius.

GRÉGOIRE, voyant le prince et Damien.

Aï, aï, monsieur.

PRODIUS.

A qui en as-tu?

GRÉGOIRE.

Des soldats du Tzar.

PRODIUS, tout tremblant.

Qu'importe!... ce n'est rien.

GRÉGOIRE.

Comme ils savent que vous avez fait tort à nos Cosaques, et que vous avez détourné les deniers du gouvernement, ce bruit pourrait en venir jusqu'au souverain.

PRODIUS, à part.

Cela pourrait bien me faire passer un mauvais quart d'heure... ces gens-là sont de vrais furets; ils dépisteront la chose sur-le-champ. (*Voyant que le prince le salue.*) Grégoire, Grégoire, vois donc comme ils saluent.

GRÉGOIRE.

Oui... bien bas!...

PRODIUS.

Ils ont apparemment besoin de nous. (*Il tourne et redresse fièrement son bonnet.*) Scribe... demande-leur ce qu'ils veulent.

GRÉGOIRE.

Holà! que voulez-vous? répondez vite.

LE PRINCE.

Nous, monsieur! nous sommes des soldats blessés. Nous venons de l'armée, et demandons la permission de nous arrêter quelque part pour nous reposer des fatigues du voyage.

GRÉGOIRE.

Qu'ordonnez-vous, seigneur Prodius?

PRODIUS.

Rien.

GRÉGOIRE.

Rien.

DAMIEN.

Mais ne pourrait-on pas?...

PRODIUS.

Impossible.... Les gens de votre espèce pullulent, Dieu merci!

GRÉGOIRE.

Impossible... Les gens de votre espèce pullulent...

DAMIEN.

L'insolent! Les mains me démangent furieusement.

LE PRINCE.

Silence! (*A Prodius.*) L'humanité ordonne de secourir les blessés et les malheureux.

GRÉGOIRE.

L'humanité l'ordonne, mais non le seigneur Prodius.

PRODIUS.

Non. (*A Grégoire.*) Allons voir Annette.

(Il passe d'un air important devant le prince.)

GRÉGOIRE, au prince et à Damien.

Non.... Entendez-vous? Encore une fois, non.

DAMIEN.

Permettez-moi, mon prince, de casser la mâchoire à ces animaux-là.

SCÈNE V.

LE PRINCE, DAMIEN.

LE PRINCE.

Ils n'en valent pas la peine.

DAMIEN.

Vous avez raison, il ne faut pas salir ses mains. Cependant le sang me monte au visage. Est-ce ainsi qu'on agit avec des soldats de la garde?

LE PRINCE.

Ils ne nous connaissent pas; quand ils nous auront reconnus, ils viendront nous faire des bassesses. L'homme vain est toujours bas; il n'a ni foi ni honneur; on le voit accueillir aujourd'hui celui qu'il ne voulait pas connaître hier. Les liens du sang et de l'amitié ne sont rien aux yeux d'un per-

sonnage enflé de sa prospérité, il faut le mépriser pour ne pas en être méprisé soi-même.

DAMIEN.

Méprisons-les, monsieur; j'y consens de tout mon cœur. Mais qu'adviendra-t-il de cette pauvre Annette ?

LE PRINCE.

Il faut venir à son secours.

DAMIEN.

Faites-le donc, prince; c'est une si bonne petite fille.

LE PRINCE.

Sachons, d'abord, si Klimofski est en vie.

DAMIEN.

Oui; c'est un point important. Si un coquin de boulet l'a rayé du contrôle de l'armée, la pauvre fille sera veuve avant la noce.

SCÈNE VI.

Les précédens, et KLIMOFSKI.

KLIMOFSKI, entrant du côté opposé en chantant.

« Mes bons amis livrons-nous à la joie;
» Riche d'honneur, de butin et d'amour,
» Dans mes foyers me voici de retour;
» Viens, douce Annette, accours que je te voie.

» Mais dans mon cœur, je sens secret émoi;
» Ciel! d'un malheur est-ce un triste présage?
» Ma chère Annette, accours donc, viens à moi,
» Que ton sourire écarte ce nuage.

» Allons, mon cœur, pourquoi t'affliges-tu?
» Laisse au méchant le chagrin qui l'assiége;
» Ah! la gaîté sied bien à la vertu;
» Vivent les bons! Dieu toujours les protége. »

Bonjour, ma chère patrie; bonjour ma jolie chaumière. Eh bien! Klimofski, mon ami, te voilà revenu de l'armée?

DAMIEN.

Monsieur, c'est Klimofski.

LE PRINCE.

Je l'ai reconnu à sa chanson et à sa gaieté.

KLIMOFSKI, les voyant.

Ah! ce sont des militaires, des soldats de la garde, à ce qu'il me semble. Frères, comment ça va-t-il? Vous revenez de l'armée?

LE PRINCE.

Oui, camarade. Et toi aussi, tu ne reviens pas, à ce qu'il me paraît, d'un festin de noce.

KLIMOFSKI.

Parbleu? à une noce, on ne se divertit pas comme nous venons de nous divertir. Nous avons bien fait danser la *cosaque* aux ennemis de notre maître. Il paraît que ces messieurs t'ont fait un bon cadeau; tu es blessé au bras.

LE PRINCE.

Légèrement; je n'y pense pas.

KLIMOFSKI.

Tu as raison : pourquoi penser au bras quand la tête est saine? Il est tombé bien des têtes à Paltava.

LE PRINCE.

Oh! certes.... Tu viens donc de là?

KLIMOFSKI.

Oui, frère, j'y étais. Quand l'hetmann licencia nos troupes, il me prit fantaisie de me battre pour notre Tzar; j'entrai alors dans le corps de Kotchoubey, et je mis flamberge au vent à Pultava.

LE PRINCE.

Et comment as-tu fait pour en revenir si vite?

KLIMOFSKI.

J'appris par un billet qu'on voulait me supplanter auprès de ma bonne amie. Après le combat, notre ancien me laissa partir; je fis telle diligence, que je fis crever deux chevaux, et le troisième, est encore tout haletant sur la litière. J'ai épuisé ma bourse jusqu'à la dernière obole, et je crains encore d'être arrivé trop tard.

DAMIEN.

Non. Un vert-galant comme toi n'arrive jamais trop tard. Cependant Prodius a failli prendre ta place.

KLIMOFSKI.

Prodius! Vous le connaissez?

DAMIEN.

Nous venons de faire connaissance avec lui il n'y a qu'un instant; il nous a traités comme des chiens, comme des espions ennemis.

LE PRINCE.

Il me semble que ce n'est pas un homme de la plus exacte probité.

KLIMOFSKI.

Dieu sait! d'ailleurs peu importe ce qu'il est. Frère, crois-moi; laissons-le en repos.

LE PRINCE.

Tu prends son parti, ce me semble; tandis qu'il te prend ta fiancée.

KLIMOFSKI.

Je suis prêt à me battre avec lui pour mon Annette; mais je ne lui souhaite pas de mal. Faire du bien à nous-mêmes, ne faire aucun mal aux autres; voilà mon proverbe favori.

LE PRINCE.

Ce proverbe-là, je ne l'oublierai jamais. Embrasse-moi, camarade.

DAMIEN.

Et moi aussi, plus fort, plus fort. Tu es un bon serviteur du Tzar.

KLIMOFSKI.

Demande à notre ancien, si je me suis jamais éloigné des autres un jour d'affaire.

DAMIEN.

Je n'ai pas besoin de le demander. On reconnaît l'oiseau au vol, et le soldat à son allure. Un bon soldat ne se réjouit jamais du malheur d'autrui; il ne cherche à nuire à personne; mais il se battrait avec le diable lui-même pour défendre un ami.

KLIMOFSKI.

Écoutez donc, frères, vous et moi avons besoin de repos. Voici ma cabane; quoique petite elle sera assez grande pour nous trois. Ma mère a mis sans doute le pot-au-feu; entrez chez moi et parlez-moi de mon Annette.

DAMIEN, à Klimofski.

Cours, mon ami; dis bonjour à ta bonne femme de mère, et fais servir la soupe. Je suis à toi dans l'instant.

KLIMOFSKI.

Je vous remercie de n'avoir pas dédaigné ma cabane. Allons, tope! donnez-moi la main, et allons à mon petit festin.

Ce festin sera pauvre et mince;
La sincère amitié seule en fera les frais :
Je n'ai pas la maison d'un prince,
Mais l'orgueil sous mon toit ne se glissa jamais.

SCÈNE VII.

LE PRINCE et DAMIEN.

LE PRINCE.

Ce Klimofski et son proverbe m'ont fait plaisir.

DAMIEN.

C'est un gaillard ce garçon-là.

LE PRINCE.

Amant, poète et guerrier, il a des droits à mon amitié. Je veux arracher sa fiancée aux mains de

ce Prodius qui m'est très-suspect; il ne faut pas perdre de temps. Je cours reprendre mon véritable costume, et je suis persuadé qu'en faisant le bonheur d'un sujet fidèle, je remplirai les intentions de mon souverain. Toi, attends moi chez Klimoſki.

DAMIEN.

Ah! si je tenais ce coquin de Prodius.

SCÈNE VIII.

DAMIEN, ANNETTE, PRODIUS.

PRODIUS.

Regarde-moi avec un peu d'amitié, ma chère Annette, mes moustaches ne sont-elles pas bien noires; mes yeux ne sont-ils pas vifs et brillans; je suis beau, je suis riche; épouse-moi.

ANNETTE.

Tu es beau, seigneur Prodius, tu es riche, spirituel, heureux; tes moustaches sont noires comme de l'ébène; tes yeux brillans comme des escarboucles; je t'admire volontiers; mais laisse-moi en repos.

DAMIEN, à part.

Ce diable d'homme ne lâche pas prise; attends, mon ami; nous te donnerons du fil à retordre.

(Il sort.)

PRODIUS.

Tu es bien revêche, Annette; ta mère veut nous marier ensemble; d'où vient donc ta répugnance; qu'y a-t-il en moi qui te déplaise?

ANNETTE, à part.

Oui,... j'ai cru entendre sa voix.

PRODIUS.

Que marmottes-tu là? explique-toi sur-le-champ; veux-tu ou ne veux-tu pas m'épouser? Trouves-tu aimable ou non le seigneur Prodius?

ANNETTE.

Je te l'ai dit depuis long-temps. (*A part.*) C'est mon bon ami qui chantait.

PRODIUS.

Qu'as-tu donc à regarder autour de toi, hein? je sais ce que tu regardes, mais tu perds ton temps, il ne reviendra plus.

ANNETTE.

Qui donc ne reviendra plus?

PRODIUS.

Ton chanteur éternel. Tu auras beau l'attendre, tu ne le reverras plus,... la guerre lui a joué un mauvais tour.

ANNETTE.

Un mauvais tour... à qui donc?

PRODIUS.

A ce garnement de Klimofski. Se battre et chanter n'est pas tout un. On détonne souvent à la guerre. Tu ne sais pas ce qui lui est arrivé?

ANNETTE.

Eh quoi?

PRODIUS.

Oh! rien,... une bagatelle... Klimofski pousse

son cheval et ne revient plus; on ne peut éviter les balles.

ANNETTE.

Les balles!... ciel! que dis-tu? Prends pitié de moi... Parle,... qu'est-il arrivé à mon bon ami?

PRODIUS.

A ton bon ami? Comment? tu le nommes ainsi devant moi? N'es-tu pas ma fiancée?

ANNETTE.

Oui, certes, c'est mon bon ami; je l'aimerai toujours, et rien ne pourra me séparer de Klimofski; si, sur le champ de bataille, la balle frappe son cœur, il dira sans doute, en mourant: mon amie ne me survivra pas.

PRODIUS.

Il n'en est rien pourtant; car il est mort; il est mort, et n'a pas dit cela.

ANNETTE, presqu'évanouie.

Il est mort!

PRODIUS, la soutenant.

O Dieu! Que t'est-il arrivé? Annette, au nom du ciel, reviens à toi,... assieds-toi.

ANNETTE.

Non,... mon cœur pressent que cela n'est pas; tu fais une histoire pour que je tombe dans tes filets.

(Dans le même moment paraissent Klimofski et Damien.)

PRODIUS.

Crois ou ne crois pas, peu m'importe; mais voici comme la chose est arrivée. Notre homme fouette

son cheval, siffle, crie, frise sa moustache, vole et foule la terre. Les ennemis se lèvent; une colonne de poussière se lève avec eux; la balle siffle et le frappe droit au front... Tout querelleur qu'il est, que faire contre les balles? il ne fait pas bon s'y frotter. Notre Cosaque tombe avec son cheval, et il ne reste plus de lui que son nom.

KLIMOFSKI, frappant sur l'épaule de Prodius.

Seigneur Prodius, je viens te faire mes adieux.

DAMIEN, frappant sur l'autre épaule.

Eh bien! seigneur Prodius.

(Prodius, stupéfait, reste les yeux fixés sur Klimofski.)

ANNETTE, se jetant dans les bras de Klimofski.

Tu es donc vivant, mon bon ami!

KLIMOFSKI.

Je suis vivant et bien portant, ma chère Annette, je suis vite revenu de la guerre pour qu'on ne te livrât pas à ce masque-là.

ANNETTE.

Tu me ranimes.

KLIMOFSKI.

J'en ai apporté un butin...

ANNETTE, répétant les derniers vers de sa romance.

« Mon bon ami, mon cœur ne veut que toi;
» Ah! sois heureux, pense à ta douce Annette.
» Va, tout le reste est le néant pour moi. »

KLIMOFSKI, en l'embrassant.

Oui, pour tous deux le reste n'est que le néant.

KLIMOFSKI.

On le peut, mais voici comment.

Il est vrai qu'au sein de la guerre
En avant l'honneur nous chassa;
Nous avons étonné la terre
Sous les remparts de Pultava.
Dans sa valeur, le brave Charle
N'a trouvé qu'un faible secours.
De nos exploits le monde parle,
Le monde en parlera toujours.

PRODIUS.

Le vois-tu? maître Grégoire.

GRÉGOIRE.

Hélas! je ne le vois que trop.

ANNETTE.

Que je suis contente!

DAMIEN.

Eh bien! Prodius, as-tu compris que l'honneur chassait les Russes en avant.

ANNETTE.

Et mon cher Cosaque s'est battu pour le Tzar?

DAMIEN.

Sans doute c'est notre camarade le victorieux. Ah çà! la belle, embrasse-moi en l'honneur de la victoire.

ANNETTE, voulant embrasser Klimofski.

De la victoire? volontiers.

DAMIEN.

Commence par moi; il sera lui, pour le dessert.

PRODIUS.

Comme elle l'embrasse ; tout doux l'ami, tout doux.

(Il se jette sur Klimofski.)

DAMIEN.

Qu'est-ce ?

PRODIUS, tremblant.

Je veux embrasser les victorieux.

DAMIEN.

Volontiers.

(Il l'embrasse.)

GRÉGOIRE.

Et moi donc ?

(Damien l'embrasse aussi.)

KLIMOFSKI, amicalement à Prodius et à Grégoire.

Frères, je vous félicite du bonheur de notre pays.

PRODIUS.

Je cours ordonner qu'on mette le pot-au-feu, qu'on nous fasse cuire force pâtés et gâteaux ; qu'on perce un bon tonneau d'eau-de-vie, et je vous servirai un festin... (*Voyant le prince qui entre.*) Qu'est-ce encore ?

SCÈNE IX.

Les précédens, LE PRINCE en uniforme d'officier.

GRÉGOIRE.

Monsieur, c'est ce militaire.

PRODIUS.

Aï! aï! je suis perdu.

ANNETTE, à Damien.

Qui est cet officier?

DAMIEN.

C'est le commandant.

LE PRINCE.

Bonjour, braves gens!

KLIMOFSKI.

C'est le même.

LE PRINCE, à Prodius.

Me reconnais-tu, maître Prodius?

PRODIUS.

Comment donc, monsieur le colonel, monsieur le général, monsieur...

LE PRINCE.

Tout cela est de trop;... je ne suis que capitaine aux gardes.

PRODIUS et GRÉGOIRE.

Grâce, monsieur le capitaine; nous ne vous avons pas reconnu.

LE PRINCE.

Et quel besoin aviez-vous de me connaître? Il suffisait qu'un homme implorât votre appui.

GRÉGOIRE, bas au prince.

Comme je ne suis qu'un scribe, j'ai obéi au seigneur Prodius.

PRODIUS.

Grâce! grâce!

LE PRINCE.

Tout est oublié; *faire du bien à nous-mêmes, ne faire aucun mal aux autres*, c'est le fait des honnêtes gens. (*A Klimofski.*) N'est-ce pas, camarade?

KLIMOFSKI.

Oui, frère...

DAMIEN, reprenant Klimofski.

Oui, mon prince.

KLIMOFSKI.

Oui, mon prince.

LE PRINCE.

Appelle-moi toujours du nom de frère; ce titre m'est précieux.

GRÉGOIRE, bas à Prodius.

Il faut le complimenter.

PRODIUS.

Monseigneur,... je félicite votre excellence,... votre altesse sérénissime...

GRÉGOIRE, bas à Prodius.

Il aime qu'on l'appelle frère...

DAMIEN.

Tais-toi... Prodius n'a qu'à fraterniser avec le diable et les fripons ses commensaux, mais non avec un capitaine de la garde du Tzar.

PRODIUS, à Grégoire.

Avec des fripons, entends-tu?

GRÉGOIRE.

Ah! si j'entends!

LE PRINCE à Prodius.

N'es-tu pas le plus ancien du hameau?

PRODIUS.

Oui ou non,... selon que vous l'ordonnerez, monsieur.

LE PRINCE.

Cours rassembler tous tes Cosaques; je dois leur déclarer la volonté du Tzar; je dois m'informer s'ils ont profité de ses largesses, et les combler de joie en leur apprenant la victoire où les fidèles et valeureux Russes ont sauvé la patrie sous les yeux de leur souverain. Le Russe consacre son bras et son âme à servir Dieu et son prince. Modeste dans la paix, il est terrible au milieu des batailles. Héros et monarque, Pierre est digne de l'empire: dans les combats c'est le premier des guerriers, sur le trône le premier des rois. Il m'est doux, mes chers amis, de vous voir cet enthousiasme pour notre père à tous. Et toi, ma chère Annette, tu as promis, je crois, de donner à manger aux soldats de la garde, si ta mère y consentait.

ANNETTE.

La soupe et les gâteaux sont déjà sur la table; on n'attend plus que messieurs les militaires.

LE PRINCE.

Je veux t'amener un hôte qui sans doute ne te sera pas désagréable. (*A Klimofski.*) Allons, camarade, peut-être parviendrais-je à te concilier le cœur de sa mère. Venez, mes amis.

KLIMOFSKI, à Prodius.

Tu ne dois pas m'en vouloir, seigneur Prodius, j'étais son fiancé avant toi.

SCÈNE X.

PRODIUS et GRÉGOIRE.

PRODIUS.

Eh bien! camarade, que faire?

GRÉGOIRE.

Hélas! monsieur, nous sommes dans de mauvai draps.

PRODIUS.

Ce maudit capitaine semble exprès tombé du ciel.

GRÉGOIRE.

Qu'il n'aille pas encore s'aviser de nous y envoyer.

PRODIUS.

Le diable l'emporte!

GRÉGOIRE.

Ne serait-il pas prudent de prendre au plus vite nos jambes à notre cou? j'ai le pressentiment de quelque malheur.

PRODIUS.

On m'a enlevé mon Annette.

GRÉGOIRE.

Il ne s'agit pas d'Annette maintenant ; il y va de la vie.

PRODIUS.

Comment ça, maître Grégoire?

GRÉGOIRE.

Comment? n'avez-vous pas entendu ce que disait ce militaire? il parlait de fripons.

PRODIUS.

Certes je l'ai entendu; n'ai-je pas une bonne paire d'oreilles?

GRÉGOIRE.

Le capitaine a parlé encore des largesses du Tzar.

PRODIUS.

Je l'ai entendu aussi.

GRÉGOIRE.

Et ces largesses du Tzar que le colonel vous a ordonné de faire distribuer à nos Cosaques, les avez-vous distribuées?

PRODIUS.

C'est bien par toi, maître Grégoire, que j'ai été induit à mal.

GRÉGOIRE.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vous ai induit

à mal, mais vous avez empoché l'argent; voici le papier qu'avait joint à son envoi le colonel qui a péri à la guerre.

PRODIUS.

J'ai oublié le contenu de ce papier.

GRÉGOIRE.

Lisez vous-même.

PRODIUS.

Eh! maître Grégoire, ne sais-tu pas que je n'ai rien lu de ma vie? Je te donne de bons deniers pour que tu lises à ma place. Il n'y a personne; lis, fais-moi ce plaisir.

(Il lui donne de l'argent.)

GRÉGOIRE, lisant,

Monsieur! monsieur!

PRODIUS.

Qu'est-ce?

GRÉGOIRE.

Votre nom ne se trouve pas sur cette feuille; il n'est écrit que sur celle-ci.

PRODIUS.

Après! Eh bien!

GRÉGOIRE.

Klimofski, l'un de nos Cosaques, n'était pas à la maison; on peut dire qu'il a reçu les deniers du Tzar; que, les ayant empochés, il est parti sur ces entrefaites; personne ne sait où il a été.

PRODIUS.

Probablement; mais comment parvenir à ce qu'on

nous croie? On sait que Klimofski est un honnête garçon.

GRÉGOIRE.

En partant, il m'a donné ses chansons à conserver; je n'aime pas à garder les affaires d'autrui; et comme votre nom ne se trouve pas sur ce feuillet, mais seulement sur celui-ci...

PRODIUS.

Bien, fort bien, frère! nous n'avons qu'à déchirer le feuillet où je suis nommé, et nous fourrerons l'autre parmi son griffonnage.

GRÉGOIRE.

Parfaitement trouvé! Celui qui a le papier s'est approprié les deniers. Déchirez donc cette feuille-ci, et donnez-moi celle-là.

PRODIUS.

Déchire donc, frère.

GRÉGOIRE.

Monsieur, déchirez vous-même.

SCÈNE XI.

Les précédens, DAMIEN. Prodius et Grégoire, voyant arriver Damien, s'empressent de cacher chacun un morceau du papier qu'ils viennent de lacérer.

DAMIEN.

Ah! ah! gaillards! vous êtes ici. Que ne vas-tu rassembler tes Cosaques? Est-ce ainsi qu'on obéit au

commandant? il m'envoie pour voir s'ils sont rassemblés, et tu ne bouges pas?

PRODIUS.

A l'instant, monsieur.

DAMIEN.

Il n'y a pas d'instant qui tienne; fais comme nous autres soldats, obéis sans parler.

PRODIUS, à Grégoire.

Allons.

DAMIEN.

Laisse tes signes et tes clignotemens, marche, marche au pas accéléré. (*Il les pousse.*) Ils tiennent je ne sais quel conseil entre eux. Je ne veux plus me nommer Damien, s'ils ne sont pas des fripons. Ils n'ont pas figure humaine. Ressemblent-ils à des Cosaques? non, certes, ceux-là sont de bons enfans, braves et fidèles.

AIR.

Vive un vaillant et franc Cosaque;
Des ennemis il est l'effroi!
Ah! malheur à quiconque attaque
Son Dieu, sa maîtresse ou son roi.

D'une amitié pure et sincère,
Il sait chérir la douce loi;
L'ennemi tremble à sa colère;
Un ami s'endort sur sa foi.

Dans les camps gardien intrépide,
Dans les combats brave guerrier;
Semblable au tourbillon rapide,
Il vole sur un noir coursier.

SCÈNE XII.

DAMIEN et KLIMOFSKI.

DAMIEN.

Où vas-tu si vite, camarade?

KLIMOFSKI.

Je vais dire à ma mère que monsieur le capitaine a tout arrangé; qu'Annette sera à moi; elle n'a qu'à préparer le joyeux festin.

DAMIEN.

Fort bien; je vais mettre l'épée dans les reins à ces marauds, et leur dire de remplir l'ordre du capitaine. Toi, cours chez ta mère.

KLIMOFSKI.

Frère, adieu.

SCÈNE XIII.

KLIMOFSKI, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE, arrêtant Klimofski par la basque de son habit.

Attends un peu, mon garçon; ne reconnais-tu pas ton bon ami Grégoire?

KLIMOFSKI.

Comment ne pas te reconnaître? je te tendais les bras, lorsque tu détournas de moi tes moustaches.

GRÉGOIRE.

Écoute donc, c'est que le seigneur Prodius était là.

KLIMOFSKI.

Ainsi, devant lui tu ne voulais pas me reconnaître; cela n'est pas bien, maître Grégoire.

GRÉGOIRE.

Que faire? Prodius est un méchant diable, et je le crains.

KLIMOFSKI.

Que peut avoir à craindre celui qui ne fait de mal à personne?

GRÉGOIRE.

Et comment ne pas craindre un homme puissant? Il m'arrangerait de telle façon, que je ferais le voyage de l'autre monde. Seulement je suis fort aise que tu épouses Annette; c'est une jolie fillette, et tu es un brave garçon.

KLIMOFSKI.

Tu es prompt à oublier le passé, maître Grégoire, ou bien tu radotes. N'est-ce pas toi qui as voulu la marier à Prodius?

GRÉGOIRE.

Ce qui est fait est fait, et non par ma faute. Quand tu partis pour la guerre, Prodius m'offrit trois chevaux; c'est ainsi qu'il voulut me mettre dans ses intérêts. Je suis bon; je consentis à prendre ses chevaux. Ensuite il me promit une cabane, si je parvenais à le marier; je consentis encore à prendre la cabane.

KLIMOFSKI.

Ainsi tu as livré ton ami pour des chevaux et pour une cabane. Adieu.

GRÉGOIRE.

Écoute donc; reste un peu, que je te regarde. Prodius me paraît maintenant si laid, si vilain.

KLIMOFSKI.

Laisse là mon éloge; je n'ai ni chevaux, ni cabane à te donner.

GRÉGOIRE.

Oh! tu as un bien préférable à une cabane et à des chevaux.

KLIMOFSKI.

Qu'est-ce?

GRÉGOIRE.

Tes chansons. Te souviens-tu qu'en partant pour l'armée tu m'as donné des chansons à garder? Je les ai copiées et apprises par cœur.

KLIMOFSKI.

Je te suis obligé.

GRÉGOIRE.

J'ai été il y a un mois à Batourine; j'y chantai tes chansons : elles charmèrent toute la ville; et tout le monde dit : « Voyez un peu ce Klimofski, c'est là » un garçon d'esprit; personne ne compose comme » lui. »

KLIMOFSKI.

Réellement! mes chansons ont réussi à Batourine?

GRÉGOIRE.

On n'y parle que de tes vers. J'en fis une dixaine de copies que je distribuai à tous nos chefs : je te

rapporte le manuscrit original ; prends-le. Dieu te bénisse, mon ami; va-t'en voir ta bonne vieille mère.

KLIMOFSKI.

Mes chères chansons! je vous ai faites pour mon amie, c'est à elle que je vous donnerai!

GRÉGOIRE.

Serre-les maintenant, et ne les lui donne qu'après la noce. Pourquoi ne les serres-tu pas?

KLIMOFSKI.

Oh! je ne risque pas de les perdre.

GRÉGOIRE.

Conserve-les bien; elles sont plus précieuses que l'or et les diamans. (*Klimofski les met dans son sein.*) Bon! il les a cachées. Voici ton Annette; mariez-vous, mes enfans, mariez-vous. (*En s'en allant.*) La bête a donné dans le panneau.

SCÈNE XIV.

KLIMOFSKI, ANNETTE.

KLIMOFSKI, à Annette.

Ma bien-aimée, dis vrai; m'aimes-tu?

ANNETTE.

Et qui donc puis-je aimer, si ce n'est toi?

KLIMOFSKI.

Si je t'abandonne jamais, que Dieu m'abandonne aussi. Sèche tes pleurs, mon enfant; je ne te dirai adieu que lorsque j'aurai dit adieu à ce beau ciel qui nous éclaire.

SCÈNE XV.

Les précédens, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Ne vous effarouchez pas, mes amis; j'aime à voir vos naïves caresses.

KLIMOFSKI.

Jouissez de votre ouvrage; vous avez fait notre bonheur.

ANNETTE.

Vous m'avez fait sortir du tombeau.

KLIMOFSKI.

Que le ciel acquitte notre dette.

LE PRINCE.

Je suis assez récompensé par l'aspect de votre joie.

DAMIEN, accourant.

Prince, vos ordres sont remplis. Ce goguenard de Prodius vous amène tous les Cosaques de ce village, pour leur apprendre la volonté du Tzar. Le voici.

SCÈNE XVI.

Les précédens, PRODIUS, et LES COSAQUES, parmi lesquels se cache GRÉGOIRE.

LE PRINCE.

Je vous déclare, fidèles Cosaques Petits Russiens, que l'ennemi qui s'est précipité sur notre pa-

trie vient d'être détruit, à la gloire éternelle de la Russie, et que le monarque est satisfait de votre zèle et de votre fidélité.

PRODIUS.

Illustrissime seigneur, les Cosaques vous remercient des bontés du Tzar.

LE PRINCE.

Pour relever vos maisons renversées par la guerre, pour rendre l'abondance à vos champs dévastés, notre souverain a daigné vous accorder une forte somme, que vous avez dû recevoir.

LES COSAQUES.

Nous n'avons rien reçu.

LE PRINCE.

Prodius!... Que veut dire cela? pourquoi n'ont-ils rien reçu?

PRODIUS.

Monsieur le scribe, comment cela est-il arrivé?

GRÉGOIRE.

Je n'en sais rien. C'est vous ou bien un autre qui avez reçu les deniers du Tzar.

PRODIUS.

Ah! ah! je m'en souviens maintenant. Envoyé ici par son colonel, Petit-Jean m'a appris que ledit colonel avait fait remettre un rouleau et une lettre à Klimofski.

KLIMOFSKI.

Il y a six mois que j'ai quitté le village.

PRODIUS.

Et où étais-tu pendant ces six mois?

KLIMOFSKI.

Je me suis battu pour le Tzar ; j'ai pris du service dans le corps du seigneur Kotchoubey, qui me connaît et m'estime.

PRODIUS.

Il n'est pas maladroit ; il s'en rapporte au seigneur Kotchoubey, qui est déjà dans l'autre monde.

LE PRINCE.

Oui, il a péri avec le brave colonel Iskra. Le monarque et toute la Russie le pleurent *. Mais sa mort n'est pas un chef d'accusation contre Klimofski ; il faut des preuves plus convaincantes.

PRODIUS.

Qu'on fouille sa cabane, on y trouvera peut-être l'argent et le papier qui y était joint.

KLIMOFSKI, montrant ses chansons.

Voilà toutes mes richesses, voilà tous mes papiers.

LE PRINCE, parcourant les papiers.

« *Jeune Cosaque, en partant pour la guerre.... Fillette accorte et jolie....* » Ce sont des chansons. Mais ceci.... Que vois-je ?

(Il lit.)

ANNETTE.

Qu'est-ce donc ?

KLIMOFSKI.

Je suis tranquille.

---

* La famille des Kotchoubey est l'une des plus anciennes et des plus considérables de la Petite Russie.

LE PRINCE.

Je ne peux en croire mes yeux; oui, c'est le papier qui annonce l'envoi des secours accordés par le prince à ceux qui ont tout perdu; mais à qui est-il adressé? c'est ce que je ne sais point; le second feuillet est déchiré... Cependant, Klimofski, voilà la preuve de ta culpabilité.

KLIMOFSKI.

Moi coupable!

ANNETTE.

Mon Dieu! prends pitié de nous.

LE PRINCE.

Est-ce toi qui as reçu le papier? Dis la vérité.

KLIMOFSKI.

J'ai toujours dit la vérité; je n'ai aucune idée de tout cela.

LE PRINCE.

Ne soupçonnes-tu pas quelqu'un?

KLIMOFSKI.

En effet, j'ai reçu ce papier de... Mais non; la plus grave offense qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est de soupçonner sa probité; et je n'offenserai jamais personne.

LE PRINCE.

Justifie-toi, ou tu es perdu.

ANNETTE.

Grâce! Miséricorde! Vous nous avez unis, ne nous séparez pas.

(Le prince ordonne par un signe aux Cosaques de saisir Klimofski.)

DAMIEN.

Arrêtez, mon prince... Faites fouiller ce délateur; et moi je cours arranger cet autre coquin qui se cache là-bas.

GRÉGOIRE.

Aï! monsieur, qu'ai-je fait?

LE PRINCE.

Que veut dire cela?

DAMIEN.

Ils ont tenu tous les deux conseil, il n'y a qu'un instant, et ont caché sous leurs habits je ne sais quels papiers.

PRODIUS.

Je n'ai pas de papiers sur moi.

GRÉGOIRE.

On n'a qu'à me visiter de la tête aux pieds.

DAMIEN.

Nous allons voir. (*On retire deux papiers de dessous leurs habits.*) Lisez, monsieur.

LE PRINCE.

L'adresse est au nom de Prodius; elle est de la même main; oui, ces papiers appartiennent à Prodius; et celui qui a reçu le papier a probablement reçu l'argent; n'est-ce pas?

TOUS LES COSAQUES.

Certainement.

PRODIUS.

Me voilà bien loti maintenant.

ANNETTE.

Mon ami n'est point coupable. (*Sautant de joie.*) Que je suis contente! (*Au prince.*) Monsieur...

GRÉGOIRE.

Miséricorde! Le seigneur Prodius m'a ordonné...

PRODIUS.

Comment, maître Grégoire, n'est-ce pas toi qui m'as dit...?

LE PRINCE, à Prodius.

Il est infâme de vouloir faire porter à un autre la peine de son propre crime. Que l'argent soit restitué sur-le-champ, ou tu vas recevoir ton juste châtiment.

PRODIUS.

Non-seulement je rendrai les deniers du Tzar, mais j'y ajouterai encore de ma propre bourse. Je renonce également à ma fiancée. (*A genoux.*) Mais ayez pitié de moi, ne me perdez pas.

KLIMOFSKI, à ses camarades.

Vive mon proverbe : *Faire du bien à soi-même, ne faire aucun mal aux autres.*

LE PRINCE, aux Cosaques.

Lui pardonnez-vous?

LES COSAQUES.

Nous lui pardonnons.

DAMIEN.

Mais que faire de l'autre fripon, de ce maraud de Grégoire?

GRÉGOIRE.

Aï! aï! Je suis perdu.

LE PRINCE.

Il n'est ni plus ni moins coupable que Prodius; comme lui, qu'il reçoive son pardon. Et toi, Klimofski, tu partiras pour Moscou après la noce. Le Tzar désire te voir.

ANNETTE.

Comment?...

DAMIEN, à Annette.

Qu'y a-t-il à raisonner? N'entends-tu pas?... *le Tzar désire...* et pour lui nous sommes tous prêts à nous jeter dans le feu.

ANNETTE.

Je suis bien contente aussi, je vous assure;... mais il n'y restera pas long-temps?

LE PRINCE.

Sois tranquille, il reviendra bientôt.

KLIMOFSKI.

Quel honneur! le plus grand des monarques m'adressera la parole.

LE PRINCE.

Bon poète, brave guerrier, incapable d'inimitié envers tes ennemis, tu as droit à cet honneur. Maintenant nous pouvons célébrer une victoire mémorable, notre commune allégresse et ta noce, et nous répéterons tous ensemble ton proverbe : *Faire du bien à soi-même, ne faire aucun mal aux autres.*

Nota. Il y a des suppressions dans le *Magasin de modes* et dans le *Cosaque poète*, mais en petit nombre.

FIN DU COSAQUE POÈTE ET DU THÉATRE RUSSE.

3 2044 050 514 454

MAR 1 1884

DUE FEB 27 1939

AUG - 1 '59 H

AUG 17 '59H

CANCELLED

SEP 1 '67 H